



BIBLIOTHECA  
UNIV. JAGELL.  
CRACOVENSIS

905511

kat komo.  
Mag. St. Dr.

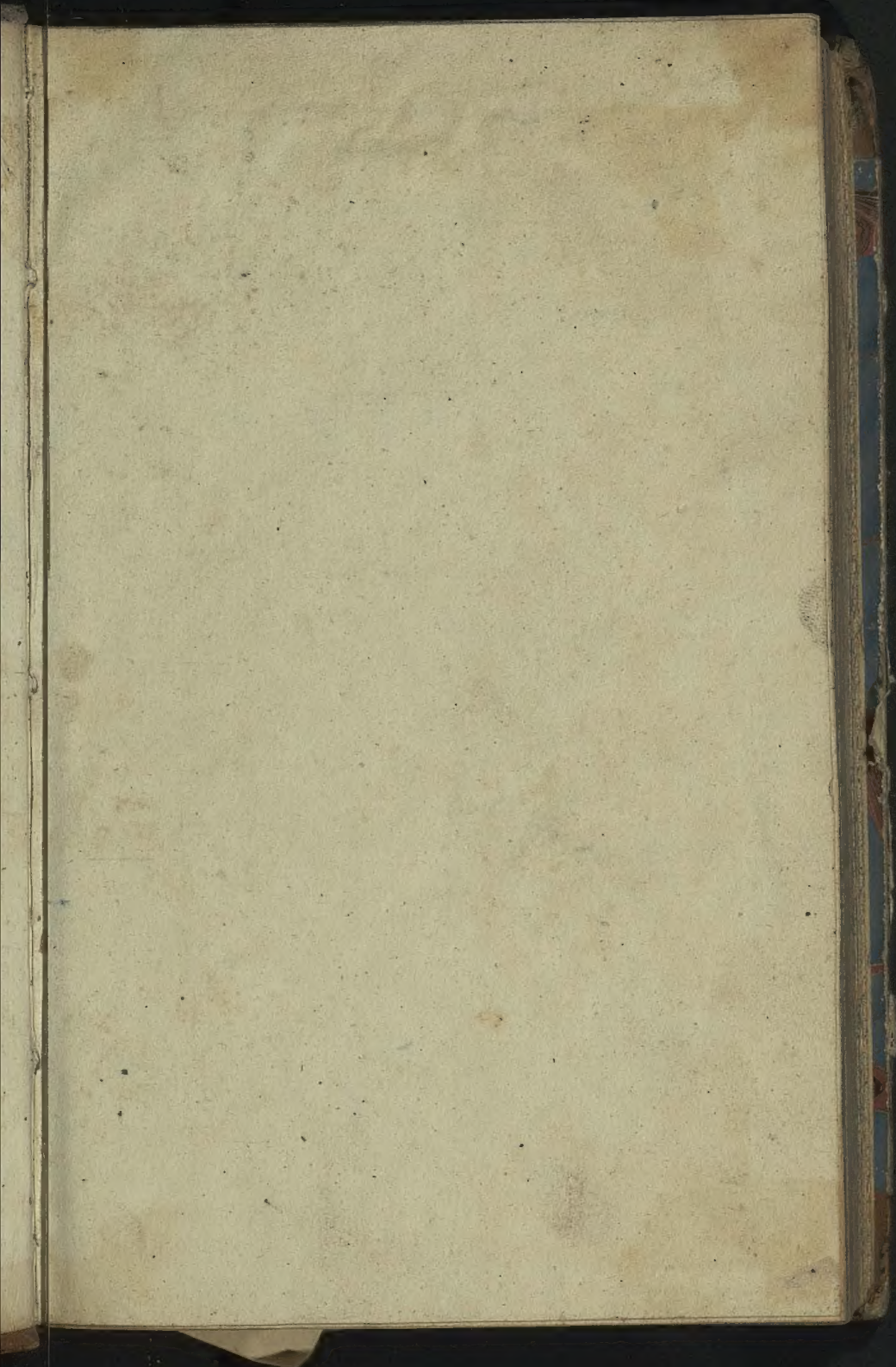
II



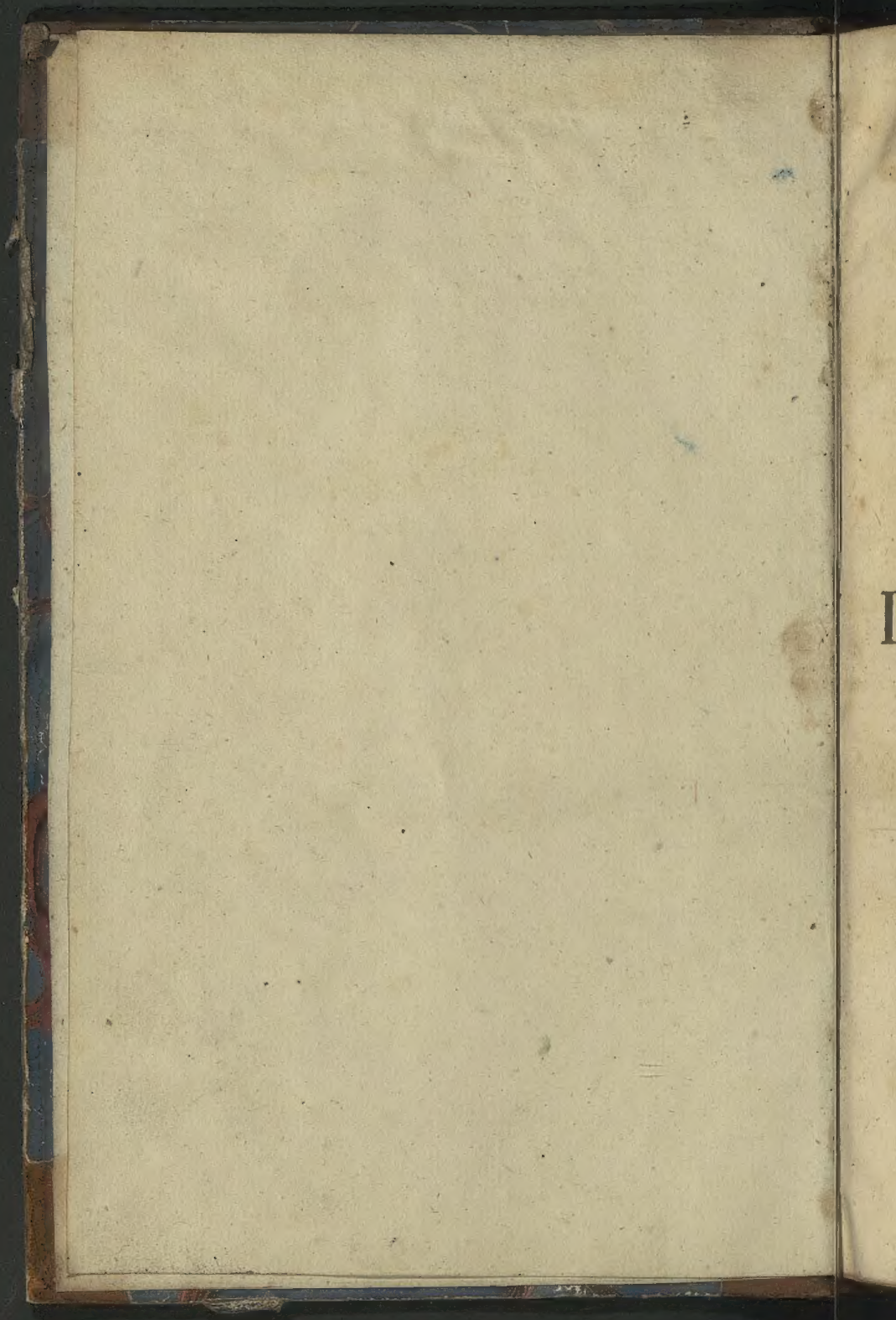


905511II  
Mag. St. Dr.











il  
ter-  
car-  
&  
de  
rien-  
re-  
titre  
ON-  
n à  
vous  
les  
elle;  
là-  
crit,  
ous

# OEUVRES

DE FRANCOIS

## DE LA MOTHE

# LE VAYER,

CONSEILLER D'ETAT, &c.  
Nouvelle Edition revue & augmentée.

*Tome I. Partie II.*



*avec Privilèges.*

imprimé à Pfærtten,  
& se trouve à Dresde  
chez MICHEL GROELL.


MDCCCLVI



BIBLIOTHECA  
UNIVERSITATIS  
CRACOVENSIS

905511 4/1.2





## AVERTISSEMENT.

**U**n des Articles que Mr. de la Mothe le Vayer répète le plus dans differens endroits de ses Oeuvres, c'est de ne se pas éloigner de l'ordre, qu'il appelle une chaine d'or, qui lie tout ce qu'il y a de beau dans l'Univers. Pour ne pas nous écarter de ce Conseil on a cherché de garder l'ordre le plus convenable dans cette nouvelle Edition des Ouvrages de ce grand Homme. On a placé à la suite de l'Instruction du Dauphin les autres Pièces que cet Auteur avoit composées pour cette même fin, savoir les Traités sur les sciences dont la Connoissance peut être utile, & souvent nécessaire à un Prince. Ces petits Traités avoient été composés particulièrement pour le jeune Roi Louis XIV. Ils ne sont à la vérité qu'un Abregé de ces sciences; Mais l'Auteur s'en étoit réservé l'explication en détail pour les heures de son instruction de bouche. Malgré cette brièveté, l'on peut encore affirmer avec toute assurance, qu'il n'est rien aujourd'hui de plus instructif pour la Jeunesse, & sur tout pour les Princes, que ces petits Traités en question. Quoique l'Auteur y ait mis tout ce qui est nécessaire de savoir, il n'a pas laissé d'y garder un certain ménagement au moien duquel il ne fatigue point l'attention, ni ne surcharge la mémoire du disciple & il laisse toujours assés d'occasions à un Précepteur habile, pour faire valoir son talent selon les dispositions, ou le génie de son Eleve. Le premier Traité est de la Géographie du Prince. Comme il fut écrit au commencement du Regne de Louis XIV. il n'est pas éton-

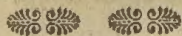




nant, qu'il ne soit pas d'accord en tout avec nôtre Géographie d'aujourd'hui, attendu les changemens considerables qui se sont faits dans le monde depuis ce tems là. On a eu attention d'en marquer les plus essentiels par des petites notes. Le second Traité contient la Rhétorique du Prince. L'on ne craindra pas de dire que nôtre Auteur a manié cette matiere avec beaucoup de noblesse: il a eu plus d'égard à ce qui convient à l'homme de Cour, qu'à ce qui est de pure compétence des Gens de College. Il n'a pas pour cela omis les préceptes des Rhéteurs, il les a allégués, pour ne rien laisser ignorer à son Eleve. Il a suivi la même méthode dans le troisiéme Traité qui contient la Morale. On voit qu'il établit dans cette partie de la Philosophie les Dogmes d'Aristote avec beaucoup de ménagement, pour éviter les disputes de consequence. L'Oeconomique du Prince est un des plus petits Traités; Cette Science étant plus d'usage pour la Campagne que pour la Cour; Mais en revanche il traite la Politique avec une plus grande précision & l'on ne sauroit nier, qu'il n'y ait inferé de très belles Maximes.

Nous finissons ce Volume par la Logique, & nous pouvons encore établir que nôtre Auteur n'a pas moins traité cette Partie en Maître, & comme un savant qui parle à un Prince; ce qui est d'autant plus digne d'Admiration que cette Science plus elle est utile, plus elle est seche & rebutante lorsqu'on entreprend de l'enseigner, sur tout selon le train des Classes.

Comme la Physique auroit trop grossi ce Volume, nous l'avons reservée pour le commencement du Volume suivant.





# TABLE

du Contenu de cette II. Partie du I. Tome.

Sciences dont la Connoissance peut devenir  
utile à un Prince.

## I. LA GEOGRAPHIE DU PRINCE.

Chap. I. De la Géographie, & ce que c'est,	page 3
II. Du Globe & des Cartes,	4
III. Des Poles,	5
IV. Des Cercles en général,	8
V. De l'Equateur,	9
VI. Du Zodiaque,	9
VII. De l'Horison,	10
VIII. Des Méridiens,	11
IX. Des Tropiques,	17
X. Des Cercles Polaires,	18
XI. Des Zones,	19
XII. Des Paralleles,	21
XIII. De la grandeur de la Terre,	22
XIV. Des Longitudes & des Latitudes,	25
XV. Des différentes mesures,	26
XVI. Des termes propres aux Géographes, soit pour la Terre, soit pour la Mer,	27
XVII. Des divisions de la Terre,	30
XVIII. De l'Europe,	31
XIX. De l'Asie,	33
XX. De l'Afrique,	34
XXI. De l'Amérique,	35
XXII. De la Terre Australe,	38
XXIII. Des Parties de l'Europe,	40
XXIV. Du Royaume de la Grande Bretagne,	41
XXV. De l'Ecosse & de l'Angleterre,	43
XXVI. De l'Ecosse en particulier,	44
XXVII. De l'Angleterre en particulier,	45
XXVIII. De l'Irlande,	46
XXIX. Du Royaume de Dannemarc,	48
XXX. Du Royaume de Suede,	51
XXXI. De l'Empire de Moscovie,	52



# TABLE DES OUVRAGES

XXXII. Des autres païs de l'Europe plus proches du Pole,	56
XXXIII. De l'Espagne,	57
XXXIV. De l'Italie,	62
XXXV. De l'Empire du Turc, & particulièrement de ce qu'il possède dans l'Europe,	67
XXXVI. De la Grece,	69
XXXVII. De la Thrace,	73
XXXVIII. De la Bosnie, Servie, Bulgarie, Croatie, Dalma- tie, & Albanie,	74
XXXIX. De la Hongrie,	76
XL. De la Transylvanie, Valachie & Moldavie,	77
XLI. De la Tartarie Precopite, ou petite Tartarie,	78
XLII. De la Pologne,	80
XLIII. De l'Allemagne,	84
XLIV. De la haute Allemagne,	89
XLV. De la basse Allemagne,	91
XLVI. De la France,	95
XLVII. Des parties de l'Asie,	104
XLVIII. De la Tartarie,	107
XLIX. De la Tartarie déserte,	108
L. De la Tartarie Zagatée, & du Turquestan,	110
LI. De l'Empire du Catai, ou du Grand Cam,	111
LII. De l'ancienne Tartarie,	113
LIII. De l'Empire du Turc en Asie, & premierement de la Natolie,	115
LIV. De la Syrie,	118
LV. De la Turcomanie, & Mesopotamie,	119
LVI. Des trois Arabies,	121
LVII. Des principales Isles Asiatiques que possède le Turc,	123
LVIII. Du Royaume de Perse,	125
LIX. De l'Empire du Mogol,	127
LX. Du Royaume de la Chine,	129
LXI. Corollaire du reste de l'Inde,	131
LXII. Des parties de l'Afrique,	137
LXIII. De l'Empire du Turc en Afrique,	140
LXIV. De l'Empire des Cherifs, ou de Fez & de Maroc,	142
LXV. De l'Empire du Prêtre-Jean, ou des Abyssins,	143
LXVI. De la Guinée,	146
LXVII. Du Royaume de Congo,	147



## DE M. LE VAYER.

LXVIII. Du Royaume de Monomotapa,	149
LXIX. De la Côte de Zanzibar, & des Cafres,	151
LXX. Des principales Isles d'Afrique	153
LXXI. Des parties de l'Amérique, & premièrement de la Septentrionale,	158
LXXII. De l'Amérique Méridionale,	164
LXXIII. Des parties de la Terre Australe,	169

### II LA RHETORIQUE DU PRINCE.

I. Ce que c'est que la Rhétorique, & en quoi elle consiste,	175
II. De l'Invention Oratoire,	177
III. Des lieux généraux dont se sert la Rhétorique,	182
IV. Des lieux particuliers qu'on emploie dans le genre Démonstratif,	183
V. Des lieux utiles au genre Délibératif,	186
VI. Des lieux propres au genre Judiciaire,	187
VII. De la Disposition Oratoire,	190
VIII. De l'Exorde,	191
IX. De la Narration,	197
X. De la Confirmation,	201
XI. De la Peroration,	203
XII. De l'Elocution,	208
XIII. Des figures de la Diction,	210
XIV. Des figures de la Pensée,	213
XV. Des Vices de l'Elocution,	216
XVI. De la Prononciation,	222
XVII. Du prix de l'Eloquence,	234

### III. LA MORALE DU PRINCE.

I. De la Philosophie Morale en général,	239
II. De l'Entendement & de la Volonté, comme principes de nos actions,	240
III. Ce que c'est qu'action Morale,	241
IV. Des Passions en général,	244
V. De l'Amour & de la Haine,	248
VI. Du Desir & de la Fuite,	251
VII. De la Volupté & de la Douleur,	253
VIII. De la Hardiesse & de la Peur,	257
IX. De l'Espérance & du Désespoir	258
X. De la Colère,	259



## TABLE DES OUVRAGES DE M. LE VAYER.

XI. Des Passions Mixtes, la Misericorde, l'Envie, la Jalou- sie, & la Honte,	262
XII. Des Vertus Morales, & des Vices en général,	264
XIII. De la Prudence,	269
XIV. De la Justice,	273
XV. De la Force, ou grandeur de courage,	275
XVI. De la Tempérance,	278
XVII. Du Vice & du Peché,	282

## IV. L'OECONOMIQUE DU PRINCE.

I. De la Science Oeconomique,	287
II. Des Parties principales de l'Oeconomie,	289
III. Des Loix Oeconomiques, en ce qui touche principale- ment l'acquisition, la conservation, & la dispensation des biens,	292

## V. LA POLITIQUE DU PRINCE.

I. De la Politique en général,	299
II. Des trois sortes d'Etats & de Gouvernemens,	301
III. Maximes générales propres aux trois formes de Gou- vernement,	304
IV. De ce qui est propre à la Démocratie,	317
V. De ce qui est propre à l'Aristocratie,	322
VI. De ce qui est propre à la Monarchie,	326
VII. De la Science d'un Monarque,	328
VIII. De la Bonté d'un Monarque,	339
IX. De la Puissance d'un Monarque,	347

## VI. LA LOGIQUE DU PRINCE.

I. De la Logique, & en quoi elle consiste,	361
II. Division de la Logique en trois parties, selon les trois actions ou opérations de nôtre Entendement,	364
III. De la premiere opération de nôtre Entendement,	366
IV. Des cinq voix de Porphyre,	368
V. Des dix Catégories ou Prédicamens d'Aristote,	370
VI. De la seconde opération de nôtre Entendement,	377
VII. De la troisieme opération de nôtre Entendement,	378
VIII. Maximes générales pour le Discours Logique, & qui ser- vent à discerner les bonnes des mauvaises conséquences,	384



SCIENCES

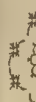


SCIENCES  
DONT  
LA CONNOISSANCE  
PEUT DEVENIR  
UTILE  
*A UN PRINCE.*  
I.  
DE LA  
GEOGRAPHIE  
DU  
PRINCE.

*Tome I. Parr. II.*

A





*D*



no  
l'A

con  
me  
la  
dan

fon  
des





LA  
GEOGRAPHIE  
DU  
PRINCE.

---

CHAPITRE PREMIER.

*Du mot de Geographie, & ce que c'est.*

**L**E mot de Geographie, qui est Grec, veut dire description de la Terre.

C'est une partie des Mathematiques qu'on nomme impures, n'y en aiant de pures que l'Arithmetique, & la Geometrie.

La Geographie est donc une science qui considere tout le globe de la Terre, l'Element de l'Eau compris, & non pas celui de la Terre seul, comme font les Philosophes dans la Physique.

Ceux qui contemplent l'Eau separément, font une Hydrographie, ou une description des Mers à part.



## 4 LA GEOGRAPHIE

La Geographie differt de la Cosmographie, qui décrit le Ciel & la Terre; de la Chorographie, qui est la figure d'une Region, ou Province; & de la Topographie, qui represente ou décrit un seul lieu particulier.

### CHAPITRE II.

#### *Du Globe, & des Cartes.*

CE Globe de la Terre ainsi pris, est distingué par les Geographes en cercles, & en parties differentes: & il se reduit en Table ou Carte generale de toute la Terre, qui se nomme Mappemonde.

Strabon dit au premier livre de sa Geographie, que le Philosophe Anaxinandre disciple de Thales, fut le premier des hommes qui en dressa une; & la fit voir.

*Livre 5.* Herodote écrit aussi qu'Aristagoras Tyran de Milet, venant trouver Cleomenes Roi de Sparte, avoit une Table de cuivre où toute la Terre, la Mer & les principales rivières étoient représentées.

*Livre 5.  
de amor.  
Ism. &  
Ism.* Et nous lisons dans Athenagoras, qu'Alexandre le Grand enrichit le Temple de Jupiter Hammon d'une Table d'or, où étoit la situation au juste de toutes les Provinces du Monde.



## DU PRINCE. 5

Un des fujets, que prit Domitien , pour faire mourir Metius Pomposianus , fut de ce qu'il possédoit & montroit une Mappemonde.

Après la Carte generale , l'on vient aux particulieres, qui se subdivisent autant qu'on veut.

### CHAPITRE III.

#### *Des Poles.*

**P**REMIEREMENT les Geographes s'imaginent un Effieu du Monde, qui se nomme en Latin *Axis*. C'est une ligne droite qui, passant par le centre de la Terre, la coupe diametralement , comme ils parlent , en deux parties égales.

Les extremitéz de cette lignes'appellent les *Poles* en Grec, parce que c'est sur elle, ou autour d'elle (selon nôtre imagination) que le Monde tourne. Et d'autant qu'elle a deux extremitéz, elle fait deux Poles, dont l'un est nommé *Arctique*, c'est à dire aussi en Grec de l'*Ourse*, & l'autre *Antarctique*; ou opposé à l'*Arctique*. La raison de cette appellation Grecque se prend de l'*Astronomie*.

Le Pole Arctique est celui que nous voions, nommé Septentrional des sept Etoiles qui composent la figure de l'*Ourse*, appellées du mot Latin *Triones*, c'est à dire bœufs. Car



les Anciens y confideroient un chariot que ces bœufs tiroient, & nos Villageois l'appellent encore le chariot du Roi David.

Le Pole Antarctique est dit Austral & Meridional. Nous ne le voions jamais étant caché sous notre horison.

Il faut aussi noter, que les Geographes contemplent toujours le Pole Arctique, de sorte qu'ayant le visage tourné de ce côté là, l'Orient est à leur main droite, l'Occident à la gauche, & le Midi à leurs pieds. C'est tout au contraire des Astronomes qui ont le visage tourné vers l'Equateur à cause des belles constellations du Zodiaque; ce qui leur met le Couchant à la droite, & le Levant à la gauche. Les Poètes se tournent vers l'Occident, à cause des Champs Elisées, & des Isles fortunées, qu'ils y ont mises, ayant par ce moien le Septentrion à leur droite, & le Midi à la gauche. Il reste ceux qui se tournent vers le Levant; qui sont les Ecrivains des choses saintes, dont le culte est venu d'Orient; ce qui met le Midi à leur main droite, & le Septentrion à leur gauche. Ce sont des choses à observer dans la lecture des livres, parce qu'on ne peut pas les entendre sans faire ces distinctions. Deux vers Latins comprennent tout cela:



*Ad Boream Terræ, sed Cæli menſor ad Auſtrum.  
Præco Dei Exortum videt, Qcçaſumque Poëta.*

Cette obſervation des parties qui ſont à droite ou à gauche, oblige à une autre conſideration. C'eſt qu'à l'égard des Rivières il faut ſe tourner du côté du courant de l'eau; & alors l'on a l'un des rivages à droite, & l'autre à gauche. Ainſi le Louvre eſt à la droite de la Rivière de Seine, & le faux-bourg de Saint Germain à la gauche.

C'eſt une autre choſe des Golphes de la Mer, où il faut tourner le viſage vers la partie qui avance ſur la Terre. De ſorte que par exemple Ancone eſt à la main gauche de la Mer ou du Golphe Hadriatique, & Ragouſe à la droite. Paul Jove ſ'eſt mécomté là-deſſus au dix-huitième livre de ſon Hiſtoire, mettant Adem à la main gauche du Golphe Erythrée, & le païs des Abyſſins à la droite, tout au rebours de leur ſituation.

Il nous reſte à dire que les quatre parties du Monde nommées par les Latins Orient, Occident, Septentrion, & Midi, s'appellent aujourd'hui prèsque par tout, mais particulièrement ſur l'Océan, Eſt, Ouëſt, Nord, & Sud. Les Cartes des Vents qui portent les mêmes noms, & les Bouſſoles, mon-



trent les termes derivez collateralement de ceux-ci.

#### CHAPITRE IV.

##### *Des Cercles en general.*

**L**ES Geographes considerent encore sur le Globe de la Terre huit Cercles.

De ces huit Cercles, il y en a quatre grands & quatre moindres.

Les quatre grands divisent chacun le Globe de la Terre en deux parties égales, aiant un même centre qu'elle: Et se nomment, le premier l'Equinoctial, ou l'Equateur; le second, le Zodiaque; le troisième, l'Horison; & le quatrième, le Meridien.

Les quatre moindres Cercles ont un autre centre, & coupent le Globe Terrestre en deux parties inégales. Ils se nomment les deux Tropiques, & les deux Cercles Polaires.

Des quatre grands Cercles il y en a deux fixes ou immuables, qui sont l'Equateur, & le Zodiaque; qu'on voit sur le corps du Globe Terrestre. Les deux autres sont mobiles, ou variables, parce qu'ils sont differens selon les Regions, qui ont chacune leur Horison & leur Meridien differens. Aussi sont ils peints hors du Globe.

CHA-



## DU PRINCE.

### CHAPITRE V.

#### *De l'Equateur.*

**L'**EQUATEUR a cela de propre, que quand le Soleil y est, il rend par toute la Terre le jour égal à la nuit, ce qui reçoit quelque interpretation à l'égard des Regions Polaires. C'est aussi pourquoi on lui a donné ce nom d'Equateur & d'Equinoctial. Cela arrive deux fois l'année, l'une au mois de Mars, quand le Soleil entre au signe d'*Aries* ou du Belier, ce qui s'appelle l'Equinoxe du Printems; & l'autre en Septembre, lorsque le même Soleil entre au signe de la Balance, & cela s'appelle l'Equinoxe d'Automne. Les Pilotes, & la plupart de ceux qui écrivent, nomment l'Equateur seulement *la Ligne*, comme quand ils disent, *ayant passé la Ligne*, ou bien *quand nous fûmes au delà de la Ligne*, par une figure de Rhetorique qu'on nomme *antonomasie*; ou, *par excellence*, d'autant que c'est la plus grande, & la plus considerable de toutes les Lignes paralleles, ou équidistantes.

### CHAPITRE VI.

#### *Du Zodiaque.*

**L'**E Zodiaque est ce Cercle oblique, ou biaisant, qui va d'un Tropicque à l'autre; &



de celui de l'Ecreviffe, ou d'Eté, à celui de Capricorne, ou d'Hiver. Son nom Grec vient des douze Signes ou animaux qu'on y voit dépeints, & qui constituent les douze mois de l'an. Chaque Signe a trente degrez, de sorte que tous ensemble font le nombre de trois cens soixante degrez, tout le tour de la Terre n'en ayant pas davantage. Quand le Soleil arrive à l'un ou à l'autre Tropicque, il semble s'arrêter devant que de retrograder, ou retourner vers l'Equateur; ce qui a fait nommer Solstices ces deux tems de l'années. Mais cela est plus Astronomique, qu'il n'est Geographique.

## CHAPITRE VII.

*De l'Horison.*

L'HORISON est un Cercle ainsi nommé en Grec, parce qu'il finit, & termine la partie du Monde qui nous est visible, laquelle il distingue par ce moien de l'autre, qui nous est cachée, faisant deux portions de l'Hemisphere superieur & inferieur. Il y en a un qu'on nomme le Grand, qui n'est qu'intelligible, & qui coupe la Sphere en deux parties égales. L'autre qu'on nomme Sensible, parce que le sens de la vuë le mesure, ne s'étend, pour le plus, sur terre qu'à la longueur



de cent quatre-vints stades, qui reviennent à vint-deux milles & demi d'Italie, à mettre huit stades au mille, ou à onze lieuës Françoises & un quart, donnant deux milles à chaque lieuë, comme l'on fait ordinairement. En effet l'on tient pour assuré, que la portée de nôtre vuë ne s'étend pas plus loin que cela (outre la raison de la convexité ou rondeur de la Terre) quelque chose qu'on dise de certaines vuës prodigieuses, telle que l'avoit celui qui voioit du Promontoire, ou Cap de Lilybée de Sicile dans le port de Carthage, comtant les vaisseaux qui en sortoient.

Les Horisons sont infinis, aussi bien que les Meridiens, le moindre changement de place les rendant differens.

Les Arabes ont donné à chaque Horison deux Poles, dont le Vertical qui est sur nos têtes, se nomme par eux Zenith, & l'autre qui lui est opposé, Nadir. Celui-ci est vertical aux Antipodes.

## CHAPITRE VIII.

### *Des Meridiens.*

**L**ES Meridiens, qui sont infinis, passent d'un Pole à l'autre, en coupant l'Equinoctial, & le Globe terrestre en deux parties



égales, l'une Orientale, & l'autre Occidentale.

Le nom de Meridien vient de ce qu'à l'heure que le Soleil y arrive, il est midi le long de ce Meridien par toute la Terre d'un Pole à l'autre.

Autant qu'il y a de points Verticaux, autant se peut-on imaginer de Meridiens. On en marque de dix en dix trois cens soixante, autant que de degrez; mais on n'en peint sur le Globe que trente-six. Et l'on a convenu d'un premier Meridien (qui n'est point distingué dans la Nature) que les uns ont mis, comme Ptolomée, aux Isles Canaries ou Fortunées, & particulièrement à celle de Ferro, la plus Occidentale, encore que l'élevation des Isles du Cap Vert s'accorde mieux avec celle des Fortunées de Ptolomée. Les autres l'ont posé aux Açores ou Isles Flamandes, telles que Corvo & Flores; Robert Hues l'arrête sur Saint Michel, & Sainte Marie; quelques-uns le mettent précisément à la Tercere, parce que l'Aiguille ne s'écarte point en ces lieux-là du droit Nort, ni vers le Levant, ni vers le Couchant. Le Meridien de Saint Michel est le plus Occidental, & éloigné de neuf degrez de celui des Canaries. Herrera dans son Amerique pose son premier Meri-



dien sur Toledé, beaucoup plus Oriental que celui des Canaries. Les Arabes, comme Abilfeda, l'ont constitué au rivage de l'Océan Occidental, & aux Colonnes d'Hercule, ce Meridien étant encore plus Oriental de dix degrez que les Isles Fortunées.

Tous ces Meridiens n'apportent pas grande confusion, parce qu'on les accorde aisément par la supputation. Ce qu'il faut observer, c'est que quinze degrez de longitude que marquent ces Meridiens, importent d'une heure de Soleil ou du Jour.

La ligne Alexandrine est un autre Meridien *Mariana* plus Occidental, encore que tous ceux dont *l. c. 3. & c. 6.* nous venons de parler, comme passant sur *Orof. hist. lib. 11.* la bouche du Fleuve de Maragnon, & par les Caps de Houmos, & de Malabrigo de l'Amerique. Cette ligne qu'on nomme de Division, de Partition, ou de Demarcation, *Tab. 12. hist. c. 23.* fut établie par le Pape Alexandre Sixième (dont la Bulle est datée de Rome du quatrième de May mil quatre cens quatre-vints treize, au rapport de Louis Cabrera) pour accorder les differens où étoient les Rois Ferdinand d'Arragon, & de Castille, & Emanuel de Portugal, touchant les Indes Orientales, & Occidentales. Ce qui est entre cette ligne & Malaca, allant à droite vers l'Orient,



fut ajugé aux Portugais; & le reste depuis la même ligne jusqu'au dit Malaca prenant à gauche par l'Occident, fut le partage des Castillans. Il y a cinq Isles des Moluques, qui se trouvent par là du partage de Castille, & qui furent ensuite engagées par Charles-Quint au Roi de Portugal pour trois cens cinquante mille Ducats, à ce que dit Herrera. C'est donc une ligne de partage qui a été reçue par les Castillans & les Portugais, après beaucoup de contestations & de changemens, mais qui n'a nulle vigueur à l'égard des autres Nations, d'autant qu'elles n'ont pas convenu de l'arbitre, ni agréé l'arbitrage.

*Bergeron  
tr. des  
Navig.  
p. 79.*

Aussi ne reconnoit-on aucun Traité de paix au delà du Meridien des Açores pour l'Oüest ou le Couchant, ni au delà du Tropique de Cancer pour le Sud ou le Midi, comme il se voit par tous les Traitez faits depuis le Roi François Premier, & par ce qui s'est pratiqué ensuite.

Depuis peu de tems un nommé Bergier, qui a fait, après son Traité des Grands Chemins, un autre petit discours du Point du Jour, s'est avisé de poser un nouveau Meridien pour le commencement des Jours, qu'il établit au cent quatre-vingtième degré de longitude, & qui passe par le Détroit d'Anian,



aussi bien que par les Isles Subadibes situées sous l'Equateur. Ce Meridien trenchant en deux parties une de ces Isles qui n'a point de nom particulier, & qui n'est pas la plus grande des trois appellées Cainan ou Cailon; Berger remarque fort bien, que la partie de l'Isle qui est deçà, reçoit le jour vint-quatre heures devant l'autre, encore que ces deux parties soient contiguës & jointes l'une à l'autre. En effet, il faut par raison que le Soleil se levant fasse en même tems le Dimanche en l'une, lorsqu'il est encore Samedi en l'autre. Mais il faudroit demeurer d'accord de ce premier Meridien des jours naturels, ou comme il le nomme, du Point du Jour, dont les Geographes n'ont pas encore convenu.

Elles font partie des Philippines. *Magin.* Ce sont les Isles des Anthropophages de Ptolomée. *Daviti en ses Barufes.*

Observons-en outre, que nonobstant ces presuppositions différentes d'un premier Meridien sur le Globe Terrestre, beaucoup de Nations se sont attribué le milieu du Monde comme la place la plus avantageuse. Les Juifs tenoient pour assuré, que Hierusalem y étoit posée. Ceux de la Chine se moquent de nos Cartes Geographiques, parce que leur pays n'y possède pas ce milieu, qu'on dit même que signifie le mot de la Chine. Les Mores qui conquièrent Grenade lui donnoient le même avantage, & la mettoient sous le



*Dec. 4.  
lib. 8.*

*Plutar. de  
orac. def.*

Paradis, comme d'autres de la même nation affurent dans Ramusio, que l'Enfer est justement sous le país de Tibet. Le nom de la capitale du Perou, Cusco, signifie dans la langue des Incas le nombril de la Terre. Et non seulement les Grecs nommerent Delphe l'umbilic, ou le milieu du Monde; Tite-Live même en est demeuré d'accord, & les Fables anciennes portent que Jupiter aiant fait partir en même tems deux Aigles, l'une de l'extremité d'Orient, & l'autre de celle d'Occident, elles arriverent toutes deux en même tems à Delphe & marquerent pour le vrai milieu du Monde le lieu où étoit la Sibylle Pythie.

Le même amour pour la Patrie a fait soutenir à beaucoup de personnes, que la leur étoit au lieu le plus temperé. C'est pourquoi Galien adjuge cet avantage à la Grece, & au quatrième climat qui passe par Rhodes, & par l'Isle de Cos la Patrie d'Hippocrate. Averroës le donne au cinquième, à cause que la ville de Grenade, d'où l'on croit qu'il étoit, s'y trouve, comprise aussi bien que celle de Rome. Et un Ferrarois nommé Manard se vante que Ferrare, qui est sur le commencement du sixième climat, le doit emporter.

Les



Les Relations de la plupart des voyages de long cours, assurent qu'il n'y a point de pays si temperez que ceux de la Zone Torride, contre l'opinion de tous les Anciens, & même de S. Thomas, quoiqu'Albert le Grand son Maître eût été d'un sentiment différent. Avicenne aussi presque seul, avoit soutenu que les Pays situez sous la Ligne, devoient par raison être les plus temperez. Il y en a qui s'imaginent la même chose de ceux qui sont sous les Poles, nonobstant les rigueurs éprouvées vers le cercle Arctique; ce qu'ils appuient de divers raisonnemens, qui ne sont pas de ce lieu.

## CHAPITRE IX.

### *Des Tropiques.*

IL y a deux Tropiques également distans de l'Equateur, & chacun de vint-trois degrez & demi, sans s'arrêter à deux minutes de plus, qui ne feroient qu'embrouïller.

Le plus proche de nous, qui est par conséquent le Septentrional, se nomme le Tropique de Cancer ou de l'Ecrevisse; L'autre qui est le Meridional, s'appelle le Tropique de Capricorne.

Les Anciens ont nommé le premier le Solstice d'Eté, & le second le Solstice d'Hiver,



dautant que quand le Soleil parcourant son Zodiaque est arrivé à l'un & à l'autre, il semble qu'il s'arrête, n'avançant plus, mais retournant vers la Ligne, ou vers l'autre Pole. Aussi leur nom Grec de Tropicque veut dire, lieu de retour ou de conversion.

Quand le Soleil est au Tropicque du Cancer, nous avons ici dans toute l'Europe nôtre Eté, avec le plus grand jour, & la plus petite nuit de l'année. C'est tout au rebours à nôtre égard du Solstice d'Hiver, lorsque le Soleil est au Tropicque de Capricorne; car pour lors nous avons la plus longue nuit de l'an, & le plus court jour, que les Latins ont nommé particulièrement *Bruma*, comme le tems qui le precede, & qui le suit, *Brumale tempus*.

Ces Tropicques ont eu les furnoms de Cancer, & de Capricorne, des signes du Zodiaque qui sont ainsi appelez, & où le Soleil entre quand ce retour dont nous venons de parler se fait.

## CHAPITRE X.

### *Des Cercles Polaires.*

**L**ES deux Cercles Polaires sont également distans chacun de son Pole. Celui qui est vers nôtre Pole se nomme le Cercle Arcti-



que ou Septentrional, distant du Pole de vint-trois degrez & demi. L'autre Cercle Polaire opposé à celui-là, s'appelle le Cercle Antarctique, ou Meridional. Celui-ci ne nous est jamais visible, & l'autre au contraire est toujours exposé à nôtre vuë.

## CHAPITRE XI.

### *Dés Zones.*

**C**ES quatre moindres Cercles derniers, qui sont les deux Tropiques, & les deux Cercles Polaires, divisent toute la Terre en cinq parts, espaces, ou Zones, comme les nomment les Geographes. De ces cinq Zones les Anciens ont cru qu'il n'y en avoit que deux habitées, comme étant tempérées, & que les trois autres étoient désertes, & inhabitables, l'une à cause du grand chaud, & les deux autres pour être trop exposées au froid.

Pour commencer par la Zone Torride, ou brûlée par l'ardeur du Soleil, elle est au milieu des autres, & comprend ce qu'il y a d'espace entre le Tropique de Cancer, & celui de Capricorne, qui est une latitude, ou largeur de quarante-sept degrez, laissant toujours à part les minutes pour rendre la chose



plus aisée. La ligne Equinoctiale est justement au milieu.

Les deux Zones ou Regions froides sont chacune vers l'un des Poles, & contiennent ce qu'il y a d'espace depuis les Cercles Arctique & Antarctique jusqu'aux Poles, qui est de chaque côté de vingt-trois degrez & demi; c'est à savoir depuis le soixante & fixième & demi jusqu'au nonantième. L'éloignement du Soleil les faisoit croire inhabitées à cause du froid extrême.

Les deux Regions ou Zones restantes, sont les Tempérées, comme étant entre l'excès du chaud & du froid. L'une est depuis le Tropique de Cancer, jusqu'au Cercle Arctique, qui est celle que nous habitons. Et l'autre du côté du Midi, entre le Tropique de Capricorne, & le Cercle Antarctique. Elles occupent chacune l'espace de quarante-trois degrez.

L'erreur des Anciens au fait des Zones, m'oblige à remarquer comme Boniface Evêque de Maience accusa d'herésie devant le Pape Zacharie, l'an 745. Vigile Evêque de Saltzbourg, pource qu'il maintenoit qu'il y avoit des Antipodes. Aussi est-il constant que Saint Chrysostome, Lactance, & S. Augustin,



avec assez d'autres Peres, se sont moquez des Antipodes, dont personne ne peut plus douter.

## CHAPITRE XII.

*Des Paralleles.*

COMME nous avons consideré les Meridiens, qui sont des lignes qui vont d'un Pole à l'autre; il faut observer d'autres lignes qui sont tirées du Couchant au Levant. Ces dernieres lignes sont nommées Paralleles, ou equidistantes, parce qu'elles sont par tout, ou en toute leur longueur d'une égale distance entre elles, ce qui ne se voit pas aux Meridiens.

Or l'espace qui est contenu en deux Paralleles, ou entre trois, s'appelle un Climat.

Les Anciens n'ont consideré que sept Climats. Depuis on les a multipliez jusqu'au nombre de vint-quatre, chacun aiant demie heure de difference, ce qui montre que chaque Parallele doit être d'un quart d'heure. Ces vint-quatre Climats s'étendent depuis la Ligne jusqu'au degré soixante-septième, où il y a un jour de vint-quatre heures de Soleil. Depuis ce degré les Climats ne vont plus par demies heures, mais bien plus vite. L'on en ajoûte jusqu'aux Poles, qui sont de trente jours chacun.



Il faut noter que Ptolomée a mis le Parallele le plus Austral à seize degrez, & vint-cinq minutes vers le Midi. Ainsi l'on nommoit bien de son tems Latitude, l'espace d'entre les Paralleles, & l'autre sens Longitude, puisque ce qu'il connoissoit de terre habitée étoit beaucoup plus étendu du Couchant au Levant, que du Midi au Septentrion.

### CHAPITRE XIII.

#### *De la grandeur de la Terre.*

**L**ES Cercles de la Terre aussi bien que ceux du Ciel, sont divisez en trois cens soixante parties, qu'on nomme Degrez. Chaque Degré est aussi divisé en soixante autres parties, qu'on nomme scrupules, ou minutes; & chaque minute contient un mille d'Italie. De sorte qu'à mettre, comme l'on fait, quatre milles d'Italie pour faire une lieuë, ou un mille d'Alemagne, chaque Degré contiendra quinze milles d'Allemagne, & tout le tour de la Terre cinq mille & quatre cens lieuës, ou milles d'Allemagne; ce qui fait dix mil & huit cens lieuës Françoises, parce qu'elles sont ordinairement une fois plus courtes que celles d'Alemagne, n'étant que de deux milles d'Italie.



Le Diametre est le tiers de cette circonférence, ou un peu plus, y aiant la proportion qui se trouve de sept à vint-deux. Et le Demi-diametre, qui est l'espace depuis la superficie de la Terre jusqu'à son centre, se regle là-dessus. Ce Demi-diametre a donc de lieuës Françoises mil huit cens, qui est le Diametre entier à comter par milles d'Alemagne; car de ceux-ci il n'y en a jusqu'au centre de la Terre que neuf cens.

Les Philosophes ont livré dans leurs Ecoles plus de batailles sur la grandeur de la Terre, que les Princes pour s'en rendre maîtres. Aristote, Ptolomée, Hipparche, Eratosthene, ont chacun leur compte different.

L'opinion commune est, qu'un homme *Magin.*  
qui feroit tous les jours quatre milles, ou *Kerker-*  
lieuës d'Alemagne, qui son huit lieuës Fran- *man.*  
çoises, acheveroit en trois ans & deux cens  
soixante jours tout le tour de la Terre, n'é-  
tant point empêché par les Eaux ni par les  
Montagnes, ou par les Solitudes.

Sandoüal au livre 13. de son Histoire  
de Charles - Quint §. 30. dit, que le  
Vaissseau nommé de la Victoire, l'un des  
cinq, qu'avoit menez Ferdinand Magellan,  
& qui seul revint du voiage, ramené par Jean



Sebastien Biscain, fit en son tour quatorze mil lieuës.

Antoine Herrera au livre 15. chap. 23. de son second Tome, assure que partant de Madrid, à passer par le Détroit de Magellan, & de là par les Indes Orientales, suivant les côtes & non le droit chemin, on fait pour revenir au même Madrid, onze mil sept cens soixante & seize lieuës.

Les Cosmographes veulent qu'il y ait de la terre jusqu'au Ciel de la Lune, cinquante-deux demi-diametres de la même Terre: & dix-huit fois autant jusqu'au Soleil.

L'on assure de même, que si un Courier pouvoit aller en poste au Ciel, aussi facilement qu'il court sur la Terre, il n'arriveroit pas de treize cens ans, jusqu'à la concavité du Ciel des Etoiles, ne faisant tous les jours que trente-cinq lieuës Françoises.

Ils ont écrit avec apparemment autant de vanité, que si on jettoit du haut du Firmament en bas une meule de moulin, elle emploieroit plus de vint-sept ans avant que de toucher la Terre, encore qu'elle fit soixante & dix lieuës de chemin à toutes les heures du jour & de la nuit, sans jamais s'arrêter.

Hesiodé met dans sa Theogonie qu'il y a aussi loin de la surface de la Terre au Tarta-



re, que du Ciel en Terre: Et qu'une Enclume de fer seroit neuf jours & neuf nuits à descendre du Ciel en terre, ou elle arriveroit le dixième. Ajoutant qu'elle seroit autant à descendre de la Terre jusqu'au Tartare.

La moindre Etoile du Firmament est tenue plus grande dix-huit fois que le Globe Terrestre.

Les Etoiles de la première grandeur sont plus grandes cent sept fois que la Terre.

Le Soleil est plus grand qu'elle cent soixante-six fois.

La Lune est moindre que la Terre trente-neuf fois.

#### CHAPITRE XIV.

##### *Des Longitudes, & des Latitudes.*

**I**L y a donc des degrez de Longitude qui se réglent & distinguent par les Meridiens, & des degrez de Latitude que montrent les Paralleles. Les Longitudes se contentent sur l'Equateur; & les Latitudes sur le premier Meridien. La Longitude de chaque lieu, País, ou Region, est sa distance du premier Meridien tirant vers l'Orient, qui se mesure ou compte sur l'Equateur en tournant toujours. Et la Latitude est la distance qu'ont les mêmes lieux, País, ou Regions, de l'Equateur



ou Ligne Equinoctiale, vers l'un ou l'autre Pole. C'est pourquoi l'on dit Latitude Septentrionale, & Latitude Meridionale. Les degrez s'en content comme nous venons de dire, sur le premier Meridien.

Il est aisé de voir sur le Globe que la Latitude d'un lieu est égale à son élévation du Pole, & qu'il y a même nombre de degrez à l'une qu'à l'autre: Si bien que c'est une même chose de dire qu'un lieu est éloigné de tant de degrez de l'Equateur, & qu'il a son Pole élevé de tant de degrez sur l'Horison.

## CHAPITRE XV.

### *Des différentes mesures.*

**L**ES Romains comtoient les distances des lieux par milles, qui avoient ce nom, parce qu'ils étoient composez de mille pas, au bout desquels ils mettoient une marque de quelque pierre taillée en colonne ou autrement. De là vient qu'en Latin, *ad primum vel secundum lapidem*, veut dire, *ad primum vel secundum milliare*, au premier ou second mille.

Le mille Germanique contient quatre milles d'Italie.

Les Grecs comtoient par stades, qui étoient



de cent vint-cinq pas , c'est pourquoi il en falloit huit pour faire un mille Romain.

Les Perses comtoient par Parasanges, dont chacune contenoit trente stades, qui sont près de quatre milles Romains.

Ainsi la parasange & la lieue

Les Egyptiens comtoient *per schanos*, c'est à dire par cordes, (mesure dont on se sert en quelques lieux de France.) Les unes de ces cordes étoient de soixante, les autres de quarante, les autres de vint stades.

d'Alemagne reviennent à un.

Les François & les Espagnols comtent par lieues de differentes longueurs, comme les cordes Egyptiennes, les unes grandes, les autres petites, & les autres moiennes. Beaucoup de nos voisins en usent de même.

Les Moscovites comtent par Wersts, dont sept font à peu près un mille allemand ou plutôt vint Wersts font trois milles d'Alemagne. Et les Chinois comtent par *Li*, qui est l'espace de l'étendue de la voix, de sorte que dix *Li* font un *Pu*, qui répond à la lieue d'Espagne, & dix *Pu* une journée.

Maffée lib. 6.

## CHAPITRE - XVI.

*Des termes propres aux Geographes, soit pour la Terre, soit pour la Mer.*

**I**LS appellent Continēt & Terre ferme les plus grandes, & principales parties de

Continēt



la Terre, comme l'Europe, l'Asie, l'Afrique, & l'Amerique.

*Insula.*

Isle est une moindre partie de la Terre, que l'eau environne de tous côtez, comme l'Angleterre, Malte, ou Candie.

*Peninsula. Cher-  
sonesus.*

La Peninsule des Latins est la Chersonese des Grecs, le mot veut dire Prèsqu'Isle, parce qu'elle est environnée d'eau presque de tous cotez, aiant seulement une étroite partie qui la conjoint au Continent. Le Peloponese en est une, qui se nomme aujourd'hui la Morée. La Chersonese de Thrace; la Chersonese Taurique, aujourd'hui dite Tartarie Precope, ou Mineure: la Chersonese Cymbrique, où est le Jutland du Dannemarc; la Chersonese dorée à present dite Malaca, si elle n'est le Japon selon Mercator & Magin; & le Jucatan de l'Amerique, sont six autres peninsules, les principales & les plus renommées du vieil & du nouveau Monde.

*Isthmus.*

Isthme est cette portion de Terre étroite qui attache la Prèsqu'Isle à la Terre ferme, comme l'Isthme Hexamile de Corinthe, l'Isthme de Suez, l'Isthme de Panama.

*Promontorium.*

Promontoire ou Cap est une terre élevée, ou une montagne qui s'avance en Mer, comme le Cap Verd, le Cap de Bonne Espérance.



La Mer est le terme general, qui se divi- *Mare.*  
se en celui d'Ocean, & celui de Mer Medi-  
terranée.

L'Ocean est la plus grande Mer, dont tou- *Oceanus.*  
tes les autres, & même la Mediterranée, sem-  
blent n'être que des dépendances. Il n'y a  
dans l'ancien Monde que la Mer Caspie ou  
d'Hircanie, autrement dite Mer de Sala, &  
de Bachu d'une ville de même nom, dont  
on ne voit pas la jonction avec l'Ocean, qui  
peut néanmoins être sous terre; & dans le  
nouveau Monde, la Mer, ou Lac de Parime  
est de même nature. L'Ocean prend des noms  
différens selon les Païs, ou Regions qu'il  
baigne. Ainsi l'on dit Mer Germanique, Mer  
Atlantique, &c. Et dans la Mediterranée de  
même, Mer Ligustique, Mer Adriatique, &c.  
Pour la Mer du Sud autrement dite Pacifique,  
elle étoit inconnue aux Anciens.

Le Sein, ou Golphe est un bras de Mer *Sinus.*  
qui s'avance en terre par un passage étroit, sui-  
vi d'une plus grande largeur. La Mer Me-  
diterranée est le plus considérable de tous  
ceux que fait l'Ocean, la Balthique en suite;  
puis le Sein Persique; & l'Arabique dit la  
Mer Rouge, ou de la Meque. Les Mers  
du Nouveau Monde ont aussi leurs Golpes,



comme celui de Mexique , & celui de Californie.

*Fretum.* Le Détroit ou Manche est un passage par lequel deux Mers se communiquent leurs eaux, comme le Détroit de Gibraltar, le Pas de Calais, &c. Les Grecs ont appelé Bosphores ces Détroits qu'un Bœuf peut traverser en nageant. Ils ont aussi nommé Euripe un Détroit sujet à divers flus & reflux.

*Lacus.* Un Lac est une eau profonde, de moindre étendue qu'une Mer, & qui a des sources qui ne tarissent point.

*Palus.* On nomme Marais, un autre amas d'eaux diverses, plus sujetes à diminuer. Ce qui fait voir que le Palus, ou Marais Méotide seroit mieux appelé un Lac, vû qu'il ne tarit ni se dessèche jamais.

*Ora impo-* Plage, est un rivage de basse Mer.

*portuosa*  
*Statio.* Rade, est un lieu dans la Mer de bon abri, à cause de quelque Cap, ou de quelques hautes terres voisines.

## CHAPITRE . XVII.

### *Des divisions de la Terre.*

**L**A Terre reçoit diverses divisions, generales, & particulieres.

La premiere division est celle des Anciens, qui faisoient trois parties de l'ancien Monde,



n'en connoissant point d'autre. Ils nommerent la premiere Europe, la seconde Asie, & la troisiéme Afrique.

Elles ont été partagées aux trois fils de Noé, Japhet ayant reçu l'Europe, Sem l'Asie, & Cham l'Afrique.

L'Asie est la plus grande, l'Afrique, ou Libye suit après, & l'Europe est la plus petite de toutes, selon Ptolemée au livre septième de sa Geographie, qui connoissoit peu de chose de l'Afrique, (quoiqu'il fût Africain) comme nous l'avons observé au chapitre douzième qui est des Paralleles.

Les Geographes modernes divisent la Terre, après Mercator, en trois parties bien plus grandes, en l'ancien Monde, le nouveau dit l'Amerique, & l'Inconnu ou Terre Australe & Magellanique.

Commençons par l'ancien Monde, & le considérons dans ses trois parties connues de tout tems.

## CHAPITRE XVIII.

### *De l'Europe.*

L'EUROPE donc a au Midi la Mer Méditerranée; qui la sépare de l'Afrique: Au Couchant l'Océan que les Anciens nommoient Atlantique: Au Septentrion le même



Océan nommé Hyperborée ou Septentrional: Et elle est séparée vers le Levant de l'Asie tant par une partie de la Mer Méditerranée de l'Egée, de l'Helléspont, du Propontide, du Pont Euxin, & des Palus Meotides; que par le fleuve Tanaïs, duquel il faut tirer une ligne jusqu'au fleuve Oby, ou Orbo, & jusqu'à l'Océan glacial ou Septentrional. Ainsi tout ce qui demeurera vers le Couchant à la main gauche, sera de l'Europe; & au contraire de l'Asie tout ce qui sera vers la main droite.

La longueur de l'Europe se prend depuis le Promontoire d'Espagne nommé Sacré des Anciens, & aujourd'hui Cap de Saint Vincent, jusqu'à l'embouchure du fleuve Oby: ce qui contient neuf cens milles Germaniques, c'est à dire dix-huit cens lieues Françaises; quelques-uns en mettent environ deux milles.

aujourd'hui  
Gouvernement  
de Wardhus.

Sa largeur se mesure depuis le Promontoire Tenare du Peloponèse, jusqu'à celui de Rutubas de *Scritofinnie*, lequel les Cartes modernes appellent Cap de Nord & Noortkyn: Ce qui contient cinq cens cinquante milles Germaniques, qui font onze cens lieues Françaises. D'autres disent de douze à quinze cens lieues.

Elle



Elle contient infinis Royaumes, Duchez, & Principautez: Un seul Archiduché, qui est celui d'Autriche: Et trois grands Duchez, celui de Moscovie, celui de Lituanie & celui de Toscane.

Strabon, & beaucoup de Geographes après lui, donnent à l'Europe la forme d'un Dragon. Quelques modernes la representent comme une femme assise.

## CHAPITRE XIX.

*De l'Asie.*

L'ASIE a du côté du Couchant les limites dont nous l'avons separée de l'Europe, & de plus le reste de la Mer Mediterranée en tirant vers l'Egypte; où le Golphe Arabique, aujourd'hui nommé la Mer Rouge, & Mer de la Meque, la separe de l'Afrique avec l'Isthme de Suez. Vers le Septentrion elle a l'Océan Scythique. A l'Orient l'Océan Oriental. Et au Midi ce même Océan encore nommé Indique, & Mer Erythrée, ou Rouge par quelques-uns qui suivent en cela les Anciens.

C'est la partie du Monde la premiere habitée, & qui a peuplé les autres. Dieu y a pris l'humanité, & s'y est fait voir homme.

Sa longueur se prend depuis l'Hellespont jusqu'à Malaca, qui est selon plusieurs la



Chersonese dorée, dans l'Inde; ce qui contient treize cens lieuës Germaniques, ou deux mil six cens lieuës Françoises.

Sa largeur est depuis l'entrée ou embouchure de la Mer Arabique, ou de la Meque, jusqu'au Promontoire Tabin, qui est au Détroit d'Anian: Ce qui contient douze cent vint lieuës Germaniques, ou deux mil quatre cens quarante lieuës Françoises. Ceux qui la prennent depuis le Cap de Singapura de la Chersonese dorée, qui est la plus meridionale partie de toute l'Asie, jusqu'au même Promontoire Tabin, n'y trouvent que deux mil deux cens & vint de nos lieuës.

Les Anciens l'ont divisée en Asie Majeure, & Mineure.

## CHAPITRE XX.

### *De l'Afrique.*

**L'**AFRIQUE est une Peninsule qui tient à l'Asie par l'Isthme ou Détroit Terrestre de Suez, qui est selon Plutarque de trois cens stades seulement, qui font trente-sept milles & demi d'Italie, ou dix-neuf lieuës Françoises moins un quart.

Le même Plutarque dit dans la vie de Marc Antoine, que la Reine Cleopâtre voulut ouvrir, & creuser cet Isthme, pour y faire pas-



fer ses vaisseaux de la Méditerranée dans la Mer Rouge.

L'Afrique a au Levant le Sein ou Golphe de la Mer Rouge, au Midi l'Ethiopique, au Couchant l'Atlantique, & au Septentrion la Méditerranée.

Sa Longueur se prend du Détroit de Gibraltar, au Cap ou Promontoire de Bonne Espérance, par sept cens milles Germaniques, c'est à dire quatorze cens lieues Françaises.

Et sa Largeur du Cap Verd, dit *Hesperium Promontorium*, à celui de *Guardafuni*, nommé *Aromata* des Anciens, qui est à l'embouchure du Golphe Arabique, par cinq cens cinquante autres milles, ou onze cens lieues Françaises.

## CHAPITRE XXI.

### *De l'Amerique.*

L'AMERIQUE est nommée le nouveau Monde, parce que les Anciens n'en parlent point, sinon qu'on en voit quelque petite apparence dans le Timée de Platon, & dans le cinquième livre de Diodore Sicilien. Quoiqu'il en soit, ils n'y avoient nul commerce, & n'y en pouvoient aussi avoir, ignorant l'usage de l'Aiguille marine ou aimantée, & de son Quadran dit Bouffole. S'ils avoient



quelque relation de ce païs-là, ce ne pouvoit être que par des naufrages, ou pour mieux dire par des tourmentes qui y avoient jetté quelques Vaisseaux, assez heureux pour être revenus de même.

Au nom  
de Ferdi-  
nand &  
d'Isabelle  
de Castil-  
le.

Son nom d'Amerique vient d'Americ Vespuce Florentin, qui commandant des vaisseaux d'Emanuel Roi de Portugal y fit le premier descente l'an mil quatre cens quatre-vingt dix-sept. Christophle Colomb Genoïs n'ayant encore découvert cinq ans auparavant en mil quatre cens quatre-vingt douze, que les Isles de son Continent, l'Espagnole, Cuba, & la Jamaïque.

Elle est distante de l'Afrique, ou de l'embouchure du Niger dans l'Océan, de trois cens trente milles Germaniques de mer, c'est à dire de six cens soixante lieues Françaises. Mais elle seroit plus proche de l'Europe (si elle n'est point jointe à elle vers le Nort) sur tout à considérer les Isles; car on ne compte d'Irlande en Canada, qui n'est pas Isle pourtant, que deux cens milles Germaniques, ou quatre cens lieues Françaises.

On la nomme encore Inde Occidentale, tant à cause de la ressemblance des habitans en leurs façons de vivre, & en leur nudité, que pource qu'on découvrit presque en mê-



me tems le commerce vers l'Inde Orientale, en passant, & doublant le Cap de Bonne Esperance, ce que fit le premier Vasco de Gama Portugais l'an mil quatre cens quatre-vint dix-sept.

On la considere comme une Isle, parce qu'au Levant elle a l'Ocean Atlantique, vulgairement nommé la Mer du Nort; au Midi le Détroit de Magellan qui la separe (ou plutôt celui du Maire decouvert depuis peu en mil six cens dix-sept) de la Terre Australe, au Couchant la Mer Pacifique, ou du Sud; & au Septentrion qui n'est pas encore decouvert, vrai-semblablement une Mer glaciale, puisque l'Europe & l'Asie en sont bordées du même coté.

Sa longueur se prend depuis le Détroit d'Anian à celui de Magellan, par deux milles quatre cens milles Germaniques, qui font quatre milles huit cens lieuës Françoises.

Sa largeur est de mil trois cens milles Germaniques, ou de deux milles six cens lieuës Françoises, depuis le Cap de Fortune joignant le Détroit d'Anian, jusqu'au Cap Breton de la nouvelle France.

L'Amerique se divise en Septentrionale, où est le Royaume de Mexique; & Meridionale, où est celui de Cusco, ou du Perou;



ces deux parties n'étant divisées que par un petit Isthme, ou Détroit de terre, de dix-sept à dix-huit lieues d'Alemagne qui en font trente-six des nôtres, entre *Panama* & *Nombre de Dios*, ou *Porto Belo*. Les Navires déchargent là, si elles n'aiment mieux faire sept ou huit milles lieues de Mer que ces dix-sept de terre, partie de montagne, & partie par la riviere de Sagre ou Chagre. Car on se prevaut de ce fleuve, & même de la Mer de telle sorte, dit Herrera, que de dix-huit lieues qui se comtent de Panama à Porto Belo, l'on n'en fait que cinq par terre.

## CHAPITRE XXII.

*De la Terre Australe.*

**L**A Terre Australe est autrement nommée Terre Inconnue, personne n'en ayant encore donné de bonne relation, ni fait chez elle de descente considerable. On la nomme encore la Magellanique de Ferdinand Magellan Portugais, qui découvrit le Détroit de son nom, sous les auspices de Charles-Quint Empereur, vers lequel il s'étoit retiré, fâché contre son Roi pour avoir été refusé d'un demi écu par mois d'augmentation de paie, comme on peut voir dans Osorius. Il étoit parti de Seville en mil cinq cens dix-



neuf avec cinq vaisseaux, & passant ce Dé-  
troit jusqu'alors inconnu, il fut par la Mer  
de Sud aux Moluques, où il mourut de poi-  
son, ou comme les autres disent en comba-  
tant aux Isles Barusses, qui sont les Philippi-  
nes. Sebastien Canut ramena un seul vais-  
seau des cinq, lequel fut nommé la Victoire.  
Et le même Canut reçut une chaine de l'Em-  
pereur, avec la figure d'un Monde & cette  
inscription, *Primus circumdedisti me*, lui don-  
nant la qualité de premier Geometre. Il ar-  
riva au port de Seville en mil cinq cent vint-  
deux, ayant mis trois ans à faire tout ce tour  
du Monde par eau. Nous avons déjà remar-  
qué comme Sandoïal veut, que ce vaisseau de  
la Victoire ait fait en tournant ainsi le Monde  
quatorze mille lieues. Mais il faut encore  
observer ici, que ceux qui font ce tour en  
prenant de la sorte par l'Occident, & reve-  
nant par le Levant, perdent un jour en le fai-  
sant, de façon que ceux de ce Vaisseau arri-  
vez en Espagne, ne comtoient que le cin-  
quième du mois, & ils étoient là au sixième;  
ils croioient être au Samedi, & ils trouverent  
qu'on y célébroit le Dimanche. C'est tout  
au rebours de ceux qui tournent le Monde  
en prenant par l'Orient, & revenant par le  
Couchant, car ils gagnent un jour, & trouvent



à leur retour que si ceux de leur païs sont encore au Dimanche, ils croient être au Lundi. Ainsi il peut arriver que par la venue de deux Vaisseaux, qui auront fait le tour du Monde, par diverses voies & opposées l'une à l'autre, en un même lieu, l'on y comtera trois jours differens. Auquel cas l'on a déterminé qu'il falloit suivre l'usage du lieu où l'on se trouve, soit en Terre ferme, soit sur Mer, selon qu'on se rencontre deçà ou delà la Ligne. Drak, & Candisc, Anglois, Olivier Vander-Nort, & Schouten conjointement avec le Maire, Hollandois, ont tous éprouvé la même chose étant retournés chez eux, après avoir fait le circuit de la Terre dont nous parlons.

## CHAPITRE XXIII.

*Des parties de l'Europe.*

**R**EVENONS à l'Europe pour y considérer séparément ce qu'elle a de plus remarquable. Et parce que les Geographes se tournent toujours vers le Septentrion, comme nous l'avons déjà observé au Chapitre des Poles qui est le troisième, commençons par les Roiaumes de la Grande Bretagne, de Danemarck, de Suede, & de Moscovie. De là, nous regarderons vers le Midi & le Couchant l'Espagne, & l'Italie, pour venir à la Grece



plus Orientale, & aux autres Etats que le Turc possède avec elle dans l'Europe. Cela fait, nous acheverons par les pais qui se voient dans la Carte comme renfermez entre ces premiers, tels que sont la Pologne, l'Allemagne, & la France.

## CHAPITRE XXIV.

*Du Roiaume de la Grande-Bretagne.*

**L**E Roiaume de la Grande-Bretagne est composé tant de l'Isle qui porte le même nom, & qui contient l'Angleterre, & l'Ecosse; que de celle d'Irlande moindre de moitié pour le moins; & de quantité d'autres petites qui sont aux environs de celle-là. Il a de plus la nouvelle Angleterre, ou le pais de Virginie dans l'Amerique Septentrionale, entre la nouvelle France, & la Floride, sans parler de la nouvelle Albion que Drac découvrit vers le Golphe de Californie. Le Roi Jacques est le premier qui a pris le titre de Roi de la Grande-Bretagne, aiant reünì l'Ecosse à l'Angleterre, avec tout ce qui est de leurs dépendances.

Les plus considerables de ces petites Isles sont premierement vers le Nort, & Nordest de l'Ecosse, les Orcades au soixante & unieme degré de Latitude. Elles sont, comme



les uns difent, au nombre de trente, ou de trente-deux, félon les autres de quarante. La principale où eft la refidence de l'Evêque eft *Pomona*, nommée vulgairement *Mainland*. Elles ont cela de rare, que les ferpens, & les autres bêtes venimeufes n'y peuvent vivre, non plus qu'en Irlande, & en Candie: Et que les hommes quoique grands buveurs, ne s'y enyvrent prefque jamais, & vivent très long-tems fans aucun ufage de medecine. L'on dit auffi qu'on n'y voit point de fous ou d'infenféz. De ces trente ou quarante Isles, il n'y en a que treize de peuplées.

Au Nort des Orcades font les Isles de Schetland qu'on met au rang des Britanniques, éloignées de cent milles, dont la principale, nommée Thylinfel eft prise pour l'ancienne Thule. Celle de Yeal, qui eft du nombre, ne fouffre, dit on, aucun animal qui n'y foit né.

A l'Occident de l'Ecoffe font les Hebrides ou Westernes en plus grand nombre. Les Aebudz. Anciens les nommoient Ebudes.

L'Angleterre a au deffous vers le Cap de Cornouaille les Isles de Silli, autrement dites Sorlingues, que beaucoup prennent pour les Hesperides, & Caffiterides des Grecs.



L'Isle de Wight est au Midi dans l'Océan Britannique; Celle de Man entre l'Irlande & l'Angleterre. Et pour celles de Jarfay & Garnfay, elles sont auprès de la côte de Normandie. Aussi y parle-t-on François. Mais depuis Guillaume le Conquerant elles sont demeurées sous l'obéissance des Rois d'Angleterre. La pierre d'Emeri, dont se servent <sup>Smiris</sup> les Lapidaires & les Vitriers, vient de cette <sup>en Latin.</sup> dernière Isle.

## CHAPITRE XXV.

*De l'Ecosse, & l'Angleterre.*

L'ECOSSE & l'Angleterre ne font qu'une même Isle, la plus grande de l'Europe. Elle fut autrefois dite *Albion*, à cause de la blancheur de ses côtes; & Bretagne, c'est à dire beau País, ou selon Camden, terre dont les Habitans ont le corps peint, parce qu'autrefois ils usoient de la teinture du pastel sur leur peau.

La longueur de cette Isle est d'environ trois cens lieues Françaises, depuis Douvre, qui marque la plus Meridionale partie au cinquante & unième degré de Latitude ou peu s'en faut, jusqu'au Cap dit des Orcades, qui passe le soixantième degré. Sa plus grande largeur n'a pas la moitié de cela.



Je laisserai exprès ici & ailleurs les degrez de Longitudes, comme moins importans de beaucoup que ceux de Latitude.

Elle a trois Angles comme la Sicile, & est baignée de l'Ocean Caledonien au Nort, de la Mer Irlandoise au Couchant, de la Germanique au Levant, & de la Britannique ou Gauloise au Midi. C'est où est le Détroit appelé le Pas de Calais, large de sept lieues seulement.

## CHAPITRE XXVI.

### *De l'Ecosse en particulier.*

**L'**ECOSSE est la partie la plus Septentrionale de l'Ile de la Grande-Bretagne. Elle est divisée de l'Angleterre par le Mont Cheviothe, & par les Fleuves Tuede & Sulvay; le premier coulant vers l'Orient, & le second vers le Couchant. Il y a aussi une muraille des Romains, & particulièrement de l'Empereur Severe, qui a servi à cette division, & dont il reste quelque chose.

*Tuede &  
Solvay.*

Le mot de *Scoti*, Ecossois, est pris pour une marque de leur origine des Scythes.

Ils ont été de tems immemorial gouvernez monarchiquement, & presque toujours dans une étroite alliance avec la France contre les Anglois.



Le Mont Grampius partage l'Ecosse. On appelle Sauvages ceux qui tiennent le côté du Nort; celui du Midi a ses peuples civilisez. Edimbourg est en celui-ci au cinquante-septième degré d'élevation; elle est Capitale du Royaume. Il a deux Archevêchez, celui de S. André, & celui de Glasco, avec treize Evêchez. Et l'on y comte trente-cinq Provinces.

Le Lac de Loumond en Ecosse a trois choses merveilleuses, des poissons sans nageoires, des tourmentes sans vents, & une Isle *Sine pin-* flotante, comme l'on en voit à Saint Omer *uis.* & ailleurs.

Il n'y a point de lieu en toute l'Ecosse, qui soit éloigné de plus de vint lieuës de la Mer.

Le Rocher nommé le Sourd y est aussi fort memorable, de l'un des côtez duquel l'on n'entend rien de ce qui se fait de l'autre, non pas même un coup de Canon, bien qu'il n'ait de hauteur que douze pieds, & trente, ou trente-trois coudées d'épaisseur.

## CHAPITRE XXVII,

*De l'Angleterre en particulier.*

L'ANGLETERRE a été autrefois divisée en sept Roiaumes, trois Anglois, & qua-



tre Saxons. A present elle l'est en cinquante-deux Comtez qu'on y appelle *Shires*.

Sa ville capitale est Londres sur la Tamise, qui est le plus considerable fleuve qu'elle ait.

Elle a deux Archevêchez, celui de Cantorberi, & celui d'York, qui ont vint quatre Evêchez sous eux.

Et l'on y considere pour un de ses plus grands ornemens deux celebres Univerfitez, Oxford & Cambrige.

Elle a quitté la Religion Romaine, & la protestante y domine qu'on appelle Eglise Anglicane.

## CHAPITRE XXVIII.

### *De l'Irlande.*

**L'**ISLE d'Irlande ou d'Hibernie, située au Couchant de celle d'Angleterre & Ecoſſe, est beaucoup moindre, comme n'ayant pas plus de six-vints lieues de longueur, & soixante de largeur. Camden pourtant la fait plus grande.

Ulster,  
Munster,  
Con-  
naught, &  
Leinster.

Elle se divise en quatre Provinces: Celle d'Ultonie au Septentrion, celle de Momonie au Midi, celle de Connacie au Couchant, & celle de Lagenie au Levant, où est la ville de Dublin, capitale de toute l'Isle, & dont l'élevation du Pole est de cinquante-quatre de-



grez avec vint-sept minutes. L'Université y est aussi, avec la demeure du Viceroy Anglois, & celle d'un Archevêque.

Armagh, que quelques-uns font encore capitale, a de même un Archevêché, & il y en a deux autres de plus, l'un à Cashel, & l'autre à Tuam. Magin donne à cette Isle cinquante Evêchez à présent elle n'a que XIX.

Les Irlandois ont été tenus autrefois pour grans Larrons.

Ils se sont servi de la Cornemuse en guerre, au lieu de Tambour.

Leur Isle est si ennemie des Serpens, que sa terre transportée ailleurs les fait mourir. Et le bois de ses forêts n'engendre ni vers, ni araignées; ce qui a fait observer à Bertius, que la charpenterie des Palais de Westminster en Angleterre, & de la Haye en Hollande, étoit venue d'Irlande.

Il se voit auprès de la ville d'Armagh un Etang, où fichant une perche jusqu'au fond, on la retire après quelque mois, ayant la partie qui étoit en terre, ou dans la boue, convertie en fer; celle qui trempoit dans l'eau changée en pierre; & le reste qui étoit à l'air, sans alteration, ou de bois comme auparavant.



L'on comte trente-trois Comtez dans toute l'Isle, qui n'est point sujette aux tremblemens de terre, & fort peu au tonnerre.

*Cap. 22.*

Solin a écrit faussement que les Irlandois n'avoient point d'Abeilles, & même que la poussiere d'Irlande, & ses pierres transportées ailleurs, y faisoient perir les mouches à miel, qui abandonnoient leurs ruches. Car il s'en voit en grande quantité par toute l'Isle, où elles font leur miel jusques dans les antres, & dans le tronc des arbres.

Le nom de cette Isle vient du mot *Hier*, qui signifie en leur langue le Couchant, comme étant Occidentale.

## CHAPITRE XXIX.

### *Du Roiaume de Dannemarc.*

**L**E Roiaume de Dannemarc comprend non seulement la Peninsule Germanique de Jutland, qui est la Chersoneuse Cimbrique des Anciens; mais encore la Norvege qui étoit autrefois un Roiaume séparé, la Scanie, la Finmarchie Meridionale; avec beaucoup d'Isles de la Mer Baltique, & celle de Selande entre autres, où est la ville de Copenhagen, capitale de tout le Roiaume, & la demeure ordinaire des Rois de Dannemarc.

*Hafnia.*



Il y a encore deux Isles importantes dans l'Océan Hyperborée, qui en dépendent, celle d'Islande, & celle de Groenland, que le Roi de Dannemarc, Frederic III. nommoit sa pierre Philosophale, parce qu'il l'envoioit souvent chercher sans la pouvoir rencontrer. Il faut voir là-dessus la belle Relation de Groenland du Sieur de la Peirere.

Quant à l'Islande, qui n'est pas si Septentrionale que celle de Groenland, le Cercle Arctique passe néanmoins par le milieu de l'Isle qui se trouve entre le soixante-cinquième & le soixante-neuvième degré de Latitude. Ses habitans faute de bois font leurs maisons d'os de poissons, ou bien ils habitent dans des cavernes. Leur pain est aussi fait de farine de poisson séché. Ils ont de petits chiens qu'on estime pour leur petitesse comme ceux de Malte. Et l'Isle a le Mont Hecla qui jette des feux continuels, comme celle de Groenland en a un autre semblable. L'on voit encore en Islande des Corbeaux blancs, outre les Faucons de même couleur.

Quelques-uns ont pris l'Islande pour la Thule des Anciens, tenue par eux pour le bout du Monde. Nous avons dit, que d'autres croioient que c'étoit Tylinfel, l'une des



Schetlandiques. Il y en a qui se persuadent que c'est l'Angleterre dont ils ont voulu parler. Et d'autres encore prétendent que la Norvege, & ce qui est au dessus du Détroit du Sund vers le Septentrion, compris sous le nom de Scandic ou de Scandinavie, que les mêmes Anciens pensoient faussement être une Isle, soit leur Thule si renommée pour être l'extrémité de la Terre.

Le plus grand revenu de la Couronne de Dannemarc dépend de ce qui se leve au Détroit de la Mer Baltique nommé le Sund, sur tous les vaisseaux qui y passent.

Le Roiaume ne reconnoit plus l'Eglise Romaine.

Copenhagen, capitale comme nous l'avons remarqué, est au cinquante-fixième degré de Latitude: les uns mettent un peu plus, les autres un peu moins de minutes.

Tycho Brahe Danois, & l'un des plus celebres Mathematiciens du dernier siecle, a rendu celebre l'Isle de Huën, où il faisoit ses observations Astronomiques, dans son Palais de *Uranoburgum*, qu'il fit bâtir exprès pour cela, comme son nom le porte.



## CHAPITRE XXX.

*Du Roiaume de Suede.*

**L**A Suede touche à l'Occident la Norvege, dont elle est separée par les hautes montagnes des Sevons. Elle a la mer Baltique au Midi; au Levant la Moscovie; & au Septentrion la Sciofinnie, jointe au pais des Lapons, dit la Lappie, ou le Lapland, qu'elle partage avec le Moscovite, comme elle fait la Finmarchie avec les Danois, qui en ont la partie Meridionale.

La ville capitale du Roiaume de Suede est Stockholm, batie sur pilotis presque comme Venise en Italie, comme Siam aux Indes Orientales, & comme Mexico dans l'Amerique. Son nom de Stockholm signifie cette situation sur pilotis. Elle est au cinquante-huitieme degre, & cinquante minutes de Latitute.

Le Roiaume s'étoit merveilleusement accru par les conquêtes du Roi Gustave Adolphe, tant du coté de la Livonie contre le Grand Duc de Moscovie, que dans la Prusse contre les Polonois, & ensuite dans toute l'Alemagne, qu'il a traversée en vrai foudre de guerre, depuis les Isles Vandaliques, & la Pomeranie,



jusqu'en ses parties les plus Meridionales de la Suabe, de la Baviere.

## CHAPITRE XXXI.

### *De l'Empire de Moscovie.*

**L**E Grand Duc de Moscovie prend dans ses titres celui d'Empereur de toute la Russie ou Roxolanie; & le nom de Knez ou de Czar, que ses peuples lui donnent; & qu'on croit être celui de Cesar corrompu, temoigne comme il s'étime un grand Empereur.

La Russie néanmoins est divisée en Blanche & Noire, dont la dernière reconnoit le Roi de Pologne pour Souverain.

Il n'y a donc que la Russie Blanche, incomparablement plus grande que l'autre, qui soit sujette au Moscovite.

Cette grande Russie est encore divisée en Russie habitée, & Russie déserte. La première est au Couchant du Tanaïs, & a seize grandes Provinces. La seconde est au Levant du même fleuve en tirant vers celui d'Oby, & le long de l'Océan Septentrional. Il n'y a donc point d'apparence de mettre ce Prince, comme beaucoup d'Ecrivains ont fait, entre les Asiatiques, puisque la meilleure partie de ses Etats, & ce qu'il a de Provinces cultivées ou habitées, se trouve dans



l'Europe. Sa ville capitale de Moscow, est même Européenne. Cette ville est au cinquante-cinquième degré & demi de latitude, & prend son nom, qu'elle communique à toute une Province, & par elle à tout l'Etat, dont elle fait le milieu, du fleuve Mosca qui l'arrose.

L'Empire de Moscovie a la Mer Glaciale au Septentrion: La Volga & les Scythes, aujourd'hui nommez Tartares, au Levant: D'autres Tartares Precopes, les Turcs & les Polonois vers la Lithuanie, au Midi: Et au Couchant les Provinces de la Suede, dont il partage quelques-unes avec elles, la Livonie, la Finlandie, la Corelie, & la Lappie. Il s'étend depuis le cinquante-deuxième degré de Latitude, jusqu'au soixante-sixième, & au delà.

Ses principales Rivieres sont, le Nieper ou Borysthene, qui se décharge dans le Pont-Euxin, & dont on connoit aujourd'hui la source, qu'ignoroit Herodote: La Duine, qui entre dans la Mer Baltique vers Riga ville de Livonie: La Volga qui est le Rha de Ptolomée, qu'on dit descendre dans la Mer Caspie par soixante & dix bouches ou canaux differens, vers Astracan. Et le Don ou Tanaïs, qui remplit au dessous de la ville de



Tana ou d'Asow, les Palus Meotides. Les autres sont moindres, & entrent dans celles-là.

Les Moscovites sont Schismatiques Grecs. Ils ont un Patriarche residant à Moscow, qui ne dépend plus de celui de Constantinople, & que nomme & depose le Grand Duc leur Souverain. Sous ce Patriarche sont les Métropolitains, parmi lesquels celui de Casan de Rostow, de Sark & de Novogrod tiennent le premier Rang. Ils ont encore neuf Archevêques & deux Evêques, qu'ils appellent Vladiques, c'est à dire Oeconomés, ou Dispensateurs. Le Mahumetisme a lieu en quelques Provinces. Et il y en a d'autres de Gentils, comme celle d'Obdora où ils adorent l'Idole Slata-Baba, c'est à dire la Vieille dorée, dont toutes les Relations parlent.

Leur langue est Esclavone, comme celle des Polonois, & des Bohémiens. Il n'y avoit autrefois nulle Académie, ni aucun College dans tout le Roiaume, & le Souverain fut tenu pour le plus savant de tous ses sujets. La ville de Plescow y est seule fermée de murailles, Moscow même ne l'est pas. (\*) Le Païs

---

(\*) Petersbourg n'étoit pas encore fondé, quand nôtre Auteur composa son livre.



abonde en miel, & ce qui est fort remarquable, n'ayant nulles vignes à cause du froid excessif, l'on y mange de très-bons melons, à ce que disent le Capitaine Margeret, & d'autres qui y ont été. Aussi y fait-il si chaud l'Été, que les bleds y meurissent en six semaines. L'on écrit que dans la partie la plus Septentrionale, il s'y passe un jour de trois mois, durant May, Juin, & Juillet, & une nuit de trois autres pendant Novembre, Décembre, & Janvier; auquel cas cet Empire s'étendrait bien plus vers le Nord que nous n'avons dit. La plus grande rareté de ce pays c'est le Zoophyte Plante-Agneau nommé Boranets, qu'on dit se trouver aux environs de la riviere de Volga.

Le Grand Duc de Moscovie a vint-cinq mille hommes à sa garde ordinaire, comme le Grand Seigneur a ses Janissaires. Son principal Thresor se garde dans la Forteresse de Biolysero, estimée imprenable dans son assiette au milieu d'un Lac. Lui même y va chercher sa sûreté en tems de guerre. Il est absolu sur la vie & sur les biens de ses sujets. Et à l'égard des Etrangers, il ne laisse entrer personne dans ses Terres ni en sortir sans sa permission, qu'on obtient avec beaucoup de



peine. Cy devant les Moscovites passoient pour les plus inhospitaliers de la Terre.

## CHAPITRE XXXII.

*Des autres païs de l'Europe plus proches du Pole.*

SANS nous arrêter aux païs qui sont au dessus de la Moscovie, de la Suede, & de la Norvege, comme est celui de Spizberge, c'est à dire montagnes pointuës, & celui de Groenland dont nous avons déjà dit un mot, contentons nous de remarquer, que les Hollandois ont penetré vers le Nort jusqu'au quatre-vingt troisième degré, & que le feu Sieur Grotius nous a dit tenir pour assuré, qu'ils avoient même donné jusques sous le Pole, & le nonantième degré, ce qui ne seroit pas fû si-tôt. Car pour ce qui touche ces Terres si Septentrionales, & tout-à-fait inconnuës aux Anciens, comme l'on n'en a reconnu que quelques côtes desertes, il est impossible d'en rien dire de precis qui concerne la Geographie. Il suffira d'observer, que la Nature produit par tout des animaux qui vivent sous le Ciel où ils sont nais; & que la Terre n'est pas inhabitable sous les Poles, comme les Anciens l'ont crû.



## CHAPITRE XXXIII.

*De l'Espagne.*

**R**EPRENONS donc, selon nôtre premier projet, la partie la plus Occidentale du Continent de l'Europe, qui est l'Espagne: Elle est bornée vers le Septentrion des Monts Pyrenées, qui la separent de la France: Elle a l'Océan au Couchant: Et la Mer Méditerranée la baigne tant au Levant, qu'au Midi; où est le Détroit de Gibraltar, large de sept milles, ou d'un peu plus de trois de nos lieues. C'est où les Anciens mettoient les Colonnes d'Hercule, qui sont deux Montagnes, l'une en Espagne nommée Calpé, & l'autre vis à vis du côté de l'Afrique, dite Abyla. Pour le mot recent de Gibraltar, on le tire du nom d'un Capitaine Arabe appelé Gibel Tarif.

La longueur de l'Espagne se prend du Promontoire Sacré, dit aujourd'hui Cap de Saint Vincent, jusqu'à Salses en Roussillon par un espace d'environ deux cens lieues. Et sa largeur du Promontoire Celtique, dit vulgairement Cap de *Finis terræ*, jusqu'à celui de *Palos*, qui est une distance d'environ cent cinquante lieues. Tout son circuit en a plus de six cens.



Cadix qui est en la plus Meridionale partie, & que les Anciens nommoient *Gades*, se trouve éloignée de trente-six degrez & douze minutes de l'Equinoctial. Fontarabie qui est la plus Septentrionale de ses places, en est à quarante-quatre degrez & demi. Et Madrid qui tient prèsqu'au milieu, se rencontre au quarantième degre, & quarante-cinq ou cinquante minutes.

Elle a eu autrefois jusqu'à quatorze Roiaumes; ou pour mieux dire autant de Provinces. Trois au Septentrion, qui sont la Navarre, la Biscaye, & les Asturies: Trois vers l'Occident, la Galice, le Portugal, & les Algarbes: Trois au Midi, l'Andalousie, Grenade, & Murcie: Trois autres vers l'Orient, l'Arragon, la Catalogne, & Valence: Avec deux au milieu du pais, Leon, & Castille.

La ville Capitale de Navarre est Pampelune: de Biscaye, Bilbao: des Asturies, Oviedo: de Galice, Compostelle; de Portugal, Lisbonne: des Algarbes, Tavila: de l'Andalousie, Seville: de Grenade, Grenade: de Murcie, Murcie: d'Arragon, Sarragoce: de Catalogne, Barcelone: de Valence, Valence: de Leon, Leon: & de Castille, aujourd'hui Madrid, autrefois Burgos de la vieille, & Toledé de la nouvelle.



Les Romains diviserent l'Espagne premierement en Citerieure, qui étoit la plus proche d'eux, & Ulterieure, qui comprenoit la partie la plus éloignée. Depuis ils en firent trois portions ou Provinces, la Betique, la Tarraconoise, & la Lusitanique. La Tarraconoise étoit la plus grande, qui comprenoit la Castille, la Navarre, & l'Arragon.

Les principales rivières d'Espagne sont l'*Ebro*, en Latin *Iberus*, qui se décharge dans la Méditerranée, & qui a fait nommer Iberie toute l'Espagne. Le *Gualdalquivir*, mot Arabe qui veut dire le fleuve grand, en Latin *Bætis*, qui passe par Seville, & porte ses eaux dans l'Océan. La *Guadiana*, autre mot Arabe; en Latin *Anas*, qui se cachant en terre dans l'Estremadure, se perd, & puis paroît à quelque quinze petites lieues de là, ce qui a fait dire que ce fleuve avoit le plus riche pont de la Terre, celle qui le couvre, au lieu que nous disons, étant très-fertile. Le *Tajo*, en Latin *Tagus*, qui fait le port de Lisbonne en Portugal, dont elle est la ville Capitale. Et le *Duero*, en Latin *Durius*, qui entre dans la même Mer Lusitanique.

L'Espagne a onze Archevêques, dont celui de Tolède est le premier, & Primat d'Es-



pagne. Ils ont sous eux soixante-cinq Evêques suffragans, compris ceux du dehors, comme des Indes.

Elle a été tenue par les Gots, d'où vient le nom de Catalogne du Latin *Goth-Alania*, & par les Vandales, qui ont fait appeller cette autre Province Andaloufie. Depuis, les Mores la possederent, y étant appelez par le Comte Iulien, dont le Roi Roderic avoit forcé la fille; ce qui regardel l'Histoire, aussi bien que la domination qu'en avoient eue auparavant les Cartaginois, & puis les Romains.

Aujourd'hui l'Espagne se considere en trois Couronnes differentes, de Castille, d'Arragon & de Portugal. Ferdinand d'Arragon, & Isabelle de Castille joignirent par leur mariage les deux premieres; Et Philippes Second y ajouta celle de Portugal, bien-tôt après la mort du Roi Sebastien.

La Couronne de Castille possedoit, outre ce qu'elle avoit dans l'Espagne, le Duché de Milan; les Pais-Bas; la Comté de Bourgogne; les places d'Oran, Larache, Maharnore, Pegnon de Velez, & autres dans la côte d'Afrique en Barbarie; les Isles Canaries; toute l'Amerique connue, à la reserve du Bresil, & de ce que les Anglois & nous y avons; & les Isles Philippines aux Indes Orientales.



La Couronne d'Arragon, outre le Comte de Catalogne, & le Roiaume de Valence, tenoit au dehors les Isles Baleares, Majorque & Minorque; le Roiaume de Naple en Italie; avec la Sicile; & la Sardaigne.

La Couronne de Portugal avoit sous sa domination, outre les Algarbes jointes au Portugal, les places d'Afrique Ceute, Mazagan & Tanger, auprès du Détroit: les Isles Açores; celle de Madere; & celle du Cap-Verd: Les fortereſſes de Mina, d'Arquin, & autres ſur la côte de Guinée; D'autres le long des Roiaumes de Congo & d'Angola: Et Sofala, avec Mozambique au delà au Cap de Bonne Eſperance. Elle tenoit plus avant dans l'Asie Ormus au Golphe Perſique, ſi les Hollandois, & les Anglois ne lui ont oté cette place depuis peu; Diu, Cambaïe, & prèsque toute la côte des Malabares, où eſt Goa reſidence des Vice-Rois de l'Inde Orientale; Beaucoup d'autres lieux dans le Golphe de Bengala; La Chersonèſe dorée de Malaca; Et les Moluques, d'où viennent les épicerics, aux extremités du Levant. Ajoutez à cela le Breſil, qui eſt la plus importante partie de l'Amerique.

Mais la Couronne d'Eſpagne, étant entrée en guerre avec celle de France, a perdu (outre le Rouſſillon que nous avons conquis) tout



le Portugal qui s'est revolté, avec ce que nous venons de remarquer qui en dépend au dehors, la Maison de Bragance y aiant été reconnue pour Souveraine. Elle a perdu encore un grand nombre de villes & de places fortes dans les Pais-Bas : Quelques autres dans la Franche-Comté: Et que nous lui avons enlevé.

### CHAPITRE XXXIV.

*De l'Italie.*

**L'**ITALIE que l'Empire Romain a rendue plus considerable qu'aucune autre partie de l'Europe, a les Alpes au Septentrion qui la separent de la France & de l'Alemagne: au Levant la Mer Mediterranée dite Hadriatique: au Midi l'Inferieure, ou de Toscane: & au Couchant une autre partie des Alpes, avec la riviere du Var qui la borne du côté de la Provence.

Elle a la figure d'une jambe humaine, ce qui ne la fait considerer qu'en sa longueur, qu'on prend depuis le Val d'Aoste, jusqu'à l'extrémité de la Calabre où est Reggio, & le Cap d'ell'Arme, par un espace de quatre cens cinquante lieues. Sa largeur est petite presque par tout, hormis au pied des Alpes, où l'on pourroit lui donner jusqu'à deux cens quatre-vints lieues.



La ville de Trente, qui se trouve en sa partie la plus Septentrionale, est au quarante-cinquième degré, & trente-cinq minutes de latitude. Et Regio, l'une de ses places les plus Meridionales, est au trente-septième degré, & cinquante minutes. Rome sa ville capitale est au quarante-deuxième degré & deux minutes.

Le Mont Apennin, qui est comme une branche des Alpes, s'étend depuis elles jusqu'au Détroit de Sicile, & ainsi a la même longueur que l'Italie, dont il tient presque toujours le milieu, aiant les deux Mers à ses côtes, & prenant divers noms selon les Provinces qu'il traverse. Il est comme l'épine du dos de l'Italie, ou plutôt comme l'os de cette jambe qu'elle représente, & il se divise en deux pointes sur la fin.

Le Pau, qui court toute la Lombardie; le Tibre, qui inonde Rome si souvent; l'Arne, qui passe par Florence, Pise, & Livorne; & le Gariglian du Roiaume de Naples, sont ses principaux fleuves. Le passage hardi de Cesar au Rubicon, limite de la Gaule Cisalpine, le rend aussi de consideration, encore que ce ne soit qu'un petit ruisseau proche de la ville de Cefenne.



Il faut confiderer l'Italie dans les Etats des Princes qui la poffèdent.

Le premier qui fe prefente au Nord, eft le Duc de Sauoie, (\*) qui eft Souverain de près-que tout le Piemont, outre la Savoie. Turin eft fa ville capitale, fituée dans la plaine du Piémont. Chambery l'eft de la Savoie, & a un Parlement.

La Republique de Genes lui eft au Sud-Eft; Elle s'attribue ce qu'on nomme fa Riviere, depuis Sarzane de Tofcane, jufqu'à Monaco ou Mourgues, par un efpace de quatre-vints lieues de côte marine. Genes ville capitale, eft nommée la fuperbe à caufe de fes beaux batimens. Elle a ruiné le port & la reputation de celle de Savone, autrefois Republique fameufe. La même Genes a l'Isle de Corfe fous fa domination: Et une autre petite plus proche de la côte, nommée la Galinaire, à caufe de fes Poules fangvives.

Le Roi d'Efpagne tenoit le Duché de Milan, c'eft à dire le plus beau de la Lombardie. Et il poffédoit encore, outre les places maritimes de la Tofcane, & le Marquisat de Final, le Roiaume de Naples dans l'extremité Meridionale de l'Italie, avec les Isles de Sicile & de

---

(\*) à prefent Roi de Sardaigne.



de Sardaigne. (\*) Les places de Toscane sont, Telamone, Porto Hercole, Orbitello, & autres, dites, *il Stato delli Presidii*.

Le Duc de Mantouë, outre-le Mantoüan, avoit le Domaine utile du Mont-ferrat; car pour Casal qui en est la capitale, elle étoit entre les mains du Roi de France.

Le Duc de Parme l'est encore de Plaifance en Lombardie, mais sa Duché de Castro, dont le Pape l'a voulu déposséder depuis peu, est en Toscane.

Le Duc de Modene & de Reggio le confine, qui a encore la Principauté de Carpi.

Je laisse beaucoup de petits Princes de la Maison de Gonzague, avec ceux de Massé, & de Correggio, aussi bien que le Duc de la Mirandole, ou de la Mirande, & d'autres qui se disent Souverains, parce que leurs petites terres ne meritent pas d'être considérées. Celui de Mourgues, ou de Monaco, qui s'étoit mis en la protection de France, ne nous

---

(\*) Tout cela s'est changé depuis que nôtre Auteur a écrit son livre. Le Duché de Milan appartient à la maison d'Autriche. Dom Carlos est Roi de Naples & de Sicile. Le Duc de Savoie est Roi de Sardaigne & Dom Philippe Duc de Parme & de Plaifance.



doit pas arrêter non plus. Ni dans la Toscane les Princes de Masse, de Carrare, & autres semblables.

Le Grand Duc de Toscane a l'Etat de trois Republiques fort renommées, de celle de Florence, de celle de Pise; & de celle de Siene. Il est maître aussi d'une partie de l'Isle d'Elbe. Et son port de Livorne le rend considerable sur la Mer.

La petite Republique de Lucques doit suivre, qui vit sous la protection d'Espagne.

L'Etat de l'Eglise se presente ensuite, composé de ce qu'on nomme le Patrimoine de S. Pierre, de la Campagne de Rome, de l'Ombrie, du Perusin, de la Marche d'Ancone, du Duché de Spolete, du Duché de Benevent au Roiaume de Naples, de la Romagne du Bolonnois, du Duché de Ferrare, & depuis peu de celui d'Urbain. Ajoutez à cela le Comté d'Avignon en Provence, avec ce que le Pape retire de toute la Chrétienté, & vous reconnoîtrez qu'outre le spirituel, il est très-considerable dans le temporel.

Il reste du côté du Golphe Hadriatique l'Istrie, le Frioul, le Trevisan, le Padoüan, le Vincentin, le Veronois, le Bressan, le Bergamasque, le Cremasque, & le Polesine de Rovigo, qui composent la Republique de



Venise, avec ce qui s'appelle le Dogado, ce qu'elle possède dans la côte de Dalmatie de l'autre côté de son Golphe, & ses Isles de Zante, Cephalonie, Corfou, Cerigo, & Crete ou Candie, dont le Turc l'a depossédé. La situation admirable de Venise dans la Mer contribue autant que tout ce qu'elle possède à la conservation de cet Etat.

C'est presque se moquer de parler de la petite Republique de S. Marin, enfermée dans l'Etat d'Urbain, & qui subsiste sous la protection des Papes, quoiqu'écrivant à celle de Venise elle use, à ce qu'on dit, de cette adresse ou superscription, *Alla nostra charissima Sorella, la Serenissima Repubblica di Venetia.*

Il n'est pas besoin non plus de parler de l'Etat dont jouit l'Evêque de Trente, ni de ce que les Suisses, & les Grisons possèdent avec la Valteline & Chiavenna vers le Duché de Milan, parce que de si petites pieces ne sont pas considerables dans nôtre dessein.

### CHAPITRE XXXV.

*De l'Empire du Turc, & particulièrement de ce qu'il possède dans l'Europe.*

CE n'est pas sans sujet qu'en parlant du Turc on dit, le Grand Seigneur. Il n'y a



point de Souverain qui ait tant de païs que lui sous sa domination dans toutes les trois parties de l'ancien Monde, l'Europe, l'Asie, & l'Afrique. Il possède du Couchant au Levant depuis Belis de la Gomere, ou l'extremité Occidentale du Roiaume d'Alger qui lui est tributaire, jusqu'à Balfore, qui est au bout du Golphe Persique, par un espace de huit cens lieues pour le moins. Et du Septentrion au Midi, depuis Caffa de la Chersonese Taurique, ou plutôt depuis la Tana au dessus des Palus Meotides, jusqu'à Aden qui est à l'Embouchure de la Mer Rouge, ou du Détroit de Babel-mandel, par une autre distance de bien sept cens lieues.

En effet, il tient-en Asie, la Natolie, la Syrie, la Turcomanie, avec la Mesopotamie; & toutes les trois Arabies.

Il est maître dans l'Afrique de tout ce qu'elle a de côté sur la Mer Mediterranée, à la reserve de fort peu de petites places qui reconnoissent le Roi d'Espagne, ou celui de Maroc. Car ce dernier n'est pas son Tributaire, comme quelques-uns l'ont écrit. Et pour le regard de l'Europe, il est constant que la Grece, la Thrace, la Bosnie, Servie, Bulgarie, Croatie, & Dalmatie; la plus grande partie de la Hongrie, la Transylvanie, Valachie, & Mol-



davie , avec la petite Tartarie qu'on appelle Precopite , lui obeïssent , pour ne rien dire de la Republique de Ragouſe qui lui paye tribut. Parlons de ces dernieres Provinces qui nous font mettre ſon Empire dans l'Europe, où eſt auſſi Conſtantinople ſejour ordinaire de ce Monarque, & capitale de tous ſes Etats. Elle eſt au quarante-troiſieme degre de Latitude.

Ce grand Empire neanmoins n'eſt fondé que depuis trois cens cinquante ans , le premier Osmann ou Othoman ne l'ayant commencé qu'en mil trois cens. Burſe de Bithynie en fut d'abord le Siege, depuis Andrino-ple, & enfin Conſtantinople.

## CHAPITRE XXXVI.

### *De la Grece.*

**L**A Grece ne ſignifioit proprement autrefois que le terroir Attique ; & pour le plus que ce qui s'appelloit Hellas, avec la Theſſalie. Depuis, ſa ſignification s'étendit juſqu'à comprendre le Peloponeſe , & puis l'Epire, l'Achaïe, & la Macedoine, avec toutes les Iſles Cyclades , & Sporades de la Mer Egée, & de l'Archipelague. La Grece même s'étendit juſqu'en l'Asie Mineure, où la Myſie, la Phrygie, l'Eolie, l'Ionie, la Doride, la Ly-



die , & la Carie , furent confiderées comme Provinces Grecques. Et la langue Grecque aiant penetré jusques dans l'extrémité Meridionale de l'Italie, par le moien des colonies Grecques, l'on y nomma la Calabre avec l'Isle de Sicile , la grande Grece.

Nous avons déjà vû que la Calabre & la Sicile ont leur Roi; le Grand Seigneur poffede tout le refte de la Grece que nous venons de specifier , & l'a tellement desolée, que la plus connuë & la plus civilifée partie du Monde est devenuë presque la plus barbare. Toutes ces Republics d'Athenes, de Sparte, & autres, qui faisoient tant de comte de leur liberté, font tombées dans l'extrémité de la servitude, sous un gouvernement tout-à-fait Despotique, & qui les oblige jusqu'au tribut de leurs enfans. Athenes qui est au trente-septième degré, se nomme aujourd'hui Setine; Thebes, Stives; & Sparte, qui n'est pas entierement au trente-fixième, s'appelle Misithra.

Cette Sparte ou Lacedemone est dans le Pelopenese, dit presentement la Morée. C'est la plus celebre de toutes les Peninsules, qui separe la Mer Jonique de la mer Egée. Son Isthme n'est que de cinq à six milles, & neanmoins on ne l'a jamais pû rompre ni foffoier,



pour y faire passer les vaisseaux de l'Hadriatique dans la mer Egée, & pour rendre plus fort le Peloponèse en l'isolant tout-a-fait. César, Caligule, & Neron l'ont tenté en vain, aussi bien que le Roi Demetrius auparavant; d'où est venu le proverbe Latin, *fodere Isthmum*, pour parler d'une entreprise vaine, & qui ne doit pas réussir. On y avoit bien bâti une muraille nommée à cause de sa longueur l'*Hexamile*, que les Turcs ont souvent ruinée. C'est sur cet Isthme qu'étoit la ville de Corinthe, considérée pour cela comme la Fortresse du Peloponèse, & comme l'œil de toute la Grèce.

Ses principaux fleuves sont en Epire Achelois, contre qui combatit Hercule; Peneus en Thessalie, Alpheus, & Eurotas dans le Peloponèse, celui-là mémorable pour traverser, au dire des Poëtes, la mer jusqu'en Sicile sans avoir ses eaux salées, & celui-ci pour être voisin de Sparte.

Ses montagnes les plus renommées ont été Pinde dans l'Epire, Stymphale dans le Peloponèse, Hymette dans le pays Attique, à cause de son excellent miel; Cyteron en Beotie; Oeta celebre par la mort d'Hercule, & par ses Thermopyles; Parnasse & Helicon dans la Phocide; Olympe, Pelion, & Ossa, dont



la fable des Geans parle tant , dans la Theffalie ; & Athos , que Xerxes coupa pour faire passer ses vaisseaux , dans la Macedoine.

Elle est environnée par la mer de trois côtes , à l'Orient , au Midi , & à l'Occident , aiant au Septentrion les montagnes de la même Macedoine , qui la separent de la Servie , de la Bulgarie , & de la Thrace.

Sa plus grande longueur du Cap de Ténare dans le Peloponèse , jusqu'à la source du fleuve Strymon , est de cent lieuës d'Allemagne , ou de deux cens des nôtres. Sa largeur est un peu moindre.

Entre toutes ses Isles celle d'Eubée la plus proche est memorable par son Euripe , qui fait voir , les uns disent quatre , les autres sept flus & reflux par jour : & où l'on dit fausement qu'Aristote se jetta , pour n'en pouvoir comprendre la cause. Sa principale ville se nommoit autrefois Chalcis , & aujourd'hui Negroponte , donnant ce même nom à toute l'Isle. Elle a une autre ville appelée Caryste , où se trouve la pierre Amyante , qui a des filamens dont on fait une toile incombustible , & qu'on jette dans le feu pour la nettoyer sans qu'elle se brûle.



## CHAPITRE XXXVII.

*De la Thrace.*

**L**A Thrace est à present nommée Romanie, & a pour bornes du côté du Septentrion le mont Hæmus, qui la sépare de la Mœsie, ou Bulgarie; le Pont Euxin, & le Propontide lui sont à l'Orient; la mer Egée au Midi, & le fleuve Strymon de la Macedoine au Couchant.

L'Hebre qui baigne Andrinople, avec le Nessus qui passe à Nicopolis, sont ses principales rivières. Et outre le Hæmus dont nous venons de parler, le mont Rhodope, où Orphée se plaisoit tant, y est de considération.

Sa ville de Constantinople, autrefois appelée Bysance, & à present nommée par les Turcs Stamboul, efface le nom de toutes les autres de cette Region. La situation de cette ville est la plus avantageuse qu'on peut souhaiter pour le siege d'un grand Empire. Elle a sept montagnes aussi bien que Rome: & elle commande aux deux Mers, Blanche, & Noire, avec un port tel qu'on ne peut rien s'imaginer de plus agreable. Constantin, & les autres Empereurs depuis lui, l'ont enrichie de ce que l'Italie avoit de plus beau, la



nommant la nouvelle Rome. Et Mahomet Second s'en rendant maître il y a près de deux cens ans, en mil quatre cens cinquante-trois, en fit le siege de son Empire, & la demeure de tous les Grands Seigneurs qui ont été depuis lui. Un peu au dessus de Constantinople, & de l'embouchure du Pont Euxin, où se forme le Bosphore Thracien, sont ces deux Isles celebres nommées Cyanées ou Symplegades, parce que les Anciens disoient qu'elles étoient flottantes, & qu'elles se choquoient l'une l'autre. Ce Bosphore n'a pas plus de quatre stades, ou d'un quart de lieuë de largeur en quelques lieux. Il a au dessous le Propontide & l'Hellespont, au pout duquel est le Détroit des Dardanelles, à qui Magin ne donne qu'un demi-quart de lieuë de largeur. C'est où étoient les deux villes de Seste & Abyde, celebres par les amours de Hero & de Leandre.

#### CHAPITRE XXXVIII.

*De la Bosnie, Servie, Bulgarie, Croatie, Dalmatie, & Albanie.*

**C**ES six Provinces sont comprises sous le nom d'Illyrie, que quelques-uns confondent avec celui d'Esclavonie. La Bosnie, & Servie sont l'ancienne Mysie, ou Mœsie su-



perieure, & la Bulgarie l'inferieure. Leurs villes de consideration sont, Belgrade capitale de Servie, où le Savus se mêle avec le Danube; elle est au quarante-septième degré & trente minutes de Latitude: Nicopolis, & Sophie, qui sont de Bulgarie: avec Zara, Sebenico, & Spalatro près de Salone, où se retira Diocletien aiant quitté l'Empire, qui dépendent de la Dalmatie. Ces dernières sont sur le Golphe Hadriatique, & appartiennent aux Venitiens, aussi bien que Cattarò.

La petite Republique de Ragouſe est dans la même côte, qui se conserve sous la protection du Grand Seigneur, à qui elle paye quatorze mille écus de tribut annuel, quelques-uns disent vint mille, & dix mille aux Venitiens. Pour être Chrétienne, elle ne les craint pas moins que les Turcs. Le Gouverneur de sa forteresse se change tous les jours, & n'y entre que les yeux bandez vers la nuit. Son Duc ou Recteur se change aussi tous les mois. Ragouſe est l'ancien Epidaurum des Latins.

Un peu au delà sur la même côte, au Midi de la Dalmatie, est l'Albanie, où sont les ports fameux de Duras, & de la Vallona, autrefois nommez *Dyrrachium*, & *Apollonia*, qui appartiennent au Turc. L'Albanie est enco-



re une dépendance de l'Illyrie, & quelques-uns la soumettent à la Macedoine.

## CHAPITRE XXXIX.

### *De la Hongrie.*

**L**E mot de Hongrie témoigne la conquête que les Scythes ont faite de cette Province autrefois nommée Pannonie.

Elle a au Septentrion la Pologne & la Russie, d'où elle est séparée par le mont Carpathé; au Midi le fleuve Drave; au Couchant la Stirie, l'Autriche, avec la Moravie: & à l'Orient la Transylvanie, & la Valachie.

La Hongrie est divisée en Haute ou Supérieure, & Basse ou Inférieure. La première est au delà du Danube, vers la Pologne & la Transylvanie. L'Inférieure est au deça du Danube, & a pour ville capitale Bude, que les Turcs qui la possèdent, nomment Ofen, & qui est au quarante-septième degré de latitude avec quelques minutes.

Soliman la conquit & presque toute la Hongrie, après la défaite, & la mort du Roi Louis, en l'année mil cinq cens vint-six, n'en restant que la moindre partie à l'Empereur du côté du Nord, dont Presbourg est la ville principale.



## CHAPITRE XL.

*De la Transylvanie, Valachie, & Moldavie.*

CES Provinces qui font aujourd'hui de petits Etats, font composées de l'ancienne Dacie.

La Transylvanie fut ainsi nommée par les Romains, à cause des forêts qui l'environnent, aussi bien que font les montagnes. Albe Julie, que les Alemans appellent Veysembourg, étoit la demeure ordinaire du Prince, comme l'on tient qu'elle l'étoit du Roi Decebale, & se trouve au quarante-septième degré, & quelques minutes de latitude. La situation de la Transylvanie est au Couchant de la Hongrie, & au Levant de la Moldavie, aiant le mont Carpathe au Nort, & la Valachie au Midi. Sa longueur & largeur font de quatre journées chacune.

On veut que la Valachie tire son nom d'un Flaccus envoyé là par Trajan avec trente mille hommes qui s'y arrêterent, aiant été alors nommée Flaccie, & depuis par corruption Valachie. Sa principale ville est Tergoviste, sive au quarante-sixième degré, & où demeure le Vaivode qui en est Seigneur. Autrefois il reconnoissoit les Rois de Hongrie, &



même ceux de Pologne; mais aujourd'hui il dépend du Grand Seigneur.

C'est la même chose de la Moldavie, à qui la Riviere Moldau a donné le nom, & que quelques-uns appellent la Grande Valachie. Son Vaivode dépendant du Turc, fait sa demeure à Czukau, ou Suchau. L'étendue de la Moldavie est de soixante-quatre lieues. Sa partie Orientale se nomme Bessarabie, & s'étend jusques sur le Pont Euxin, au lieu où il reçoit le Danube par sept bouches différentes. On y voit aussi le Lac Obidovo, ainsi appelé, disent quelques-uns, du nom d'Ovide, confiné par Auguste au pays des Getes, habitans de ces quartiers là: D'où l'on croit aussi que n'est pas éloignée la ville de Tomi dont ce Poete a tant parlé, & que Ptolomée place dans la Basse Mysie.

#### CHAPITRE XLI.

*De la Tartarie Precopite, ou petite Tartarie.*

**L**A grande Tartarie est en Asie, gouvernée par le Grand Cam qui en a de moindres sous lui. Cette Tartarie appelée Mineure, est de la Scythie Européenne, & comprend non seulement la Chersonese Taurique, mais même hors d'elle beaucoup de pays situés entre le Borysthene ou Nieper, & le Tanaïs.



De fort hautes montagnes separent cette Peninsule en deux parties. Elle est appellée Precopite d'un fossé tiré pour la rendre plus forte sur son Isthme, qui n'est que de demie lieue, ou de douze cens pas, quoique Strabon lui en donne davantage. Et toute cette Tartarie est divisée en Precopite, qui comprend la Peninsule, & Cremée qui s'étend au dehors; bien que ce dernier nom vienne de la ville de Crym, qui est dans la partie fossioée. Or parce que le siege du Cam y est aussi l'on nomme tout cet Etat le Roiaume des Tartares Precopites.

Ils possèdent bien cent lieues en longueur au delà du fossé; & pour le regard de la Peninsule, elle n'a pas plus de cinquante lieues de long, & une ou deux journées de largeur, où elle s'étend le plus.

Le Grand Seigneur y tient Caffa, au quarante-septième degré, & vint-minutes de Latitude, autrefois dite *Theodosia*, où reside son Beglerbey, avec la partie Meridionale. Le Cam son Tributaire a le reste vers le Nort, où il confine avec les Moscovites, & lui paye, dit Magin, trois cens Esclaves Chrétiens de tribut annuel.

La Republique de Genes a possédé autrefois ce pais, & faisoit un merveilleux trafic



à Caffa. Elle le perdit l'an mil quatre cens soixante & quinze. Le Turc s'est de même rendu maître de la ville de Tana, dite Azac, autre lieu de grand commerce, à l'embouchure du Tanaïs dans les Palus Meotides, qu'on appelle Mardelle Zabache.

Le détroit de mer par lequel ces Palus entrent dans le Pont Euxin, est large de quatre milles, quelques-uns disent de deux seulement. Il se nommoit le Bosphore Cimmérien par les Anciens, & il s'appelle, *Vospero, Streto di Caffa*, ou Bouche de Saint Jean, par les modernes. Nous avons observé au Chapitre dix-huitième comme il separe l'Europe de l'Asie.

## CHAPITRE XLII.

### *De la Pologne.*

**S**ELON nôtre dessein pris au Chapitre vint-troisième aiant considéré tout le tour de l'Europe, il nous reste à voir les Provinces du dedans, qui sont comme enclavées dans celles que nous avons déjà remarquées: Et parce que la Pologne confine avec la petite Tartarie, dont nous venons de parler, l'ordre veut que nous nous arrétions à celle-là.

La Pologne, qui est la Sarmatie Européenne des Anciens, considérée avec la Lituanie qui



qui en étoit autrefois séparée, & qui avoit ses Grands Ducs pour Souverains, s'étend depuis environ le quarante-huitième degré de Latitude, jusqu'au cinquante-septième; & est encore si étendue en son autre dimension, qu'on croit qu'elle contient presque le double de la France; ce qui n'est pas pourtant.

Elle est bornée au Nord en partie des Etats de la Suede, de ceux de la Prusse, & en partie de ceux de la Moscovie; qui lui sont encore à l'Orient, avec le Borysthene, & la petite Tartarie. Le mont Carpathe la sépare au Midi de la Hongrie, Transylvanie, & Moldavie. Et elle a le Brandebourg, la Silesie, & la Poméranie, Provinces d'Allemagne, avec la mer Baltique, à l'Occident.

Son nom vient du mot Pole, qui signifie campagne, parce qu'elle est d'un terroir plat, & avec peu de montagnes.

Elle est divisée en grande, qui est la Basse; & en petite qui est la Haute Pologne. La dernière s'est rendue la plus considérable, à cause de sa ville de Cracovie capitale du Royaume, qui est au quarante-neuvième degré de Latitude, & cinquante-huit minutes. Celle de Posnanie moins celebre, est Capitale de la grande ou basse Pologne, les autres disent



Gnesne à cause de son Archevêché & Primatie.

La Pologne n'est Roiaume que depuis l'an mil & un, auquel l'Empereur Othon Troisième lui donna ce titre, en faveur de Boleslaus son premier Roi. Elle étoit gouvernée par des Princes auparavant. Mais ce Roiaume est pur électif; & son gouvernement tout-à-fait Aristocratique, ce qui est plus de la Politique, que de la Geographie.

Ses Provinces, outre les deux Polognes, sont la Prusse, la Cassubie, la Livonie, la Samogitie, la Lituanie, la Masovie, la Podelassie, la Volinie, la Russie Noire, & la Pôdolie.

Il n'y a pourtant que la Prusse Royale qui soit tout-à-fait de la Pologne, où est Mariembourg sa principale ville, & Dantzic, en Latin *Gedanum*, qui se gouverne en Republique. Konisberg, ou Royaumeont, que d'autres nomment Montroyal, celebre Université est ville capitale de la Prusse Ducale (\*), qui appartient au Marckgraf de Brandenbourg, mais qui est un fief dépendant de la Couronne de Pologne.

Toute la Pologne est divisée en Palatinats & Chatellenies. La Vistule est sa principale

---

(\*) erigée aujourd'hui en Royaume.



riviere, sur laquelle sont les villes de Cracovie, de Varsovie second séjour des Rois, & de Dantzic, où elle se décharge dans la Mer Baltique; Le Borysthene ou Nieper, la Dui-ne, & le Niester suivent après.

Leopol est la ville capitale de la Russie Noire, qui est de la Couronne de Pologne, comme la Russie Blanche, beaucoup plus grande, est de celle de Moscovie. Cette ville a des Foires celebres par toute l'Europe. Et il en part tous les ans diverses Caravanes qui vont à Constantinople. Les Suedois avoient conquis sur les Polonois presque toute la Livonie, dont Riga est aussi la Capitale (\*). Et le Moscovite lui a enlevé Smolensco, & avec cette ville la meilleure partie de la Lituanie, dont Vilne se dit encore Capitale.

La Pologne a trois Archevêchez, celui de Gnesne, Primat du Roiaume, & Legat né du Saint Siege; celui de Leopolis; & celui de Riga; avec seize Evêchez. Elle a aussi deux Universitez, celle de Cracovie, & celle de Royaumont. (\*\*)

(\*) Livonie a été cédé à la Russie par le Traité de Nieftadt.

(\*\*) Königsberg appartient au Roi de Prusse & est Capitale du Royaume.



La langue Polonoise est un dialecte de l'Esclavone.

Magin dit que dans le milieu de la Livonie, & dans la Samogitie, il se trouve encore beaucoup d'Idolâtres.

### CHAPITRE XLIII.

#### *De l'Alemagne.*

**L'**ALEMAGNE est bien l'ancienne Germanie, mais elle n'a pas les mêmes limites qu'elle, puisque Ptolomée & les Geographes Grecs & Latins, donnent à celle-ci pour bornes, le Rhin, le Danube, la Vistule, & la mer Septentrionale; ce qui lui attribue la plus grande partie de la Pologne, le Danemark, la Suede, & assez d'autres Etats, qui ne sont pas mis aujourd'hui dans le corps de l'Alemagne. En recompense, elle a acquis par les limites qu'on lui prescrit à present beaucoup de païs que n'avoit pas la Germanie. Car étendant l'Alemagne comme l'on fait au delà du Danube jusqu'aux Alpes, on lui attribue toute la Suabe, la Baviere, l'Autriche & ses dépendances. Comme d'un autre coté, il y a de grandes Provinces, telles que l'Alsace, la Lorraine, les Archevêchez de Treves, de Mayence, de Cologne, l'Evêché de Liege, les Pais-bas, & assez d'au-



tres territoires; qu'on met pour membres de l'Empire d'Alemagne, quoique tous ces Etats soient situez au deçà du Rhin, & par consequent dans les païs des Gaules.

L'Alemagne s'étend depuis le quarante-fixième degré de Latitude, jusqu'au cinquante-cinquième. Inspruch est au quarante-septième. Dantzic qui lui est opposé sur la mer Baltique, est au cinquante-quatrième & vint-trois minutes. Francfort sur le Mein, situé prèsqu'au milieu de l'Alemagne, est au cinquantième degré & sept minutes.

L'Alemagne a sept Archevêchez, celui de Mayence, celui de Cologne, celui de Treves, celui de Magdebourg, celui de Saltzbourg, celui de Bremen, & celui de Prague, (\*) qui ont sous eux trente-fix Evêchez.

Elle est divisée en dix Cercles. Et elle a trois Corps qui resolvent aux Dietes toutes les affaires.

Le premier Corps est celui des sept Electeurs, (\*\*) établis, disent les Italiens, par le Pape Gregoire Dixième en mil deux cens soixante & treize, & confirmez par l'Empe-

---

(\*) Magdebourg & Bremen sont secularisées.

(\*\*) aujourd'hui neuf.



reur Charles Quatrième. D'autres les rapportent à l'Empereur Othon Troisième. Il y en a trois Ecclesiastiques, & quatre Seculiers. Les trois premiers sont les Archevêques de Mayence, de Cologne, & de Treves, tous Grands Chanceliers, le premier pour l'Alemagne, le second pour l'Italie, & le troisième pour les Gaules. Des quatre Seculiers le premier est le Roi de Boheme, avec la qualité de Grand Echanfon de l'Empire. Le second est le Comte Palatin du Rhin, ou plutôt aujourd'hui le Duc de Baviere, avec celle de Grand Ecuyer. Le troisième est le Duc de Saxe, qu'on nomme le Grand Marschal. Et le quatrième est le Marckgraf de Brandebourg, avec le titre de Grand Chambellan. (\*)

Le second Corps de l'Empire Germanique est des autres Princes, soit seculiers, soit Ecclesiastiques, dont il y a très-grand nombre.

Et le troisième Corps est celui des Villes Franches, dont l'on comte jusqu'à quatre-vints quatre.

De ces Villes il y en a qu'on nomme Anseatiques, & qui sont particulièrement af-

---

(\*) Le cinquième: L'Eleeteur Palatin avec la Charge de Grand Thresorier: Le sixième L'Eleeteur d'Hannovre de la Maison de Brunswig.



sociées pour le commerce. Elles sont divisées en quatre Anses, ou Colleges, qui sont, de Lubec, de Cologne, de Brunsvic, & de Dantzic.

La Chambre Imperiale, qui est comme le Parlement sedentaire de l'Empire, est à Spire. (\*)

L'Empereur est Electif, quoique depuis quelque tems il se soit perpetué, contre les termes de la Bulle d'Or, dans la Maison d'Autriche; mais c'est toujours, pour le moins en apparence, avec election.

Les principaux fleuves d'Alemagne sont le Rhin, *Rhenus*, l'Ems, *Amesia*, l'Elbe, *Albis*, l'Oder, *Viadrus*, la Vistule, *Vistula*, & le Danube, ou Don, *Danubius*. Le Mein, & le Necar, se déchargent dans le Rhin. L'Oein, & le Drave, dans le Danube, & ainsi de beaucoup d'autres. Le Danube, a *Hist.* dit on, la plus grande de toutes les Isles de *Thuan.* Rivieres, qui est celle de Comare. Elle *lib. 110.* tient douze lieues Hongroises de longueur, & cinq de largeur; étant habitée de plus de quinze mil personnes. Celle de Meroë néanmoins que fait le Nil est encore plus grande.

Il y en a qui divisent l'Alemagne en trois parties, considerant dans la premiere les

(\*) à present à Wetzlar.



Provinces situées aux environs du Rhin ; dans la seconde celles qui sont vers le Danube ; & dans la troisième, celles qui sont voisines de l'Elbe, & de l'Oder. Samson subdivise encore chaque partie en trois, selon que les Provinces sont à droite, à gauche, ou dessus ces rivières, pour user de la façon de parler.

La plus commune division de l'Alemagne, est en supérieure, & inférieure, qui sont séparées par la rivière du Mein.

Dans la première l'on met les Suisses, l'Alsace, la Suabe, le Duché de Virtemberg, la Bavière, la Franconie ou France Orientale ; le Palatinat du Rhin, la Bohême, la Moravie, & l'Autriche avec ses dépendances, Stirie, Carinthie, Carniole & Tirol.

L'Alemagne inférieure comprend les dix-sept Provinces des Pays-Bas, l'Evêché de Liège, la Lorraine, le Duché de Juliers, les Archevêchez de Mayence, de Cologne, & de Trèves, le pays de Cleves, la Westphalie, le Landgraviat de Hesse, la Turinge, la Saxe, la Misnie, la Lusatie, la Silésie, le Markgraviat de Brandebourg, la Poméranie, le Duché de Meckelnbourg, & la Holstace, ou le pays de Holstein.



## CHAPITRE XLIV.

*De la Haute Alemagne.*

**L**E país de Suisses (en Latin *Helvetia*) est composé de treize Cantons, qui font leur Republique. Il y en a quatre, Berne, Zurich, Bâle, & Schafhouse, qui sont Protestans; sept de Catholiques, à savoir, Lucerne, Fribourg, Soleure, Zug, Uri, Undervald, & Suits qui donne le nom à toute la Suisse, & deux, Glaris, avec Apenzel, qui sont partis, étant chacun de l'un, & de l'autre Religion. Il faut joindre à cela leurs Alliez, qu'on considere pour être de leur Corps, tels que l'Abbé de Saint Gal, l'Evêque de Sion, les Grisons, Genève, & quelques autres. Berne est le plus puissant de tous ces Cantons. Leurs grandes Assemblées se font à Baden.

Il y a la Haute Alsace, où nous tenons Brisac avec assez d'autres places: Et la Basse, dont Strasbourg est la principale ville, qui est Imperiale, & se gouverne en Republique.\*

La Capitale de Sueve ou Suabe, est Augsbourg au quarante-huitième degré de Latitude, & vint-deux minutes. Ulm, & Nordlinghe, sont aussi de la Suabe.

---

(\*) appartenant à present pareillement à la France.



Stugard est la demeure des Ducs de Wirtemberg, mais Tubinge est la première ville du Duché, à cause de son Université.

La Bavière se divise en Haute, & Basse. Munich, séjour des Ducs, est dans la première. Et Ratisbonne, lieu ordinaire des Diètes de l'Empire, est la plus considérable place de la Basse Bavière ; & puis Passau, & Saltzbourg.

L'Evêque de la ville de Vitzbourg (en Latin *Herbipolis*) est Seigneur de la Franco-nie, où est aussi l'Evêché de Bamberg, le Markgraviat d'Ansbach, & la Ville de Francfort sur le Mein, renommée à cause de ses Foires.

Heidelberg est la Capitale du Palatinat du Rhin. Amberg se dit Capitale du Haut Palatinat, où est aussi Nuremberg.

Prague est Capitale du Roiaume de Bohême, dont non seulement la Moravie qui suit est un membre, mais même la Silesie, & la Lusace, qui sont de la Basse Allemagne.

Olmütz est encore Capitale de la Moravie.

Nous avons remarqué comme l'Autriche est le seul Archiduché de l'Europe. Vienne, demeure ordinaire de l'Empereur, en est Capitale. Autrefois une partie de cette Archiduché avec ses dépendances étoient d'Escla-



vonie, & du Roiaume d'Hongrie ; mais les Empereurs de la Maison d'Autriche les ont fait mettre dans l'Empire d'Alemagne. Gratz est Capitale de Styrie. Inspruch, en Latin *Oenipons*, l'est du Tirol, qu'on tient pour le plus grand Comté de l'Europe. Les Cravates dont on a tant parlé en ces guerres dernières, viennent de Croatie, & sont de veritables Esclavons.

## CHAPITRE XLV.

### *De la basse Alemagne.*

DANS les dix-sept Provinces du Païs-bas, qui étoient autrefois de la Gaule Belgique, il y a quatre Duchez, celui de Brabant, de Limbourg, de Luxembourg, & de Gueldres : sept Comtez, la Flandre, l'Artois, le Hainaut, la Hollande, la Zelande, Namur, & Zutphen : Un Marquisat du Saint Empire, qui est Anvers : Et cinq Seigneuries, la Frise Occidentale, Malines, Utrecht, la Transsylvanie ou Overysfel, & Groningue.

Le Roi d'Espagne (\*) tenoit sous sa domination, à quelques places près, les Duchez de Brabant, de Limbourg, de Luxembourg, & une partie de celui de Gueldres. Il avoit

---

(\*) à present la maison d'Autriche.



encore la Flandre, l'Artois, le Hainaut, Namur, Anvers, & Malines: mais nous lui avons oté, outre l'Artois, beaucoup de pieces de la Flandre & du Luxembourg. Toutes les autres Provinces du Pais-bas se sont mises en Republique dès le tems du Roi d'Espagne Philippe Second. Cette Republique est gouvernée par ce qu'on nomme Messieurs les Etats Generaux des Provinces Unies.

La Capitale de Brabant seroit Anvers; Mais faisant à part une des dix-sept Provinces; & Bruxelles étant le séjour de ceux qui gouvernent l'Etat, cette-ci est Capitale de tout le Pais. Limbourg est Ville & Duché, Luxembourg, & Gueldres de même. Gand & Bruges sont les principales de Flandre, dont nous tenons les villes de Gravelines, & de Dunkerque sur la Mer. Nous avons aussi Arras Capitale de l'Artois. La ville de Mons l'est du Hainaut. Amsterdam de même de la Hollande; mais le Conseil de Messieurs les Etats Generaux étant à la Haye; il fait le lieu très-considerable, & le rend le plus noble bourg de l'Europe; il est au cinquante-deuxième degré de Latitude. Middelbourg passe pour la première ville de Zelande, & Flessingue après. Namur est la ville qui donne le nom au Comté: Zutphen de même. Anvers qui



seule fait le Marquisat du Saint Empire, est située au cinquante-unième degré, & vingt minutes. Leuwarden est capitale de la Frise Occidentale. Malines l'est de toute sa Seigneurie; Utrecht de même; Deventer, & Campen sont les plus belles villes de la Province d'Overyffel; & Groningue donne le nom à la sienne.

L'Evêché de Liege fait un petit Etat, qui appartient à l'Electeur de Cologne. La Ville pourtant qui donne le nom à tout le pais, se gouverne d'elle-même en forme de Republique. Elle est notée de rebellion ordinaire contre ses Princes. Le Duché de Bouillon est dans son territoire. Son élévation est de cinquante degrez, & trente-six minutes.

La Capitale ville de Lorraine est Nancy, située au quarante-huitième degré, & quarante-cinq minutes. Ses Ducs y ont fait leur séjour, 'jusqu'à ce que par leur faute le Roi les en a dépossédez.

La ville de Juliers donne le nom à sa Province, où est aussi la ville d'Aix la Chapelle, que la mort de Charlemagne, & le Couronnement des Empereurs ont renduë si celebre. Leur Couronne de fer y est suspenduë dans la principale Eglise.

Ces trois Archevêchez de Mayence, de



Cologne, & de Treves, fituez prèsque entierement au deça du Rhin, ont chacun pour Capitale la ville dont ils portent le nom.

Le Duché de Cleves comprend outre la ville du même nom, celles de Vefel, de Reimberg, & d'Emmeric. Les Hollandois se sont emparez de la plus grande partie de ce païs, dans le different des Ducs de Neubourg, & de Brandenbourg pour la succession du dernier Duc de Cleves.

Les Lantgraves de Hesse font leur demeure à Cassel. Leur seconde ville est Marpurg, & la plus forte Gieffen.

Erfurt est la Capitale de Turinge qui appartient à la Maison de Saxe. (\*)

La ville de Wittemberg étoit autrefois la demeure des Ducs de Saxe, à present ils tiennent leur Cour à Dresde ville de Misnie.

Leipsic neanmoins est la plus renommée ville de Misnie, sur tout à cause de ses Foires.

La Lusace est un membre du Roiaume de Boheme, comme nous l'avons dit. (\*\*)

---

(\*) La ville d'Erfurt appartient aujourd'hui à l'Electeur de Mayencé.

(\*\*) La haute & la basse appartiennent aux Electeurs de Saxe.



La Silesie en est un autre membre, & a Breslau, en Latin *Vratislavia*, pour Capitale, qui est une des belles villes d'Alemagne.

Les Ducs de Brandebourg, ne demeurent ni dans la ville du même nom, ni dans Francfort sur l'Oder, mais dans celle de Berlin.

La ville de Stetin est Capitale de la Pomeranie.

Dans le Duché de Meckelnbourg, sont les villes de Lubec, de Rostoc, & de Wismar.

Le païs de Holstein, dit Holface, fait partie de la Couronne de Dannemarc, qui le tient en fief de l'Empire; & est à l'entrée de la Chersonese la Cimbrique. Slesvic en est plus considerable ville.

## CHAPITRE XLVI.

### *De la France.*

CE que les Romains nommoient autrefois la Gaule, est appelé aujourd'hui la France. Je laisse les différentes divisions qu'en ont fait Cesar, Auguste son successeur, & Antonin, le premier dans ses Commentaires, & le dernier dans son Itineraire. J'observe seulement que sa longueur étoit alors depuis les Pyrenées jusqu'aux extremités du Rhein, où il se divise en deux au dessus de la Hollande: Et sa largeur, depuis le Promontoire



Gobée, vulgairement dit le Four, qui est la pointe la plus occidentale de la Bretagne, jusqu'à la riviere du Var en Provence. Cela fait voir ce que la France a de moins que la Gaule ancienne; & nous noterons aussi là dessus ce qu'elle a de plus à présent, tant au delà du Rhein, que par delà les Pyrenées & les Alpes.

Il ne faut point parler de la Gaule Cisalpine, ou vêtue de long, *Togata*, qui est la Lombardie d'aujourd'hui, ou cette partie de l'Italie étendue par toute la longueur du Pau, & ainsi nommée pour avoir été envahie par les Gaulois Transalpins. La Gaule qui constituë à cette heure le Roiaume de France, se nommoit alors Chevelue, *Comata*, & recevoit les différentes divisions dont nous venons de dire un mot.

Les Geographes recens font la longueur de ce qui étoit autrefois sa largeur, depuis le bout de la Bretagne jusqu'au Var, par un espace de trois cens soixante de nos lieues, ne faisant chacune que deux milles d'Italie, comme nous l'avons établi au chapitre treizième. Et ils prennent sa largeur depuis les Pyrenées du Bearn, jusqu'aux extremités de la Picardie, par une autre étendue de deux cens quatre-vingt lieues. Aujourd'hui que nous  
tenons



tenons l'Artois (\*) cette largeur seroit beaucoup plus grande. Et à comter du bout de la Catalogne jusqu'aux dernieres places que nous avons dans les Pais-bas, la largeur ne seroit pas moindre que la longueur. Quelques-uns on dit, devant cette augmentation, que la France contenoit vint journées de longueur, & autant de largeur.

Quoiqu'il en soit, elle a toujours au Nort l'Océan, où se fait la Manche d'Angleterre, ou le Pas de Calais : Au Couchant le même grand Ocean Aquitanique, & qui change de nom selon les côtes qu'il baigne. La Mer Méditerranée, & les Pyrénées au Midi, hormis, où nous les avons passées. Et une partie des Alpes au Levant, avec les Suisses, & le Rhein, au delà duquel nous avons aussi quelques places.

Elle est entre le quarante-deuxième degré de Latitude, où sont situées les villes de Toulon & de Narbonne, & le cinquante-unième, où se trouve celle de Calais. Je n'ay point mis ailleurs les Longitudes des pais, pour la raison portée au vint-cinquième Chapitre. Mais en faveur de la Patrie, je dirai ici que la France s'étend depuis le quinzième Meridien jus-

---

(\*) et à present plusieurs autres provinces.



qu'au vint-neuvième. D'où vient qu'y aiant presque quinze degrez de difference, qui n'importent pas moins d'une heure, entre sa partie la plus Orientale, & celle qui est la plus Occidentale; quand il est midi à Morlaix ou à Brest en Basse Bretagne, il est presque une heure à Antibes de Provence, où le jour paroît une heure plutôt, ou peu s'en faut.

La France est donc au milieu de la Zone tempérée, & par conséquent dans la plus avantageuse situation qu'on puisse souhaiter, selon l'opinion ancienne & vulgaire, puisqu'elle est éloigné des extremitez du chaud, & du froid. Car Lyon, par exemple, qui est au quarante-cinquième degré de Latitude, ou d'élévation du Pole, vû que l'un revient à l'autre, est également distante du nôtre, & de la ligne Equinoctiale, ou dans un pareil éloignement du Tropique de Cancer & du Cercle Arctique.

Les principales rivières de France, sont la Seine, la Loire, le Rhône, & la Garonne.

Il y a quinze Archevêchez en France (\*) celui de Paris, celui de Rheims, celui de Sens,

(\*) aujourd'hui dixhuit savoir encore celui d'Alby, celui de Besançon & celui de Cambray.



celui de Lyon, celui de Bourges, celui de Tours, celui de Narbonne, celui d'Ausçh, celui de Thouluse, celui de Roüen, celui de Bordeaux, celui d'Ambrun, celui de Vienne, celui d'Aix, & celui d'Arles. Il y en a sept qui pretendent à la Primatie, Sens, Lyon, Bourges, Narbonne, Rotien, Bordeaux, & Vienne. Ils ont cent cinq Evêchez sous eux; mais nos dernieres conquêtes augmentent le nombre de nos Evêques (\*)

La France a dix Parlemens, celui de Paris, celui de Thoulouse, celui de Grenoble, celui de Bordeaux, celui de Dijon, celui de Roüen, celui d'Aix, celui de Rennes, celui de Pau; & celui de Metz.

Elle renferme le Comté d'Avignon, qui appartient au Saint Siege; Et la Principauté d'Oranges qui est à la Maison de Nassau.

Quand le Roi assemble les Etats Generaux du Roiaume composez de trois Corps, du Clergé, de la Noblesse, & du tiers Etat; ou de quatre, si vous en faites un de la Justice, comme ceux de cette profession le pretendent; l'ancien ordre est de diviser toute la France en douze Gouvernemens principaux (dont les Deputez ont seance aux Etats (& qui contien-

G ij

---

(\*) jusqu'à 112.



nent plusieurs autres Gouvernemens particuliers sous eux.

Et parce que la rivière de Loire est celle de France qui a le plus long cours, outre que passant par le milieu du Royaume, elle le separe presque en deux parties égales, l'on considère ces douze Gouvernemens comme y en ayant quatre à la droite de cette rivière vers le Septentrion; quatre à sa gauche de Midi, & quatre au dessus d'elle, & le long de son cours qu'elle prend du Levant au Couchant.

Les quatre premiers situez de deçà la Loire sont ceux de Picardie, de Normandie, de l'Isle de France, & de Champagne.

Celui de Picardie comprend le Boulenois, le Ponthieu, le Vermandois, la Tiersche, & autres Provinces. Amiens en est la principale ville.

Celui de Normandie a sous lui le païs de Caux, le Vexin Normand, le païs d'Auge, le Bessin, le Cotantin, le territoire d'Avranches, & autres. Rouën en est la Capitale.

Celui de l'Isle de France contient le païs de Valois, le Vexin François, le Gastoinois, le Hurepoix, la Brie Françoisse, le Beauvoisis, le Soissonnois, le Laonnois, & autres. Paris, située au quarante-huitième degré, & trente-neuf, ou même selon quelques-uns



quarante-huit minutes de Latitude, est sa Capitale, & de tout le Royaume: Elle se trouve éloignée de vint-trois degrez & demi-du premier Meridien.

Celui de Champagne a outre les Principautez de Chateau-Renaud, de Sedan & de Charle-ville, le Retelois, le Partois, le Bassigny, le Senonois, la Brie Champenoise, & autres. Reims, à cause de son Archevêché, & du Sacre de nos Rois, en est la plus considerable ville.

Les quatre Gouvernemens d'au delà de la Loire vers le Midi, sont ceux de Guyenne & Gascogne, de Languedoc, de Dauphiné, & de Provence.

La Guyenne contient la Xaintonge, le Perigord, l'Agenois, le Limoufin, le Querci, & le pais de Rouërgue. La Gascogne a le pais de Bazas, celui d'Albret, le Condomois, l'Armagnac, le pais de Cominges, de Couserans, de Bigorre, de Bearn, la Basse Navarre, & la Biscaye de France qui a une langue particuliere. Bourdeaux est la ville capitale de ce Gouvernement.

Celui de Languedoc, divisé en Haut, & Bas, comprend dans le Haut, le Tholosan, l'Albigeois, le Lauraguais, le Comté de Foix, & autres: Dans le Bas, les quartiers



de Narbonne, de Beziers, & de Nismes: Et dans les Sevenes, le Gevaudan, le Velay, & le Vivarais. Toulouſe eſt la Capitale de tout le Languedoc.

Le Dauphiné comprend de même le Viennois, le Valentinois, le Tricastin, le Grefivaudan, le Diois, l'Embrunois, le Gapençois, & le Briançonnois. Grenoble eſt la premiere ville du Gouvernement.

La Provence comte Aix pour ſa premiere ville à cauſe du Parlement, & Marſeille après avec Toulon, à cauſe de leurs Ports. Arles y eſt auſſi très-considerable pour ſon Archevêché, & pour être le ſejour de beaucoup de Nobleſſe contre l'uſage de France.

Les quatre Gouvernemens reſtans, ſoit au deſſus de Loire, ſoit au long de ſon cours, ſont pour les premiers, la Bourgogne, & le Lyonnois avec l'Auvergne: Pour les ſeconds, la Bretagne, & l'Orleanois.

La Bourgogne comprend, outre le Duché, le Chalonnais, le Maſconois, le Charolois, l'Auxerrois, la Breſſe, & le Baillage de Gex. Dijon eſt Capitale de tout.

Le Lyonnois a de même le Forez, le Beaujaulois, & la Souveraineté de Dombes: Comme l'Auvergne a le Bourbonnois, le Nivernois, & la Haute & Baſſe Marche. Lyon eſt



Capitale du Lyonnais. Clermont de l'Auvergne & Moulins du Bourbonnois.

La Bretagne se divise en haute, moyenne & basse.

La Haute a Rennes pour Capitale, qui l'est encore de tout le Gouvernement. Nantes est dans la Moyenne. Et la Basse, qui parle un Langage particulier aussi bien que la Biscaye, a Lantiguet, & Saint Pol de Leon, avec la forte place de Brest.

Pour l'Orléanois, il comprend le Maine, le Perche, la Beauce, le Gastinois, le Nivernois, le Blois, la Touraine, l'Anjou, le Poitou, l'Aunis, l'Angoumois, & le Berry. Outre Orléans, Chartres est Capitale de la Beauce, le Mans du Maine, Montargis du Gastinois, Nevers du Nivernois, Blois du Blois, Tours de la Touraine, Angers de l'Anjou, Poitiers du Poitou, la Rochelle de l'Aunis, Angoulême de l'Angoumois, & Bourges du Berry.

La France est accrue dans ces dernières guerres du côté d'Espagne, du Comté de Roussillon: Du côté des Pays-bas d'une partie tant de la Flandre, que de l'Artois, du Hainaut, & du Luxembourg. Du côté de la Franche-Comté d'une autre partie des Baillages de Gray, & de Salins: D'ailleurs du Du-



ché de Barrois, & de presque toute la Lorraine. Enfin de plusieurs autres places dans la Haute & Basse Alsace. (\*)

Elle ne tient rien en Asie ni en Afrique, mais elle a dans l'Amerique Septentrionale le Canada, que quelques-uns nomment la Nouvelle France, où elle tient le Fort de Quebec, & d'autres places telles que Tadoussac, Sainte-Croix, & le Port Royal, qui commandent à de grandes Provinces. Elle y envoie tous les ans des colonies pour défricher ces contrées de Sauvages, qui pour la plupart courent les bois sans aucune demeure arrêtée. Quebec n'est pas si Septentrional que Paris de quelque degré, & néanmoins les Hivers y sont beaucoup plus longs & plus rudes, à cause de la position du lieu, & des grands bois qui conservent la neige trois ou quatre mois sur la terre avant qu'elle se fonde.

## CHAPITRE XLVII.

### *Des parties de l'Asie.*

**L**A raison veut qu'après l'Europe nous considérons l'Asie, tant à cause de ses parties Septentrionales que les Geographes con-

---

(\*) Cela s'est augmenté depuis ce tems encore de beaucoup.



temple les premières, que pource qu'elle est jointe à l'autre en beaucoup de lieux, ce que n'est pas l'Afrique, qui a toute la Mer Méditerranée, entre elle & l'Europe, ou du moins le Détroit de Gibraltar vers le Couchant.

Et parce que nous avons établi ses limites, & ses dimensions au Chapitre dix-neuvième; il nous reste à examiner ses parties, que nous diviserons en cinq principales, à cause de cinq grandes Monarchies que nous y trouverons: Sans parler de son ancienne division en Asie majeure, & Asie propre ou mineure, parce qu'elle est trop disproportionnée. La première partie sera la Tartarie, ou l'Empire du Grand Cam. La seconde, celui du Turc, en ce qu'il possède dans l'Asie. La troisième celui du Sophi, ou des Perses. La quatrième celui du Mogol. La cinquième celui des Chinois. Et puis nous ferons un Corollaire du reste de l'Inde. Car pour ce qui touche le Moscovite, nous avons dit au Chapitre trente-unième, pourquoi nous aimons mieux le considérer comme Prince Européen qu'Asiatique; il suffira de remarquer en parlant de la Tartarie, ce qu'il en possède.

Les Anciens ont nommé trois grandes montagnes dans l'Asie, *Imaus, Taurus & Cauca-*



*fus*, que la plupart des Auteurs confondent; & en effet elles n'en font qu'une, qui a ces trois noms differens, & plusieurs autres encore, selon la varieté des lieux où elles s'étendent. Le mont Taurus me semble le plus connu, & le plus general, comme celui qui a partagé autrefois toute l'Asie en deux, par son étendue du Couchant au Levant, depuis la côte de Rhodes entre la Carie, & la Lycie, qui sont de la Natolie, jusqu'aux extremités de la Tartarie & de la Chine. Les Geographes Grecs, comme Strabon, nommoient *Exterieur* la partie de l'Asie, que ce mont laissoit au Septentrion; & *Interieur*, l'autre qui regardoit le Midi. Tant y a que les monts Rhipées, le Liban, l'Antiliban, & les autres de quelque consideration, ne sont que des branches du Taurus, de l'Imaus, ou du Caucafé.

Quant aux fleuves d'Asie, les plus celebres viennent de ces montagnes, & se déchargent les uns dans la mer Caspie, comme le Rha de Ptolomée qui est la Volga dont nous avons déjà parlé au Chapitre de la Moscovie; les autres dans l'Océan, soit Meridional, comme le Tigris, & l'Euphrate, l'Indus, & le Gange, soit Septentrional, comme



l'Oby, le Jeniscœa, & la Lena, fort renommés dans la Géographie moderne,

## CHAPITRE XLVIII.

### *De la Tartarie.*

**I**E ne sai pourquoi quelques-uns veulent dire que la Tartarie soit un nom de Religion, comme celui de Chrétienté, plutôt que de País, vû que les meilleurs Auteurs l'ont dérivé de la rivière Tatar, ce qui est bien plus vrai-semblable. Les Grecs ne connoissoient la Tartarie que sous le mot de Scythie, dont ils n'avoient pas tant découvert que nous, sur tout vers le Septentrion Oriental, bien que ce côté nous soit même encore aujourd'hui presque inconnu, tant à cause de son éloignement, que du défaut de commerce.

La Tartarie est si grande, qu'elle seule contient plus d'un tiers de l'Asie, sans parler de ce qu'elle a dans l'Europe, dont nous avons déjà traité au Chapitre quarante-unième, qui étoit de la Tartarie Precopite. Celle d'Asie, qu'on nomme autrement la Grande Tartarie, se divise commodément en quatre parties principales. La première s'appelle Déserte. La seconde comprend le país des Zagatay Usbeques, & du Turquestan. La troisième est l'Empire du Catai ou du



grand Cam. Et la quatrième se nomme l'ancienne Tartarie.

Elle a pour limites l'Océan Septentrional, ou la mer Glaciale au Nort: Au Levant, celle de la Chine avec le Détroit d'Anian: Au Midi, celle d'Bachu, autrement dite Caspie, les Etats du Roi de Perse, avec le Roiaume de la Chine: & au Couchant, les mêmes fleuves Oby, & Tanaïs, dont nous avons separé l'Europe de l'Asie.

## CHAPITRE XLIX.

### *De la Tartarie Deserte.*

**L**A Tartarie Deserte s'étend depuis les rivières Jaxarte, & Tanaïs jusqu'au mont Imaus, qui a diverses appellations. C'est une partie de la Sarmatie Asiatique des Anciens.

Elle est possédée par diverses nations qui s'appellent Hordes, nom qui signifie Assemblées, & qui a du rapport en sa signification aux Tribus des Juifs.

Il y a beaucoup de ces Hordes qui obéissent au Grand Duc de Moscovie. D'autres sont sujettes au Precope, & au Grand Seigneur, sur tout quand il étoit maître d'Astracan, ou Citracan, ville située au cinquantième degré d'élevation, dix lieues au dessus de



l'embouchure de la Volga dans la mer Caspie, comme les Relations recentes le portent. Et le grand Cam tient le reste de ces Hordes sous sa domination.

La plus ancienne, & la plus renommée est celle de Zavolha, qui commande à plusieurs autres, quoi qu'elle soit Tributaire du Moscovie. C'est dans sa Province principalement que croit ce renommé Zoophyte Plante-agneau appelé Boranetz, dont nous avons parlé au Chapitre trente-unième, qui a la figure d'un Mouton, qui broute l'herbe des environs de sa racine, qui jette du sang s'il est entamé, que le Loup devore comme ailleurs les Brebis.

Tous ces Peuples vivent errans, sans avoir aucune demeure arrêtée. C'est pourquoi les Grecs les nommoient Nomades & Hamaxovies, parce qu'ils mènent une vie de Pasteurs, & qu'ils n'ont point d'autres maisons que leurs chariots, qu'ils roulent selon les saisons, & en font de petites villes par tout où ils arrivent. Et d'autant qu'il ne s'en trouve point comme les nôtres dans tout le pays, l'on a nommé Déserte cette partie de la Tartarie.



## CHAPITRE L.

*De la Tartarie Zagatée, & du Turquestan.*

CETTE seconde partie de la Tartarie a des peuples beaucoup plus civilisez que n'a la premiere. Aussi habitent-ils dans plusieurs bonnes villes, dont Samarcand, qui étoit autrefois bien plus considerable qu'elle n'est à present, passe pour Capitale. Elle est au quarante-cinquième degré d'élevation comme Lyon; & la naissance de Temurleng, qui veut dire Temur le boiteux, que nos Histoires nomment Tamerlan, ou Tamburlan, l'a grandement honorée. Il prit prisonnier l'année mil trois cens quatre-vingt dix-sept l'Empereur des Turcs Bajazet, qu'il promena par toute l'Asie, enfermé dans une cage de fer, & attaché d'une chaîne d'or.

La Zagatée d'aujourd'hui, qui est le Royaume des Usbeques, comprend les Regions Bactriane, Sogdiane, & Margiane des Anciens, avec le pais de leurs renommez Massagetes.

Elle a pour bornes vers le Nort le fleuve Jaxartes, ou Chefel: La Mer Caspie au Couchant: Les Etats du Roi de Perse au Midi, separez par quelques branches du Taurus: Et le Desert de Lop au Levant selon Magin, ou



les Terres du grand Cam. Je renferme dans la Zagatée le Turquestan, que d'autres, comme Cluverius, lui donnent pour limite Orientale, quelques-uns le plaçant à son Couchant. J'ai suivi en cela quelques Geographes d'autant plutôt, que ce Turquestan, ou grande Turquie, n'a rien de remarquable que l'origine des Turcs. C'est un Roiaume néanmoins de grande étendue, & l'ancienne Patrie des Peuples nommez *Sacæ*.

## CHAPITRE LI.

*De l'Empire du Catai, ou du Grand Cam.*

Tous les Geographes sont d'accord que cet Empire du Grand Cam est très vaste; puisqu'ils l'étendent depuis la Tartarie Deserte jusqu'au Promontoire Tabin, & au Détroit d'Anian, par un espace de six cens lieues d'Alemagne, selon Cluverius, ou de douze cens des nôtres. Mais j'ai vû des Relations fort recentes qui le font encore plus grand, parce qu'elles veulent que tout le país qui est depuis la Moscovie, jusqu'à la Chine, reconnoisse ce Grand Cam pour Souverain, le nommant le Grand Sopo, & lui donnant cent Rois particuliers pour tributaires.

Son séjour ordinaire, sur tout en Hiver, est à Cambalu, ville capitale de son Etat, si-



tuée aux extremitez du Catai. (\*) C'est une des plus riches, & des plus grandes villes du Monde. Car pour celle de Quinsai, qui veut dire ville du Ciel, & que Marc Polo met en ce quartier-là, lui donnant l'avantage sur toutes les autres, on n'est pas bien d'accord du lieu où elle se trouve, ni des douze mille & soixante ponts de pierre qu'il lui donne.

Or outre le Roiaume de Catai, qui est celui des Seres, dont les Anciens ont tant parlé, le Grand Cam en a plusieurs autres très-considerables. On dit qu'il y a plus de mille ans, que l'art de l'Imprimerie fut trouvée dans celui de Tangut, d'où vient la bonne Rhubarbe. Celui de Tebet, qui confine le Mangi ou la Chine, se sert de Coral, dont il abonde, pour monnoie courante. Et celui de Tenduc, où il se trouve beaucoup de Chrétiens Nestoriens, a un Prince nommé le Prêtre-Jean, qu'on veut qui ait fait appeller de même par erreur le Negus d'Ethiopie, ou le Roi des Abyssins.

L'Etat du Grand Cam a la Chine au Midi, vers le quarante-deuxième degré d'elevation; &

---

(\*) On fait maintenant à n'en point douter que Cambalu est la même ville, que Pekin, & que Caray est la Partie septentrionale de la Chine.



& en est séparé par cette fameuse muraille de quatre cens lieues. Car ceux qui confondent le Catai & la Chine, ne sont pas suivis. (\*)

Les sujets de ce Monarque le nomment fils de Dieu, l'ombre de Dieu, & l'ame de Dieu, tant ils le respectent. Et quand ils le portent après sa mort au lieu de sa sepulture sur le mont Altay, qui est une branche du Taurus, ou de l'Imaus, nommée Belgian par Ayton, & par d'autres Dalanguer, & Naugracor, on dit que les hommes qui le conduisent tuent tous ceux qu'ils rencontrent par le chemin, leur commandant d'aller servir leur Roi en l'autre Monde ce qui a couté parfois la vie à dix mille personnes.

## CHAPITRE LII.

### *De l'ancienne Tartarie.*

**L**A quatrième, & dernière partie de la Tartarie est l'ancienne, & celle qui a donné le nom à toutes les autres.

Elle est habitée par diverses Hordes ou Congregations vagabondes, comme celles dont nous avons déjà parlé, & dont la plû-

---

(\*) Catay n'est qu'une Partie de la Chine & comprend principalement les sept Provinces septentrionales.



part reconnoissent le grand Cam du Catai pour Souverain.

Elle s'étend depuis la Region Serique, ou le Catai, jusqu'à l'Océan Septentrional ou Scythique, donnant vers le Promontoire Tabin, & le Détroit d'Anian.

Le nom seul de ses Provinces est à peine connu. L'on fait seulement qu'il y a le Roiaume de Tabor; & les contrées de Ung, & de Mongul, d'où sont sortis les premiers Tartares, & qui sont prises pour le Gog & Magog, dont parle la Sainte Ecriture. Aussi est-ce l'opinion de plusieurs, que les dix Tribus transportées du tems du Roi Hosée aux monts Caspiens, par le Roi des Assyriens Salmanasar après la prise de Samarie, ont pénétré jusqu'à cette extrémité Septentrionale de la Tartarie. C'est pourquoi quelques-uns y nomment les Hordes des Danites, & des Nephtalites vers le Promontoire Scythique, comme entre autres Ortelius dans sa Carte de la Tartarie. Mais quoi qu'il en soit, ces Colonies Hebraïques, si elles sont telles, n'ont conservé que le nom de leur origine, avec la seule Circoncision, leurs mœurs & leurs façons de vivre étant tout-à-fait semblables à celles des autres Tartares.

*Exechiel.*  
*c. 38. &*  
*39. Apoc.*  
*cal. c. 20.*

*Jab. 4.*  
*Regum*  
*cap. 17.*



## CHAPITRE LIII.

*DE L'EMPIRE DU TURC EN ASIE.**Et premierement de la Natolie.*

**L**A premiere Province d'Asie que nous avons dit au Chapitre trente cinquième être sous la domination du Grand Seigneur, se nomme Natolie, ou pour parler plus Grec, Anatolie, c'est à dire país du Levant, comme celui-là y est à l'égard de Constantinople. C'est une grande Cherlonesse ou Prèsqu'Isle, bornée à l'Orient de l'Euphrate; au Couchant de l'Archipelague, au Midi de la mer de Cypre, ou de Caramanie; & au Nort du Pont Euxin. Elle est beaucoup plus étendue que l'Asie Mineure des Anciens, qui n'en fait qu'une partie; & il y en a qui l'appellent Turquie majeure. En effet, elle contient la Cappadoce, la Galatie ou Gallo-Grece, la Province du Pont & de Bythinie, la Lycie, la Pamphilie, la Cilicie ou Caramanie, & l'Armenie Mineure; outre l'une & l'autre Mytie Majeure, & Mineure, l'une & l'autre Phrygie Majeure aussi & Mineure, l'Æolie, l'Ionie, la Doride, la Lydie, & la Carie, qui composent l'Asie propre, ou Mineure des vieux Geographes Grecs & Latins. Davity fait la lon-



gueur de cette grande Peninsule d'un mois de chemin, & sa largeur de quinze jours.

Il faut considerer dans la Cappadoce la ville de *Trapezus*, ou de Trebissonde, au quarante-quatrième degré d'élevation, comme siege de l'Empire qu'y établit Isac Comnene fugitif de Constantinople, & qui fut aboli par Mahomet second Empereur des Turcs.

La Galatie a été la conquête de nos Gaulois, & sa ville de Sinope, colonie des Milesiens, est celebre autant pour être la Patrie de Diogene, que par la naissance, & par le sepulcre du Roi Mithridate, ce redoutable ennemi des Romains.

La Bithynie a entre autres villes celle de Nicée, remarquable à cause du premier de nos Conciles qu'on y a tenu.

Le mont Chimere est en Lycie, qui jettant des feux la nuit, a donné lieu à la Fable de ce monstre de Chimere que Bellerophon domta.

La Caramanie comprend la Pamphylie, & la Cilice, où est la ville de Tarse, Patrie de Saint Paul, au trente-septième degré d'élevation.

La petite Armenie est separée de la grande par l'Euphratè, & a son Bacha, ou Gouver-



neur, demeurant à Sivas, autrefois dite Sebastie.

L'on met dans la grande Myfie la ville de Pergame; d'où étoit ce renommé Medecin Galien, d'où est venu l'invention du Parchemin qui tient son nom d'elle, *Charta Pergamena*.

La ville de Troïe, ou du moins ses restes, se font confiderer dans la petite Phrygie, avec le mont Ida, où Paris jugea les trois Déeses, autre que celui de Crete. Car quant aux fleuves Simois, & Xanthus ou Scamandre, *Relat. l. 2. cap. 6.* qu'Homere a rendus si celebres, Belon qui les a vus, nous assure que ce ne sont que de petits ruisseaux, qui demeurent à sec l'Eté, & où à grande peine une Oye pourroit nager en Hiver.

L'Æolie a eu un Cumes, & encore un Smyrne: Comme l'Ionie Ephese, dont la Diane a été mise entre les sept miracles de la terre. L'on croit que cette Statue est au Louvre.

Le Mausolée d'Artemise recommande la Peninsule de la Doride.

Sardes Capitale de Lydie fut le séjour de ce riche Roi Crœsus.

Et la Carie eut autrefois la ville de Milet, riche de quatre-vints Colonies: & son mont



Latmus donna lieu à la Fable d'Endymion, & de la Lune.

## CHAPITRE LIV.

*de la Syrie.*

**L**A Syrie a été considérée autrefois dans une beaucoup plus grande étendue qu'on ne lui donne aujourd'hui. Car elle comprenoit alors toute l'Assyrie, & la Mesopotamie; mais à présent elle renferme seulement le païs d'Antioche, la Phœnicie avec la Palestine, & cette partie que les Grecs nommoient *Calosyriam*, c'est à dire la Syrie cave, ou creuse & enfoncée, comme étant entre le mont Liban, & l'Antiliban.

Le Turc est maître de toutes ces Provinces, & par conséquent de toute la Terre que nous nommons Sainte, à cause de la naissance du fils de Dieu, & de tous les Myſteres de nôtre Religion qui s'y sont passez.

Cette Antioche dont je viens de parler, est surnommée Epidaphne de la beauté d'un de ses Faux-bourgs, pour la distinguer de beaucoup d'autres villes de même nom, & est posée à trente-cinq degrez & demi d'élevation.

Tyr & Sidon étoient autrefois villes capitales de la Phœnicie, fort renommées à cause de l'excellente écarlate qui se faisoit là, par



le moïen d'un petit poisson couvert d'écailles qui ne se trouve plus, ni par conséquent cette belle écarlate des Anciens. Tripoli, dite de Syrie, y est aujourd'hui la plus considérable, après Alep, où reside le principal Bacha de toutes ces contrées.

La Palestine comprend l'Idumée, la Judée, la Samarie, & la Galilée. Hiérusalem, fize au trente-deuxième degré, & six minutes, est capitale de la Judée, & de toute la Palestine.

Damas l'est aussi de la Cœlesyrie, qui a beaucoup de Provinces sous elle.

#### CHAPITRE LV.

##### *De la Turcomanie & Mésopotamie.*

**L**E nom de Turcomanie montre assez qu'elle est du Domaine du Turc. Elle comprend la Colchide des Anciens, dite à présent Mangrelie; l'Iberie, & l'Albanie, qui se nomment toutes deux Georgies; l'Arménie Majeure, qui est proprement la Turcomanie; & la Mésopotamie sous le nom de Diarbec, y comprise Bagdet ou Babylone, qui est au trente-cinquième degré d'élevation.

La Colchide est le país où Jason, & ses fameux Argonautes allerent à la conquête de la Toison d'or, dont ils vinrent à bout par le



moïen de Medée, qui trahit le Roi de Colchos son père en leur faveur. La ville de Colchos étoit assise sur le fleuve Phasis fort renommé, vrai-séemblablement où est à présent la ville de Fasso, sur son embouchure dans le Pont Euxin. Toutes ces Provinces

*Abgassie.* comprises sous les noms de Mengrelie, Georgie, & Avogasie, composoient l'ancien Royaume de Colchos.

La grande Armenie a pour Capitale Erzerom & Van pour l'une de ses principales forteresses, qui sert de boulevard aux Turcs contre les Perses de ce côté-là. C'est sur les montagnes d'Armenie, qu'on dit que se reposa l'Arche de Noé après le Deluge universel.

La Mesopotamie, mot Grec, signifie une region sise entre deux rivières, comme presque celui d'Aquitaine en Gaule, & celui d'Interamnie dans l'Italie. Aussi est-elle située entre le Tigris & l'Euphrate. Il n'y a point de sujet de faire une Province à part de Babylone, comme quelques-uns ont fait. L'ancienne Babylone, siege de l'Empire de Ninus & de Semiramis, ou des Assyriens, étoit sur l'Euphrate, Bagdet d'aujourd'hui est sur le Tigris: mais peu éloignée de l'autre, ces deux fleuves étant fort proches en ce lieu-là. La Mesopotamie est la Chaldée, & la Terre



d'Ur de la Sainte Ecriture. Babylone fert de sujet ordinaire de guerre entre les Turcs & les Perses. Le feu Roi de Perse Xa Abas la prit il y a peu sur le Turc; mais celui-ci l'a enfin reprise, & elle est presentement entre ses mains.

## CHAPITRE LVI.

*Des trois Arabies.*

L'ARABIE, généralement parlant, est une Peninsule de forme carrée, qui a la Mer de trois côtes; le Golphe Persique au Levant, celui de la Meque ou Arabique au Couchant & l'Ocean Indique au Midi: Le quatrième côté, qui est celui du Septentrion, touche la Syrie & la Chaldée, ou Mesopotamie.

Les Sarrazins, qui se sont épandus par tout le Monde, sont venus d'Arabie. Et l'on appelle proprement Arabes ceux de ce pais-là qui vivent sous des Tentes & Pavillons à la campagne; que les Grecs nommoient pour cela *Scenites*, & *Nomades*. Les Arabes des villes sont aujourd'hui nommez Maures, à cause de ceux qui passerent de la Mauritanie en Espagne. Les uns & les autres reconnoissent le Turc pour Souverain; quoiqu'il se trouve dans l'Arabie aussi bien que dans la Syrie, des Emirs ou Provinces qui vivent comme Souve-



rains , en deferant néanmoins aux ordres de sa Hauteſſe.

Toute l'Arabie eſt diviſée en trois parties.

La premiere eſt la plus Occidentale , que j'aime mieux nommer Petrée que pierreuſe, parce qu'elle a vrai-ſemblablement ſon ſurnom de la ville Petra , plutôt que de ſes rochers. C'eſt la Nabathée des Anciens. La Méque, où naquit le faux Prophete Mahomet, eſt une autre de ſes villes, quoique Belon veuille que ce ſoit la même que Petra. Les Iſraélites firent dans cette Arabie leurs diverſes manſions ou demeures , quarante ans durant. Et les monts Oreb & Sinaï ſ'y voient , qui ont été ſi celebres parmi les Juifs.

La ſeconde partie de l'Arabie eſt appelée; & eſt en effet Deſerte , dans ſa ſituation au Levant de la premiere. C'eſt la Province que les Hebreux nommoient Cedar , qui eſt proche de la Meſopotamie, & du Golphe Perſique. Elle a des villes, & eſt peuplée de ce côté Oriental; mais vers le Couchant & la Petrée, l'on y trouve des ſolitudes de ſablons telles, que pour les paſſer on y obſerve les Etoiles, & l'on ſ'y ſert de la Bouſſole comme ſur la Mer.

La troiſième partie de l'Arabie eſt celle qu'on nomme Heureuſe, & qui donne à tou-



te la Terre l'Encens , & les parfums employez au culte Divin. C'est la Panchée, & la Sabée des Poètes, dite aujourd'hui Ayman. Elle est au Midi des deux autres, & s'étend vers l'embouchure de la Mer Rouge , où est la ville d'Aden de grande reputation, au treizième degré , & trente minutes d'élévation. Elle a encore Zibit Capitale, où reside le Beglerbey du GrandSeigneur. Ziden est le port de la Méque, dont il est pourtant éloigné de quarante milles. Quelques-uns placent dans cette troisième partie la Méque , que nous avons mis dans la première. Pour Medine Talnabi, c'est à dire la ville du Prophete, parce que le sepulcre de Mahomet s'y voit, c'est sans difficulté qu'elle est de l'Arabie Heureuse.

## CHAPITRE LVII.

*Des principales Isles Asiatiques que possède le Turc.*

**O**UTRE cette merveilleuse étendue de país, & ce grand nombre de Provinces qui sont sous la domination du Grand Seigneur dans l'Asie ; il faut encore considérer une quantité infinie d'Isles Asiatiques, dont il est le maître , & qui le rendent redoutable sur Mer. Il tient presque toutes celles du Pont Euxin, du Propontide, de l'Hellespont,



& de l'Archipelague, ou de la Mer Egée, dont les unes furent nommées Sporades par les Grecs , comme qui diroit les dispersées , & les autres Cyclades, parce qu'elles sont disposées en rond. . . Les plus considerables sont (laissant à part Lemnos ou Stalymene qui est Européenne) Lesbos ou Metelin , Chio , Samos , Nicarie celebre par la chute d'Icare, Pathmos où Saint Jean fut envoyé en exil par Domitien , Cos ou Lango patrie du grand Hippocrate , & sur toutes Rhodes & Cypre.

La premiere de ces deux a eu un Colosse d'airain, haut de soixante & dix coudées, dédié au Soleil, & mis entre les sept merveilles du Monde. Après avoir demeuré cinquante-six ans dressé, il fut renversé par un tremblement de terre. Peu de personnes pouvoient embrasser son pouce. Neuf cens Chameaux furent chargez de son cuivre, quand les Sarrazins se rendirent maître de Rhodes, l'an de grace six cens soixante & sept. Les Chevaliers de Saint Jean de Hierusalem ont depuis possédé cette Isle, dont Solyman les chassa en mil cinq cens vint-deux, & ils se sont retirez à Malte.

Quant à Cypre dediée à Venus, on l'a vuë divisée en neuf differens Roiaumes, à ce que rapporte Pline. Paphos, Cythere, &

*Lib. 5.  
cap. 31.*



Amathunte, ont été autrefois ses villes principales. Nicosie, située au milieu de l'Isle, & au trente-cinquième degré, & quarante minutes d'élevation, en est aujourd'hui la Capitale. C'est où étoit la demeure des Rois de la Maison de Lusignan. Famagouste est la seconde, qui a le seul port de toute l'Isle, n'y ayant que des plages ailleurs. Elle n'a point de rivière navigable, mais seulement des ruisseaux & des torrens. L'an mil cinq cens soixante & dix Selim la prit sur les Vénitiens.

Le Grand Seigneur leur veut ravir de même l'Isle de Crete ou Candie (\*) qui est plus grande que celle de Cypre, & telle que les Anciens la nommerent Hecatompolis, c'est à dire, ayant cent villes. Elle étoit l'ancienne demeure du Roi Minos le grand Justicier. Elle est située prèsqu'au milieu de la Méditerranée.

Il faut ajouter à ces Isles, celles de la Mer Rouge & du Golphe Persique, que tient encore le Grand Seigneur.

#### CHAPITRE LVIII.

##### *Du Roiaume de Perse.*

**L**E Roiaume de Perse se nomme autrement l'Empire du Sophi, & il est d'autant plus

---

(\*) & il la possède à présent.



considérable aussi bien que celui de France, avec lequel il a beaucoup d'autres conformitez, que leurs forces ne sont point divisées, aiant chacun d'eux en un tenant toute l'étendue de ses Etats. Ceux du Persan n'occupent pas moins du Levant au Couchant de trente-huit degrez, & du Septentrion au Midi de vint, c'est à savoir depuis le vint-troisième d'élévation, jusqu'au quarante-troisième. Cluverius met sa longueur de l'embouchure de l'Araxes, jusqu'à celle de l'Indus, par un espace de neuf cens vint lieues: Et sa largeur du fleuve Oxus à la Mer Persique, par une autre étendue de cinq cens quarante lieues semblables. L'on donne autrement ses limites en lui mettant à l'Orient, avec l'Indus les Roiaumes de Cambaie & du Mogol; à l'Occident le Diarbec, & l'Armenie Provinces du Turc, avec le Tigris; au Midi le Golphe Persique, la mer Indique, & le Roiaume d'Ormus; & au Nort la mer Caspie, avec les Tartares d'Usbec ou de Zagatay.

Ses principales Provinces sont l'ancienne Medie, qu'on nomme aujourd'hui Servan, & où est la ville de Tauris, autrefois siege de l'Empire, depuis transporté à Casbin, & enfin par Xa Abas en Hisspahan, où il est à present. La Susiane, ou Cusistan, qui porte le



nom de la ville de Suse. La vraie Perse, dite Farfi, dont la Capitale est Siras, autrefois Persépolis, ou Cyropolis. La Parthie, appelée Arach, & où est Hispahan dont nous venons de parler, tenue pour l'Hecatompyle des Anciens. L'Hyrkanie, ou Diargument. Le Margiane, ou Jeselbas. La Bactriane, ou Chorassan. Et beaucoup d'autres, avec le Roiaume d'Ormus qui lui paie tribut, ayant même ôté depuis peu aux Portugais l'Isle du même nom, l'une des plus marchandes places de tout le Levant.

## CHAPITRE LIX.

### *De l'Empire du Mogol.*

CET Empire est très-grand, comme l'on peut voir par ses limites. Il a celui de Perse dont nous venons de parler, au Couchant, avec le fleuve Indus: Au Levant le Gange: Au Sud le Golphe de Bengala, & la Mer des Indes, descendant jusqu'en Calecut: Et au Nort le Mont Imaus, & la Tartarie, d'où est venu l'Empereur que nous appellons le Grand Mogol. Car il est constant dans l'Histoire, que les peuples nommez Mogoles sont vrais Scythes, ou Tartares, & que le Mogol dont nous parlons, qui possède cette partie de l'Inde que nous venons de désigner,



est des Descendans de ce Temurleng, ou Tamerlan si renommé. Tant y a que des deux parties de l'Inde. selon que les Anciens la divisoient, le Grand Mogol en possède une, qui est celle de deçà le Gange, dite par eux *India intra Gangem*, & aujourd'hui l'*Indostan*; l'autre d'au delà du Gange, ou *extra Gangem* comprenant tout ce qui reste de terre jusqu'aux extremitez de l'Orient. Mais comme l'on fait au vrai qu'il est maître de la premiere partie, aussi est-il difficile d'écrire au juste les bornes precises de ses Etats, tant à cause de leur éloignement, que pource que dans ce peu de connoissance qu'on en a, l'on voit qu'elles changent à tout moment, selon qu'il lui succede bien ou mal, aux guerres continuelles qu'il a avec tous ses voisins. Ses conquêtes se sont étendues parfois en deçà jusqu'au Roiaume de Macran vers le Golphe Persique: Et de l'autre côté l'on assuroit il n'y a gueres, qu'il avoit subjugué les douze Provinces de Bengala.

Sa demeure la plus ordinaire est à Lahor, ville capitale de ses Etats, & quelquefois à Agra, qui en est éloigné de cent lieues vers le Sud. Il tenoit auparavant sa Cour à Delly autre ville Roiale, mais il lui prefera le séjour  
d'Agra



d'Agra, ou bien il se porta à ce changement par la raison d'Etat.

Il seroit superflu de nommer toutes les contrées qui lui obéissent, dont la plupart des Geographes font autant de Royaumes. C'est assez de les remarquer en les lisant sur la Carte particuliere.

## CHAPITRE LX.

### *Du Royaume de la Chine.*

COMME nous avons observé au Chapitre cinquante & unième, que le Royaume de Catay, est celui des *Seres*, aussi ne peut-on douter que le país des Chinois ne soit celui des *Sinæ*, dont Ptolomée avec tous les Anciens, ont fait mention, quoiqu'ils le missent en une position un peu differente. Marc Polo lui a donné le nom de Mangi.

La Chine a le Mont Ottocora au Septentrion, &, où il manque, cette fameuse muraille de six cens lieuës (à ne mettre que deux milles Italiques par lieuë, comme nous l'avons fait jusqu'ici) dont elle est munie contre les irruptions des Tartares, qui ne laissent pas de la courir & ravager souvent. Elle a d'autres Monts nommez Damasiens, au Couchant, qui la separent en partie des mêmes Tartares, en partie des autres Indiens, com-



me ceux de Cambaie , qui font entre elle & les peuples Mogoles. L'Océan , dit de la Chine & Eoïque, la borne au Levant. Et la même Mer , avec le Roiaume de Siam , ou plutôt celui de la Cochinchine, font les limites du côté du Midi.

L'on prend sa longueur , selon Cluverius, du Nort au Sud , & de l'extrémité de la Tartarie jusqu'à ce Roiaume de Siam, par un espace de douze cens lieuës. Le même Auteur fait sa largeur de six cens seulement. D'autres ne la font pas si ample. Elle va du dix-huitième degré d'elevation au quarante-deuxième , quoique Magin lui donne une autre situation. Et on la représente de figure presque carrée.

Cet Etat se divise en quinze Provinces ou Gouvernemens. Sa ville capitale où le Roi demeure, est Pequín, au quarantième degré ; & la seconde , qui est Roïale aussi , se nomme Nanquin. Il n'y a point de païs où les chemins soient si bien pavez & entretenus qu'à la Chine. L'on y voit des chariots qui vont à la voile ; ce que les Hollandois ont voulu imiter ; mais sans succès. On dit que l'Art de l'Imprimerie y est bien plus ancien que dans l'Europe. Et l'on fait que l'Ecriture des Chinois , qui se tire du haut en bas , est comme



les Hieroglyphiques des Egyptiens, & qu'elle exprime les choses entieres, ou les dictions sans lettres, de telle sorte qu'elle se peut lire en toutes langues. Les deux meilleures Relations que nous ayons de la Chine, sont celles du Pere Trigaut, & du Pere Semedo. Ce dernier a écrit depuis peu, après en être revenu, & s'y en est retourné.

## CHAPITRE LXI.

*Corollaire du reste de l'Inde.*

Nous ne ferons qu'un Chapitre du reste de l'Inde, & d'une infinité de Roiaumes qu'on y nomme, tant à cause du peu de connoissance que nous en avons, que pource que la plupart sont tributaires des Etats que nous venons de considerer, comme Ormus l'est du Roi de Perse, la Cochinchine, selon l'opinion de plusieurs, de celui de la Chine, & beaucoup d'autres du Mogol. Il suffira donc de les remarquer en les nommant sur la Carte. Au dessous de la Cochinchine, suivant la côte du Levant au Couchant, on trouve le Roiaume de Cambaie, & à côté celui de Siam. L'on rencontre ensuite la Chersonese, ou Peninsule dorée de Malaca, qui a un Cap nommé *Singapura*, le plus Meridional de tout le Continent de l'Asie, comme celui qui n'est



distant de l'Equateur que d'un degré seulement. Le grand & large Golphe de Bengala, qui est le Sein Gangetique des Anciens, se trouve au Couchant de ce Cap, où sont les Roiaumes du Pegu, de Bengala, d'Orisa, & de Narfingue. Dans ce dernier qui s'étend jusqu'au Cap de Comorin, sont les villes de Colmandel, & de Maliapur, avec des Chrétiens qu'on dit avoir été catechisez par S. Thomas; dont l'on assure aussi que le Sepulcre se voit à Maliapur. Le Promontoire est l'extrémité du Mont de Gate, qui donne tant de peine aux Physiciens, pour rendre raison de la diversité des saisons qu'il fait, aiant le Printems & l'Eté d'un côté, au même tems que l'Hiver est de l'autre. Au Couchant du Cap de Comorin est la côte des Malabares, où sont plusieurs Roiaumes, comme Cochin, Cranganor, & Calecut. Le Roi de Portugal y tient plusieurs places, dont la plus considérable est Goa où reside son Vice-Roi de toute l'Inde Orientale. Au dessus de Calecut se trouve le Roiaume de Decan, qui reconnoit le Grand Mogol. Cambaie suit, qui est de même sous sa puissance, & qui termine le país proprement nommé Inde, à l'embouchure du fleuve Indus au vint-quatrième degré de Latitude. Ce qui reste de côte jusqu'au Gol-



phe Perfique (quand on étendrait l'Inde jusques-là) se partage entre le Mogol, & le Sophi, à qui nous avons remarqué qu'appartient le Roiaume d'Ormus, & l'Isle du même nom qui est à l'entrée de ce Détroit.

Mais reprenons à cette heure du Couchant au Levant, pour y observer dans un nombre prèsqu'infini les principales Isles de l'Asie.

La premiere Isle de consideration qui se presente après Ormus, est celle de Diu, que les Portugais ont fortifiée, où l'Indus se décharge dans la Mer, & près du Golphe de Cambaie. Elle n'a qu'une lieuë de longueur, & beaucoup moins de largeur : ce qui n'empêche pas qu'on ne l'ait nommée Diu, ou Dive, qui veut dire Isle, par excellence, à cause de son importance.

Le nom des Maldives, qui s'apperçoivent ensuite vers le Cap de Comorin, justifie son etymologie; car elles ont reçu leur appellation de la Capitale ou Roiale d'entre elles, dite Male, & du mot Dives qui signifie Isles. Elles sont au nombre de douze mil, étendues depuis le huitième degré du côté du Nort, jusqu'au quatrième de Latitude vers le Sud. Pyrard qui y fit naufrage, les a décrites le mieux de tous.

De l'autre côté Oriental du même Cap se



trouve à dix lieuës de distance , l'Isle de Zeylan , divisée en neuf Roiaumes , & que quelques-uns prennent pour la Taprobane de Ptolomée à cause de sa situation. Les Portugais y ont quelques ports fortifiez. Les Arabes la nomment *Ternassevi*, ou *Tenassirim*, c'est à dire terre de delices.

D'autres soutiennent que Sumatra, sise vis à vis de Malaca, est la vraie Taprobane. Elle est bien autrement grande que Zeylan, car elle contient l'espace soumis à douze degrez celestes, c'est à savoir depuis le cinquième vers le Nord, jusqu'au septième inclusivement vers le Sud. Ainsi l'Equateur la coupe presque par le milieu. Quelques-uns y nomment jusqu'à trente Roiaumes, dont le principal est celui d'Achen.

Après Sumatra l'on rencontre la grande & la petite Jave vers le Midi. Bantam ville & Roiaume de grand renom est dans la premiere.

Plus au Levant sous la Ligne, est l'Isle de Borneo; qui porte le surnom de sa principale ville, assise dans des Palus maritimes, comme est Venise.

Enfin l'on entre dans la mer de Lanchidol, & puis dans l'Archipelague de Saint Lazare, trouvant par tout des Isles sans nombre dont les plus connues sont, outre Celebes, & Gi-



lolo, les Moluques encore plus Orientales, & assises sous la Ligne. Ternate, Tidor, Motir, Machian, & Bachian, sont les principales, dont aucune n'a plus de six lieues de tour; & toutes celles qui portent le nom de Moluques, sont dans un espace de vingt-cinq lieues de Mer. C'est de là que viennent les meilleures épiceries, mais sur tout l'excellent clou de girofle qu'on transporte par tout le Monde.

Les Isles Philippines sont au Nort des Moluques, Mindanao, Tandair, & Luzzon, en sont les principales. La ville de Manila bâtie par les Espagnols, est dans cette dernière au quatorzième degré & demi de la ligne Equinoctiale. La situation de toutes est entre le Tropique de Cancer & l'Equateur. Leur nom de Philippines vient de ce qu'elles furent découvertes par les Castillans sous le regne de Philippe Second Roi d'Espagne. Mais les Portugais les nomment toutes Maniles à cause de la ville de Manila; & les Indiens Luzzonnes, donnant à toutes le nom de la plus estimée.

Il faut noter qu'encore que les Moluques, & les Philippines soient sous de mêmes Méridiens, dans une même Mer, & assez proches les unes des autres; les Moluques nean-



moins ont été découvertes par les Portugais, qui doublant le Cap de Bonne Esperance allerent toujours vers le Levant. Et les Philippines au contraire furent trouvées par les Castillans, qui allant toujours vers le Couchant conduits par Magellan, après avoir passé le Détroit qui porte son nom, arriverent en mil cinq cens vint-deux par la mer du Sud à ces Isles dont ils prirent possession.

Il y en a une infinité d'autres au dessus d'elles vers le Nort, & le long de la côte de la Chine; où celle du Japon comme la plus grande de beaucoup, est aussi la plus considerable. Meaco en est la ville capitale, & donne le nom au plus grand de ses Roiaumes, y en ayant plusieurs autres dans l'Isle, ou plutôt dans cet amas de plusieurs Isles qui portent toutes ensemble le nom de Japon. En effet elles occupent depuis le trente-cinquième degré jusqu'au quarante-huitième de Latitude Septentrionale, au rapport d'un Guillaume Adam Anglois, qui les a long-tems habitées & curieusement recherchées. La plus proche de la Chine en est distante de soixante lieuës; Et elles sont éloignées de la nouvelle Espagne, qui leur est Orientale de six cens milles, ou de trois cens de nos lieuës.



## CHAPITRE LXII.

*Des parties de l'Afrique.*

**I**L nous reste à examiner la troisiéme partie du vieil Monde, qui est l'Afrique, presque une fois plus grande que l'Europe, mais beaucoup moins peuplée, & dont nous avons déjà posé les limites, & les dimensions au Chapitre vintiéme.

L'on peut voir sur sa Carte comme la ligne Equinoctiale la coupe si au juste par le milieu, que l'endroit le plus avancé qu'elle ait vers le Sud, qui est celui du Cap de Bonne-Esperance, ou plutôt celui des Aiguilles, est à trente-cinq degrez de Latitude Meridionale; comme le plus avancé au Nort, où se trouve le Détroit de Gibraltar, à la même Latitude Septentrionale de trente-cinq degrez. Et néanmoins les hommes de ce Détroit sont blancs & civilisez, au contraire de ceux du Cap de Bonne-Esperance, qui sont noirs & sauvages au possible.

Nous avons observé au Chapitre douziéme, & au Chapitre dix-septiéme, comme le Geographe Ptolomée, encore qu'il fût de cette troisiéme partie du Monde, ne la connoissoit gueres au delà du sixième degré vers le Midi. Cela se voit, & par ses Cartes, & par



ce qu'il dit qu'il y a près de soixante quatorze degrez de terre inconnue depuis la ligne jusqu'au Pole Antarctique.

*Ramusio  
dichiar.  
sous M.  
Polo.*

L'Afrique n'a été parfaitement connue que depuis la navigation des Portugais sous Vasco de Gama, l'an mil quatre cens quatre-vingt dix-sept, lorsqu'il doubla le Cap de Bonne-Esperance, & ouvrit par là le chemin maritime de l'Inde Orientale, aiant penetré jusqu'en Calecut. Car quoiqu'on voie dans l'Eglise de Saint Michel de Muran à Venise, une Mappemonde apportée du Catai par Marc Polo & son pere, où l'Afrique environnée de Mer est representée avec son Cap de Bonne-Esperance sans le nommer, sa côte de Zanzibar, & même avec l'Isle de Madagascar vers le Sud; si est-ce que devant cette celebre navigation de Gama, la partie Meridionale de l'Afrique, & toutes ses côtes maritimes vers le Sud, étoient tout-à-fait ignorées dans l'Europe.

Il faut que nous considerions premiere-ment ce que le Turc possède en Afrique; en second lieu l'Empire de Fez & Maroc; & puis celui du Prêtre-Jean; pour passer ensuite aux côtes de la Guinée, qui sont les parties les plus connues: De là nous viendrons au Roiaume de Congo, ou Manicongo: à



celui de Benomotapa, ou Monomotapa; & au païs de Zañzibar & des Caffres; comme à ceux dont nous avons beaucoup moins de connoissance: Pour achever par les plus considerables de ses Isles, selon nôtre methode precedente.

Les principales montagnes d'Afrique, sont le grand & le petit Atlas, qui ont divers noms selon les lieux par où ils passent; la *Sierra Liona*, qui est nommée par Ptolomée le Chariot des Dieux; les Monts de la Lune situez sous le Tropique de Capricorne, & d'où l'on a cru que venoit le Nil; ceux que les Portugais nomment *Picos Fragosos*, qui paroissent aux Caps des Aiguilles & de Bonne-Esperance, avec celui de Amara, placé au milieu de l'Ethiopie, & renommé à cause qu'on y garde tous les Princes du sang Roïal, qui n'en sortent que pour succeder aux Negus, selon leur degré de parenté.

Ses Rivieres les plus renommées sont le Nil, le Niger, le Senega, le Zaire, le Zuma, & le Saint Esprit, qui sont toutes de même nature, en ce qu'elles rendent le païs par où elles passent fertile par leurs inondations, & en ce qu'elles prennent toutes, comme l'on croit, leur origine du Lac aussi nommé Zaire, & par quelques-uns Zembre, qu'on pen-



se être celui que les Anciens appelloient le Lac des Tritons.

### CHAPITRE LXIII.

*De l'Empire du Turc en Afrique.*

**N**ous avons remarqué au Chapitre trente-cinquième, comme le Turc est maître en Afrique de toute la cote de la Mer Méditerranée, depuis Belis de la Gomere, qui n'est pas fort éloignée du Détroit de Gibraltar, jusqu'à l'Isthme de Suez.

Cela comprend, allant du Couchant au Levant, premièrement le Roiaume d'Alger qui en a trois autres sous lui, celui de Tremecen ou Telenfin, celui de Bugie, & celui de Constantine.

Le Roiaume de Tunis vient après, où se trouvent, outre la ville du même nom, celle de Biserte, qu'on prend pour l'Utique, où se tua Caton; celle de la Goulette auprès de l'ancienne Carthage, & celle d'Afrique ou Mahadie.

L'on rencontre après les Roiaumes de Tripoli, & de Barca: Et ceux-ci confinent avec la Côte d'Egypte, qui n'est plus nommée Côte de Barbarie, comme toutes les Regions dont nous venons de parler, d'où viennent



les chevaux Barbes qui font si fort estimez dans l'Europe.

L'Egypte aboutit à cette langue de terre qui conjoint l'Afrique à l'Asie, & qu'on tient large d'environ soixante milles Italiques. Il y en a qui la font plus étroite, & nous lisons sur cela dans la vie de Marc Antoine écrite par Plutarque, comme la Reine d'Egypte Cleopatre voulut faire ouvrir cet Isthme, pour y faire passer ses vaisseaux de la Méditerranée dans la Mer Rouge.

Or le Domaine du Turc s'étend beaucoup au dessus du Delta de l'Egypte, & va jusqu'au Tropique de Cancer, sous lequel est Siene ou Asna qui est à lui, & d'où il faut pour marquer ses Etats, tirer une ligne jusqu'à Suachem port celebre de la Mer Rouge qui lui appartient encore, comme presque toute la côte de cette Mer. Il confine donc du côté de la Nubie, qui lui est au Midi, avec l'Empire du Prêtre-Jean. Ce qui marque suffisamment la grandeur du pays que possède le Turc en Afrique, de même que nous avons observé ce qu'il tient dans l'Europe & dans l'Asie, d'où l'on a eu sujet de le nommer par excellence le Grand Seigneur.

Alexandrie d'Egypte est au trentième degré, & cinquante-huit minutes d'elevation,



& le Caire, surnommé le Grand, près duquel sont les renommées Pyramides, au vint-neuvième & vint-quatre minutes.

#### CHAPITRE LXIV.

*De l'Empire des Cherifs, ou de Fez & Maroc.*

**L**ES deux Roiaumes de Fez & Maroc, ont fait l'Empire des Cherifs, qui s'en sont emparez sous le pretexte du zele de la Religion Musulmane ou Mahometane. Ce païs est l'ancienne Mauritanie Tingitane, qui fait aujourd'hui la plus Occidentale partie de ce qu'on appelle Barbarie.

Le Roiaume de Fez est le plus Septentrional & Oriental; celui de Maroc regarde davantage le Couchant & le Midi; mais tous deux considerez ensemble, ont pour limites la mer Mediterranée au Nort, l'Océan Atlantique au Couchant, le mont Atlas au Midi, ou même un peu au delà les deserts sablonneux de la Numidie, & au Levant le Roiaume de Tremecen, qui est de la Mauritanie dite Cesarée par les Anciens.

Jean Leon nous a décrit la ville de Fez comme l'une des plus considerables du Monde. A present Maroc est la Capitale de l'Empire, par le sejour ordinaire de son Monarque, qui se dit de la race du Prophete Mahomet.



Il prit comme tel le nom de Cherif, qui veut dire Illustre & Sacré, & il usurpa l'Etat, comme nous venons de le dire, il y a près de cent cinquante ans.

On met Maroc au trente-unième degré d'élevation, & Fez au trente-troisième. La première a donné le nom à nos peaux de Marroquin.

## CHAPITRE LXV.

*De l'Empire du Prêtre-Jean, ou des Abyssins.*

L'ETHIOPIE se divise en deux parties, dont l'une qui est entre le Tropique de Cancer & l'Equateur, se nomme Supérieure ou Intérieure, & constituée proprement le Roiaume des Abyssins; quoiqu'il s'étende encore au delà de la Ligne, dans l'Ethiopie Inférieure ou Extérieure, & passant les monts de la Lune, jusqu'au Tropique de Capricorne selon Magin. Surquoi les Historiens ni les Geographes ne sont pas bien d'accord.

Cluverius donne à cet Etat onze cens soixante de nos lieues de longueur, à le prendre de l'Egypte jusqu'au Roiaume de Monomotapa: Et neuf cens lieues de largeur, depuis le Golphe Arabe jusqu'au fleuve Niger.

Ses limites paroissent par là, qui sont l'Egypte & la Nubie au Septentrion, le pays de



Monomotapa au Midi, la Mer Rouge au Levant, & le Roiaume de Congo, ou de Maniconco au Couchant.

Le Prince de ce grand Empire est differemment appellé, Roi d'Ethiopie, Empereur des Abyssins, Grand Negus, & Prêtre-Jean. Ce dernier titre lui a été conféré ou en memoire du Prophete Jonas, comme quelques-uns l'écrivent; ou par méprise, comme d'autres le veulent, aiant été pris pour un Prince Tartare de la Province de Tanduc en Asie, selon que nous l'avons observé au Chapitre cinquante-unième. Il y en a qui font passer ce terme Prêtre-Jean, pour une corruption du mot *Pharas ta Jan*, dont on l'a honoré, & qui veut dire *Lyon sur Cheval*, comme pour signifier que ce Monarque est par dessus tous les Rois, ce que le Lyon est sur les autres animaux, quelque estimez qu'ils soient. Quoi-qu'il en soit, ce Monarque est Chrétien, & se dit lui-même dans ses Lettres Patentes de la race du Roi David par Salomon son fils, que la Reine Saba d'Ethiopie alla visiter.

Il faisoit autrefois sa demeure dans la ville d'Auxume, ou de Caxume, qui étoit alors Capitale. Mais à présent il n'a point de séjour arrêté, allant d'un lieu à l'autre, où il dresse des Tentes, & tous ceux de sa Cour après, à  
cer-



certaine distance, portée par ses reglemens; de telle façon que par tout où il s'arrête, il y fait en un instant une ville très-grande & très-considerable, dont les maisons sont autant de pavillons.

Au lieu que les Princes Ottomans font mourir par une mauvaise raison d'Etat leurs plus proches parens, celui-ci renferme les siens sur la montagne d'Amara, comme nous l'avons déjà dit. Mais il ne peut éviter qu'il n'en échape parfois quelqu'un : & les Relations que nous avons de ce pais-là portent, qu'il y a de grandes guerres civiles arrivées par de telles évafions.

Ce Monarque tient un grand nombre de Lieutenans Generaux; ou de Vice-Rois en diverses Provinces, dont il y en a un vers la côte de la Mer Rouge, qui s'appelle Barnagas, c'est à dire Roi de la Mer. Mais le Turc lui a tant enlevé de Places & de Ports sur cette Mer là, que ce Vice-Roi ne merite plus le nom qu'il porte. Il n'est pas vrai pourtant, qu'il ne reste plus rien de la côte au Roi d'Ethiopie, comme quelques-uns l'on écrit. Cette côte, qui est à la gauche du Golphe Arabique, se nomme communément la côte d'Abex, pour dire des Abyffins.



## CHAPITRE LXVI.

*De la Guinée.*

ON donne à la Guinée une merveilleuse étendue; depuis les deserts de Libye qui la bornent au Septentrion, jusqu'à l'Océan Ethiopique vers la Ligne, où elle a le Roiaume de Congo au Sud: Et depuis l'Océan Occidental qu'elle a aussi au Couchant, jusqu'au Roiaume des Abyssins, & au Nil qui sont ses limites Orientales.

On la divise en deux parties, dont l'une est nommée Septentrionale, l'autre Meridionale, & qui sont séparées par le fleuve Nigir, ou plus communément Niger, duquel on nomme toute la Guinée le pais des Negres. C'est celui qu'on appelle encore *Rio grande*, qui a son embouchure dans l'Océan sur l'onzième degré d'élevation vers le Nort, & que quelques-uns confondent avec le Senega; mais les rivières de Gambra & de Senega sont deux bras de celle du Niger. Il a son cours du Levant au Couchant, & les mêmes qualitez du Nil.

Quoiqu'on attribue quatorze Roiaumes differens à la Guinée Septentrionale, & seize à la Meridionale, si est-ce qu'il n'y en a que trois principaux, celui de Tombut, celui de



Goaga, & celui de Borno, tous les autres étans leurs Tributaires. Gualata pourtant est tenu pour Roiaume absolu dans la Guinée Septentrionale. Il faut aussi observer, que dans la Meridionale il y a un autre Roiaume particulièrement appelée la Guinée, qui a vrai-semblablement donné le nom general à tout le reste. Ils portent tous celui de leurs villes capitales.

## CHAPITRE LXVII.

### *Du Roiaume de Congo.*

CET Etat est dans l'Ethiopie Inferieure; mais ses limites sont posées diversement, parce qu'on pretend que son Souverain se dit Seigneur de plusieurs Roiaumes, comme entre autres de celui d'Angola, qui ne le reconnoissent plus. Mais puisque nous en avons si peu de certitude, & que les guerres otent en un tems des Provinces qu'elles rendent à un autre, il vaut mieux lui laisser ce qu'on lui a donné dès le commencement; lorsque les Portugais en eurent la premiere connoissance. Car ce pais étoit tout-à-fait inconnu aux Anciens, ou tenu pour inhabitable à cause de sa situation, bien qu'on nous le décrive aujourd'hui pour l'un des plus tempez du monde.



Nous le bornerons donc du côté du Nort du Roiaume de Benin qui est de la Terre des Negres vers la Guinée; du Sud de celle des Cafres, & d'une partie des montagnes de la Lune; du Couchant de la mer Ethiopique, qu'on lui adjuge depuis le Cap de Sainte Catherine, qui est à deux degrez de Latitude Australe, jusqu'au Cap Nègre au dessus d'Angola; & du Levant du Roiaume des Abyssins, vers les mêmes montagnes de la Lune.

La ville de Congo, autrefois Capitale, a donné le nom à cette Monarchie, car à present le séjour ordinaire du Prince est en celle que les Portugais nomment Saint Sauveur, située à sept degrez & demi del'Equateur, sur un Rocher qui a une plaine de trois à quatre lieues, distante de cinquante de la Mer. Le mot de Mani veut dire Seigneur, de sorte que celui de Manicongo ne devoit être donné qu'au seul Monarque, mais on l'attribuë par abus à tout le Roiaume.

L'on s'y sert de coquilles pour monnoye ordinaire, comme en toutes les contrées voisines. La Religion Chrétienne y est établie à ce qu'on dit. Et les principales rivières sont le Zaire & la Coanza, qui viennent toutes deux des Lacs d'où sortent le Nil & le Niger, aiant toutes aussi les mêmes inondations uti-



les aux pais qu'elles arrosent, & les mêmes Crocodiles. Le Zaire est large de neuf à dix lieues à son embouchure dans la Mer, où il conserve la douceur de son eau l'espace de vint ou trente autres lieues, selon les tems differens qu'il grossit ou diminué. La Coanza aide à former l'Isle Loanda, où les Portugais ont une ville à dix degrez de la Ligne vers le Sud.

## CHAPITRE LXVIII.

*Du Roiaume de Monomotapa.*

CE nom de Monomotapa, ou Benomotaxa, se prononce encore en deux ou trois autres différentes façons, & Cluverius dit qu'il signifie Empereur. Aussi donne-t-il à ce Roiaume une merveilleuse étendue de pais, depuis l'Ocean Ethiopique jusqu'à la Mer Rouge en traversant les lieux où se trouvent les montagnes de la Lune. C'est de quoi il fait sa longueur qui n'a pas moins de huit cens de nos lieues: Et pour sa largeur, il la prend depuis les sources du Nil jusqu'au Cap de Bonne-Esperance par un espace d'autres six cens lieues semblables. De cette sorte, il le borne du Levant par la Mer Rouge, du Couchant & du Midi par l'Ocean, & du Sep-



tentrion par les Roiaumes de Congo, & des Abyssins.

Mais la plûpart des Relations rendent cet État bien plus petit, le renfermant entre la riviere de Cuama, & celle du Saint Esprit ou de Magnice, sur laquelle est située la ville de Monomotapa qui a donné le nom au Roiaume; & accourcissant aussi ses limites du Nort au Sud. Il est vrai qu'elles avouënt que sa puissance est reconnüe jusqu'au Cap de Bonne-Esperance, lui soumettant beaucoup de Princes voisins. Celui de Sofala qui lui est au Levant, & qui lui paioit autrefois tribut, ne le reconnoit plus depuis qu'il s'est fortifié du secours des Portugais.

Pigafette, Magin, & quelques autres mettent dans cet Empire une Province d'Amazones, qui reconnoissent le Monarque de Monomotapa pour Souverain.

Les rivières de Cuama & du Saint Esprit viennent du Lac Zambre vers les monts de la Lune. Cuama est la plus grande des deux, & Vincent le Blanc Marseillois se vante dans sa Relation imprimée depuis peu, d'avoir remonté par cette riviere jusqu'au Lac, où l'on pose la source du Nil, faisant descendre ensuite ses Vaisseaux jusqu'en Alexandrie d'Egypte. Cela presuppôsé pour veritable, il y a



deux choses notables à remarquer. Premièrement, qu'il se trouve une conjonction de deux Mers par ces fleuves, que tous les Anciens ont ignorée: Et en second lieu, que puisqu'on descend le Nil depuis sa source, ses chûtes épouvantables nommées Cataractes, & Catadupes, ne peuvent être qu'en quelque bras, y en devant avoir d'autres navigables. Mais à la vérité le Blanc n'explique pas bien cela, se contentant de dire qu'il se détourna pour aller voir la Cour du Prêtre-Jean, d'où il fut retrouver sa compagnie, qui après diverses pauses avoit continué son chemin par eau. Une chose de si grande importance méritoit bien d'être narrée plus au long, & qu'on l'éclaircit dans toutes ses circonstances.

## CHAPITRE LXIX.

*De la Côte de Zanzibar, & des Cafres.*

**I**E conjoins ces deux Pais, parce qu'il se trouve des Auteurs qui comprennent sous le Zanzibar, ou Zanguebar, qui semble être l'Agisymbé de Ptolomée, toute la côte depuis le Cap Negro de l'Océan Occidental, jusqu'aux Roiaumes de Del, & Adée, sur la Mer Rouge; renfermant par ce moien dans cet espace toute la Cafrerie, & ce que nous avons donné au Roiaume de Monomotapa.



Mais on prend plus methodiquement la côte, depuis le Cap susdit jusqu'à celui de Bonne-Esperance & un peu au delà, pour celle des Cafres; & ce qui reste depuis la riviere de Cuama qui est au Nord-est de Monomatapa, jusqu'à la Mer Rouge en détournant vers la côte d'Abex, pour celle de Zanzibar. Cette dernière comprend donc les Roiaumes de Mozambique, de Quiloa, de Monbaze, & de Melinde; qui portent tous les noms de leurs villes capitales assises la plupart dans des Isles. Quelques-uns y logent même Cefala, ou Sofala, pais si fertile en or, que beaucoup le prennent pour l'Ophir où Salomon envoioit sa flotte qui étoit trois ans à faire ce voiage.

Quant à la contrée des Cafres, mot qui designe des hommes barbares & sans Loi, Sannut & d'autres l'établissent depuis les montagnes de la Lune sous le Tropique de Capricorne, jusqu'au Cap de Bonne-Esperance, au Cap Faux, & au Cap des Aiguilles, trois Promontoires qui sont pris souvent l'un pour l'autre: Et je vois que tous conviennent en cela, que les Cafres sont si sauvages, qu'on n'a point encore su qu'ils eussent de villes, ni de demeures tant soit peu considerables.

Tant y a que de cette côte des Cafres, l'étendant depuis celle du Roiaume de Congo



jusqu'à la riviere du Saint Esprit, on vient au rivage de Monomotapa, d'ou l'on entre dans la côte de Zanzibar, qui dure jusqu'au Cap de Guardafu. C'est celui que les Anciens nommoient *Aromata*, au Détroit de Babelmandel, ou de la Mer Rouge. Ce Golphe a la côte d'Abex, ou des Abyssins, à la main gauche, qui confine, comme nous avons dit, avec le Turc, lequel possède le reste jusqu'à la ville de Suez, qui est à l'extrémité du Golphe.

Mais je ne veux pas oublier que dès l'entrée de cette même côte d'Abex, l'on trouve la petite Republique de Brava, dont la ville du même nom est au bord de la Mer, à dix degrez & trente minutes d'élevation vers le Nord. C'est la seule Republique qu'on sache de toute l'Afrique. Son gouvernement est Aristocratique sous douze Xequés choisis entre les plus vieux descendans de sept Freres, qui se retirerent là, suivant la persécution de quelques Rois de l'Arabie Heureuse. Elle paie tribut aux Portugais qui l'ont une fois saccagée.

## CHAPITRE LXX.

### *Des principales Isles d'Afrique.*

COMME nous avons fait un Corollaire de la plupart des Isles d'Asie, nous conti-



dererons ici les principales de l'Afrique dans toutes ses Mers. Et puisque nous sommes demeurez à l'entrée du Golphe Arabique, dans lequel le Turc tient les petites Isles de Suaquen & de Mazua, qui étoient autrefois de l'Empire du Negus, aussi bien que celles de Dalaca, & de Balbelmandel, nous y pouvons observer celle de Socotra, qui passe pour la Dioscoride des Anciens, & qui a bien vint lieues de long, sur huit ou neuf de large. Elle n'a ni le Ciel ni la Terre favorable, étant très-mal-saine, & très-infertile.

De là retournant au Sud-Ouëst on ne trouve jusqu'au Cap de Bonne-Esperance que l'Isle de Madagascar ou de Saint Laurent, qui soit de consideration, encore qu'il y en ait beaucoup de petites entre cette grande Isle & la cote d'Afrique. Madagascar est prise pour la *Cerne* de Plin, & va du Sud au Nord depuis l'onzième degré de Latitude Australe, jusqu'au vint-sixième. Cela montre sa longueur, qu'on fait de quatre à cinq cens lieues, sur un espace de cent à deux cens de largeur. Marc Polo nous assure qu'on y voit un Oiseau qu'il appelle Ruch, bien plus grand que nos Aigles; & tel qu'il enleve un Elephant.

Passé le Cap de Bonne-Esperance, & tirant vers le Nord, je laisse l'Isle de Sainte Helene



fi utile aux malades, & quelques autres, comme trop éloignées de la côte. Celle d'Anno-bon, ainsi nommée pour avoir été découverte le premier jour de l'an, n'en est pas si écartée. Mais celle de Saint Thomas, que la ligne Equinoctiale traverse, en est bien plus proche. Sa ville de Pavoasân est fort mal-saine, comme toute l'Isle, qui a deux Hivers aux deux Equinoxes, de Mars & de Septembre lorsque le Soleil y jette ses rayons à plomb, à cause des nués épaisses qu'il forme alors d'un plus grand nombre de vapeurs. Elle est presque toute ronde, ayant quelque trente de nos lieues en tout sens.

Celle du Prince, dont celui de Portugal tiroit le revenu, ce qui lui a donné le nom, est un peu au delà, à deux degrez vers le Nord.

On n'en rencontre point de considération ensuite le long de la côte que celles du Cap Vert, qui sont les Hesperides ou Gorgades des Anciens. Les uns en comptent huit seulement, les autres neuf, dix, onze, & douze. Elles furent découvertes par un Genoïs l'an mil quatre cens quarante. Celle qui porte le nom de Saint Jacques est la capitale de toutes, dont la situation se trouve entre la Ligne &



nôtre Tropicque. La demeure en est tenuë fort mal-saine.

L'on trouve après les Canaries, prises pour les Isles Fortunées dont on a tant parlé. L'on en comte sept, dont la plus grande a donné le nom à toutes les autres, & elle l'a reçu, au dire de Pline, de la grandeur & de la multitude de ses chiens. Elles sont vis à vis des Caps de Non, & de Bojador, étant aussi opposées à la Province Hea du Roiaume de Maroc. Bethancour, François, les découvrit l'an mil quatre cens cinq. Celle de Tenerife a un Pic, ou pointe de montagne, qu'on tient la plus haute qui soit au Monde. Il faut trois jours pour arriver à son sommet, qui n'est découvert de neiges qu'en Juillet & Août: & de là toutes ces Isles se voient, dont il y en a qui sont éloignées de plus de trente lieues. Dans celle qu'on nomme de Fer l'on voit cet arbre merveilleux, nommé Saint par les Espagnols, & Garoë par ceux du pais. Il est au haut d'une montagne toujours environné d'une nuée, qui se convertit sur ses feuilles en eau, dont on remplit par jour plus de vint tonneaux, toute l'Isle n'étant abreuvée que de cette liqueur.

La Madere est à soixante lieues des Canaries, & a trente-un degré, & trente minutes



d'élevation. Son nom marque l'abondance de bois dont elle étoit pleine quand les Portugais la decouvrirent l'an mil quatre cens vint. L'air y est très bon, & très-temperé. C'est de là que vient le sucre qu'on nous dit par excellence être de Madere.

Encore que beaucoup donnent à l'Europe les Isles dites Flandriques ou Flamandes, pour avoir été découvertes par les Flamans, & qu'on nomme encore Terceres & Açores en terme Espagnol, à cause des Autours qui s'y trouvent, je les mettrai ici comme d'autres font en suite des Canaries, & comme appartenantes à l'Afrique. Les uns en nomment sept, & les autres neuf, les plaçant entre le trente-fixième; & le quarantième degré de Latitude. La principale est celle qui s'appelle particulièrement la Tercere, où reside l'Evêque, & le Gouverneur de toutes dans la ville d'Angra.

Il nous reste d'entrer par le Détroit de Gibraltar dans la Mer Mediterranée, pour y considerer une seule Isle de nom, qui est celle de Malte, que Ptolomée attribue à l'Afrique avec raison, comme la langue qu'on y parle le témoigne. Elle est tenue par les Chevaliers de Saint Jean de Hierusalem, qui l'ont



requë du Roy d'Espagne après la prise de Rhodes, pour s'opposer aux Infideles selon leur profession. Elle est environ le trente-cinquième degré d'élevation, & a de dix à onze lieues de longueur, avec quelque fix de largeur. Pour celles de Comin, de Goze, & de Lampadouze, qui sont encore à ces Chevaliers, c'est trop peu de chose pour s'y arrêter, non plus qu'à celles de Galite, de Tabarque, de Linosé, & de Pantalarée. Celle des Gerbes, ou Gelves du Roiaume de Tripoli, qui est à deux cens pas de la petite Syrte, n'a que huit ou neuf lieues de tour, & se trouve si proche du Continent de l'Afrique, qu'autrefois elle y étoit jointe par un Pont. C'est le país des Lothophages d'Homere.

#### CHAPITRE LXXI.

*Des parties de l'Amerique, & premièrement de la Septentrionale. (\*)*

Nous avons divisé au Chapitre vint-unième toute l'Amerique en deux parties, jointes par l'Isthme de Panama, qui n'est que dix-huit lieues d'Alemagne, ou de trente-fix

---

(\*) il s'est changé beaucoup en Amerique depuis que nôtre Auteur a écrit ce Chapitre, aussi a-t-on decouvert beaucoup plus de país.



des nôtres. Commençons l'examen sommaire que nous en voulons faire par la plus Septentrionale de ces parties, qui a ou des pais inconnus, ou une Mer glaciale au Nord; avec le Détroit Davis vers l'Europe, & celui d'Anian vers l'Asie. La Mer du Sud, autrement dite Pacifique, la borde au Couchant; celle du Nord au Levant; & l'Isthme que nous venons de nommer, est à son Midi.

Au dessous du Détroit Davis l'on decouvrit dès l'an mil trois cens quatre-vint-dix, le pais d'Estotiland dans l'Amerique Septentrionale, de sorte qu'on peut dire avec verité que ni Christophle Colomb, ni Americ Vespuce, n'ont été les premiers qui ont trouvé le nouveau Monde, puisque plus de cent ans devant, & dès l'année que nous venons de cotter, Antoine Zeni Venitien s'étoit transporté dans cette partie de son Continent, par l'ordre d'un Roi de Frislande appelé Zichmus. L'Isle de Frislande n'est éloignée de la côte d'Estotiland, que de cinq cens lieues vers l'Orient.

L'on ignore les limites vers le Nord du pais d'Estotiland, où est peut-être tout d'un tenant celui de Groenland tenu autrefois pour une Isle; mais il a vers le Sud la terre de Cor-



teréal, autrement dite de Labrador, approchant du soixantième degré.

Au dessous est la nouvelle France, qu'on appelle Canada du nom de sa grande riviere, qui est la même que nos Cartes nomment encore le fleuve de Saint Laurent. Nôtre nouvelle France s'étend de l'un & de l'autre côté de cette riviere, & porte ce nom tant pour avoir été découverte par nos François, que pour être en même situation à l'égard du Ciel que la France Européenne. En effet, Quebec, qui est la principale place que nous y avons n'est pas constamment si Septentrionale que Paris, & il y en a même qui lui donnent la même élévation de la Rochelle, qui est au 46. degré. Et néanmoins le froid y est plus long, & plus rude qu'à Paris, où nous approchons du quarante-neuvième degré; ce qui vient de la position du lieu, & des grands bois du Canada, qui conservent la neige sans se fondre des trois & des quatre mois de l'année. Nous y avons pénétré par le païs des Hurons vers le Levant quatre ou cinq cens lieues, & les dernières Relations portent qu'on croit être bien près de la mer Orientale. Tadoussac, Sainte-Croix, & le port Roial, sont d'autres demeures que nous y avons outre Quebec. Les Terres Neuves dites par les Basques



Basques de Baccalaos , c'est à dire des Mou-  
ruës, sont deux Bances, ou deux Isles, situées  
à l'embouchure de la riviere de Canada.

Je mets la Virginie, dite premierement  
Apalchen, ensuite, tirant toujours vers le  
Sud, parce que Norumbega, & l'Acadie,  
qu'on a voulu appeller nouvelle Ecoffe, sont  
des parties du Canada. La Virginie est la  
nouvelle Angleterre, bien differente de la  
nouvelle Albion de Drac, qui est sur la mer  
du Sud. Celle-ci est assise sous les trente-  
six, trente-sept, & trente-huit degrez, vers  
le Golphe de Quespoc; mais les Anglois  
l'étendent bien davantage dans leurs Rela-  
tions. Ils la nommerent Virginie à l'honneur  
de leur Reine Elisäbeth qui ne se voulut point  
marier. Le pais pour être plus Austral, n'est  
pas moins sauvage que celui de Canada.

L'on trouve, après la Virginie, la Floride,  
à qui l'on donne diverses limites, mais qui  
n'est proprement qu'une Chersoneuse ou Pe-  
ninsule, faisant le canal de Bahama entre elle  
& les Isles dite Lucayos. Elle a plus de cent  
lieuës de long, & vint-cinq, voire trente  
parfois de large. Son Cap le plus Meridional  
approche du vint-cinquième degré d'éleva-  
tion. Et elle a son nom du jour de Pâques  
Fleuries qu'elle fut découverte. La Floride



teréal, autrement dite de Labrador, approchant du soixantième degré.

Au dessous est la nouvelle France, qu'on appelle Canada du nom de sa grande riviere, qui est la même que nos Cartes nomment encore le fleuve de Saint Laurent. Nôtre nouvelle France s'étend de l'un & de l'autre côté de cette riviere, & porte ce nom tant pour avoir été découverte par nos François, que pour être en même situation à l'égard du Ciel que la France Européenne. En effet, Quebec, qui est la principale place que nous y avons n'est pas constamment si Septentrionale que Paris, & il y en a même qui lui donnent la même élévation de la Rochelle, qui est au 46. degré. Et néanmoins le froid y est plus long, & plus rude qu'à Paris, où nous approchons du quarante-neuvième degré; ce qui vient de la position du lieu, & des grands bois du Canada, qui conservent la neige sans se fondre des trois & des quatre mois de l'année. Nous y avons pénétré par le païs des Hurons vers le Levant quatre ou cinq cens lieues, & les dernières Relations portent qu'on croit être bien près de la mer Orientale. Tadoussac, Sainte-Croix, & le port Roïal, sont d'autres demeures que nous y avons outre Quebec. Les Terres Neuves dites par les Basques



Basques de Baccalaos, c'est à dire des Mouruës, sont deux Bancs, ou deux Isles, situées à l'embouchure de la riviere de Canada.

Je mets la Virginie, dite premierement Apalchen, ensuite, tirant toujours vers le Sud, parce que Norumbega, & l'Acadie, qu'on a voulu appeller nouvelle Ecosse, sont des parties du Canada. La Virginie est la nouvelle Angleterre, bien differente de la nouvelle Albion de Drac, qui est sur la mer du Sud. Celle-ci est assise sous les trente-six, trente-sept, & trente-huit degrez, vers le Golphe de Quespoc; mais les Anglois l'étendent bien davantage dans leurs Relations. Ils la nommerent Virginie à l'honneur de leur Reine Elisabeth qui ne se voulut point marier. Le pais pour être plus Austral, n'est pas moins sauvage que celui de Canada.

L'on trouve, après la Virginie, la Floride, à qui l'on donne diverses limites, mais qui n'est proprement qu'une Chersonesse ou Peninsule, faisant le canal de Bahama entre elle & les Isles dite Lucayos. Elle a plus de cent lieues de long, & vint-cinq, voire trente parfois de large. Son Cap le plus Meridional approche du vint-cinquième degré d'élevation. Et elle a son nom du jour de Pâques Fleuries qu'elle fut découverte. La Floride



& le Jucatan qui n'en est pas éloigné, sont les deux plus celebres Peninsules de l'Amerique sur la Mer du Nord, comme la Californie l'est sur celle du Sud. Les Habitans de la Floride ne sont pas plus civilisez, que ceux de Canada, ou de la Virginie.

La nouvelle Espagne suit, située entre les deux Mers du Nord & du Sud, & qui s'étend depuis le Tropique de Cancer jusqu'à l'Isthme de Panama, qu'on voit vers le neuvième degré de Latitude. Ferdinand Cortez en prit possession pour Charles-Quint, l'an mil cinq cens dix-huit. Elle a huit principales Provinces, Veraga, Nicaragua, Honduras, Jucatan, Panuco, Mechoacam, Xalisco, & Mexique, où est la ville du même nom, qui est la Capitale de tout ce grand país. Cette ville étoit sise dans le milieu d'un Lac, comme Venise dans ses Palus, mais les Espagnols l'ont transportée sur la rive, où elle est la demeure du Vice-Roi & de l'Archevêque. Leur Jurisdiction s'étend sur un nombre incroyable d'Isles, qui sont dans l'Archipelague de Mexico. L'on en comte plus de six cens, dont les principales sont Cuba, Jamaica, & l'Espagnole. Leur nom general est celui des Antilles, qui sont divisées en celles de Sotovento & celles de Barlovento, les premieres étant les plus proches de



la terre ferme; de même que les Isles de l'Archipelague de la Grece sont dites ou Sporades, ou Cyclades. Les Rois de Mexique étoient les plus puissans de toute l'Amerique Septentrionale.

Voions à present l'autre côte que baigne la Mer du Sud, & qui est au Couchant, puisque nous sommes arrivez au bord de l'Isthme qui est au Levant dans la Mer du Nord, & où sont les villes de *Nombre de Dios*, & *Porto-Bello*.

Le Détroit d'Anian, & le Roiaume qui porte le même nom, sont au Couchant de l'Amerique Septentrionale, & approchent du Cercle Arctique. L'on parle aussi d'un Roiaume de Berg, le plus Boreal qu'on y ait encore remarqué. Mais l'on n'a rien de certain, ni de circonstantié en tout cela.

Les Cartes marquent au dessous en descendant vers le Sud, le país de Quivira, qui est celui où François Drac mit sa nouvelle Albion à quarante degrez d'elevation. L'on n'a point penetré le dedans, & il n'y a qu'un peu de côte, dont nous ayons quelque connoissance.

Enfin l'on vient à la Peninsule de Californie, qui a son Cap sous le Tropique, où est l'embouchure du Golphe que les Espagnols ont nommé *Mar Vermeio*, ou Mer Rouge. Il a plus de deux cens milles d'Italie, ou cent de nos



lieuës delong. Au deffous de ce Golphe l'on trouve les côtes de la nouvelle Eſpagne dont nous venons de parler. Elle s'étend ſur cette Mer du Sud juſqu'à Panama, où eſt l'Iſthme qui finit l'Amerique Septentrionale.

## CHAPITRE LXXII.

### *De l'Amerique Meridionale.*

L'AMERIQUE Meridionale eſt beaucoup plus connue que la Septentrionale, encore qu'elle ait quelques parties qui le ſont bien moins que les autres.

Son tour, ſelon Magin, à le prendre depuis *Theonyme*, ou, *Nombre de Dios*, juſqu'à Panama par le Détroit de Magellan, eſt de huit mille lieuës.

Le plus grand Roiaume qu'elle eût devant l'invaſion des Eſpagnols, étoit celui des Incas du Perou, qui tenoient le ſiege de leur Empire à Cuſco.

De tout ce grand Continent partagé entre les Caſtillans & les Portugais, il n'en appartient à ceux-ci que le ſeul Breſil, par la ligne Alexandrine dont nous avons parlé au Chapitre huitième, en traitant des Meridiens.

Cette Amerique Australe eſt comme diviſée en deux portions inegales, par des plus hautes montagnes du Monde, que les Eſpagnols



nomment *Cordilleras*, & ceux du païs *Andes*. Elles s'étendent du Septentrion au Midi par une longueur de bien mille lieues.

Pour commencer par le Détroit qu'on attribue à la partie Meridionale, il est dans la Castille d'Or, qu'on nomme autrement le Roiaume de Terre-ferme, qui a Panama pour sa ville capitale, éloignée de neuf degrez de la Ligne. Quelques-uns nomment cet Isthme le Détroit de Darien, à cause d'une ville, & d'une riviere qui portent ce nom. Et parce que la cote remonte un peu vers la Tramontane, le grand fleuve de la Magdelaine qui traverse cette Province, se décharge dans la Mer du Nord à douze degrez de l'Equateur.

Dans le retour que fait la côte vers le Sud, on trouve celle de la Guiana, qui est cette celebre Province du Roi Doré, ou *del Dorado*, qui faisoit sa demeure dans sa ville capitale de Manoa. Cette Region, qui a la riviere Orenoque au Nord, s'étend jusques sous l'Equateur; où est la mer, ou Lac, Parime, de deux à trois cens lieues de longueur, & qui n'a nulle communication avec les autres Mers, non plus que la Caspie de nôtre ancien Monde. C'est sur ce Lac, ou Mer, qu'on place la ville de Manoa, que plusieurs disent être la plus riche de toutes les villes du Monde.



Après la côte de Guiana suit celle des Caribes, & l'on trouve la grande riviere Oreglane, ou des Amazones, qui se décharge dans l'Océan sous la Ligne. Il y en a qui la confondent avec celle de Maragnon, qui est différente néanmoins. Car le Maragnon entre, deux degrez au dessous vers le Sud, dans la même Mer.

Le Bresil commence à cette embouchure du Maragnon, & Magin le fait aller jusqu'à la riviere d'Argent, ou *de la Plata*, lui donnant sept cens cinquante lieues de longueur du Septentrion au Midi, & deux cens cinquante de largeur du Levant au Couchant, ce qui est selon la description qu'en font les Portugais, car les Castillans accourcissent un peu cette grande étendue du Bresil.

Il a suivi les interêts de la Couronne de Portugal, & s'est séparé de la Castille, comme a fait toute l'Inde Orientale, à la réserve des Philippines. Mais les Hollandois se sont emparez d'une partie de la côte & des places du Bresil, durant leurs guerres avec le Roi d'Espagne, sur qui les aiant conquises, ils ne font pas pour les rendre facilement aux Portugais.

C'est le país des Margajats, & des Topinambous, dont nous avons tant de Relations



Françoises: Et celui encore ou se trouve le *Vnau*, animal que les Espagnols ont nommé *la Pareffe*, parce qu'étant plus grand qu'un Loup, il ne fait pas en quinze jours de chemin la longueur d'un jet de pierre.

Depuis la riviere d'Argent, à qui l'on donne quarante lieuës de largeur dans son embouchure (quoiqu'on la fasse moindre que celle des Amazones) jusqu'au Détroit de Magellan, c'est la côte de Chica, où se trouvent ces Geans Patagons de dix à onze pieds de haut, & tels que les hommes ordinaires ne leur vont qu'à la ceinture.

Ce détroit est à son entrée Orientale venant de la mer du Nord, au cinquante-deuxième degré & demi d'élévation, & sa bouche dans la mer Pacifique est au cinquante-troisième & demi. Sa longueur est de quatre cens milles d'Italie, ou de deux cens de nos lieuës. Quelques-uns le font plus court; mais tous conviennent que sa moindre largeur est de près d'une lieuë.

Celui du Maire qui est un peu au dessous, aiant cinquante-huit degrez de hauteur de Pole, & cinquante-neuf minutes, a fait voir que la Terre nommée *del Fuego*, qu'on croioit un Continent, n'est qu'une Isle située entre ces deux Détroits. Le Maire natif d'Anvers,



mais fujet des Hollandois, découvrit ce dernier Détroit en Janvier mil fix cens feize. Il est au Sud-Est de celui de Magellan, & n'a que sept ou huit lieues de longueur. Il a ouvert un chemin aux Philippines, & aux Moluques, qui se fait en moins de tems, & avec moins de travail, qu'en doublant le Cap de Bonne-Esperance.

Du Détroit de Magellan on entre dans la mer du Sud, où suivant la côte en remontant vers la Ligne, on trouve le païs de Chilé, long de bien cinq cens lieues, mais fort étroit, n'en ayant pas plus de vingt entre la mer Pacifique & les montagnes des Andes, qui le terminent.

Au dessus des Provinces de Chilé on trouve le riche païs du Perou, situé entre le Tropique de Capricorne & l'Equateur; & par conséquent dans la Zone Torride. Il a bien neuf cens lieues de longueur du Nord au Sud; mais étant fort borné de l'Est à l'Ouest, entre la mer Pacifique & les Andes, il n'a que dix lieues de largeur en pleine, vingt en terres & vallées, & vingt autres en ces montagnes d'une hauteur prodigieuse, appellées Andes.

La Province de Collao a un grand Lac nommé Titicaca, qui a quatre-vingt lieues de tour.

Les Mines de Potosi sont les plus abondantes qui ayent jamais été trouvées.



La capitale ville des Incas, ou Rois du Perou, étoit Cusco, dont le dernier nommé Atabalippa fut pris prisonnier en mil cinq cens trente par François Piçarre, qui fut fait Gouverneur de ce grand Empire par Charles-Quint. Les Vice-Rois sont à présent leur demeure à Lima, autrement nommée *Ciudad de los Reyes*.

Le Perou confine au dessus de la Ligne avec la Castille d'Or, où nous avons vû que se trouve le Détroit de Panamá, & par conséquent l'extrémité de cette partie Meridionale de l'Amerique, dont il suffit d'avoir couru seulement les côtes, parce que les Provinces du dedans sont si peu connûes, qu'on n'en peut parler qu'avec incertitude.

## CHAPITRE LXXIII.

### *Des Parties de la Terre Australe.*

Nous avons remarqué au Capitre vint-deuxième comme la terre Australe se nomme encore Magellanique & inconnue, ce qui témoigne bien qu'on n'en peut dire que fort peu de choses. Magellan qui fit le premier descendre vers le Détroit de son nom quelques hommes de l'Europe, sur le rivage de cette cinquième partie du Monde, apprit d'eux qu'ils y avoient vû quantité de feux allumez de tous côtez, ce qui fut cause qu'elle



reçut alors le nom de *Terre de feu*, & qu'on la voit marquée sur quelques Cartes en ces termes Espagnols *Terra del Fuego*, bien que cette découverte de Magellan ne fut que d'une Isle, selon que nous venons de l'observer.

En tirant de là vers le Levant on voit dans cette Terre Australe un Cap avancé qui se nomme *Terra de Vista*, ou *Terre de Vuë*, & qui est situé au quarante-deuxième degré d'élévation.

Il y a au dessus encore vers l'Est la Region que les Portugais ont appelée des Perroquets.

Mais le Cap de Beach qui est peint sur la Mappemonde au Sud de la grande Java, fait partie d'un Roiaume de cette Terre inconnue, duquel Marc Polo Venitien a parlé, aussi bien que de ceux de Locach, & de Malajur ou Maletour un peu plus éloignez de la Ligne. Car Beach est vers le quinzième degré d'élévation, & les autres sont un peu plus au Midi, & proche de la petite Jave.

Il reste la côte de la nouvelle Guinée, dont le nom peut faire comprendre la situation. Car elle ne l'a reçue qu'à cause de sa ressemblance à l'ancienne Guinée dans une parfaite opposition. Elles sont éloignées l'une de l'autre de tout le Diamètre de la Terre, c'est à dire de cent quatre-vingts Meridiens, ou peu s'en faut. Et comme celle d'Afrique n'est



distante que de quatre degrez de l'Equateur vers le Nord, cette autre en est aussi proche du côté du Sud, si elle ne l'est encore davantage, s'en trouvant qui la mettent à un seul degre de la Ligne. Mais on a reconnu que ce qu'on prenoit au commencement pour un Continent, est un amas de plusieurs Isles, au delà desquelles se peut trouver la Terre ferme.

Fernandez de Quir est celui qui a le plus découvert de ces Regions Australes, se vantant dans sa Relation d'en avoir couru les côtes par la longueur de dix mille lieues. Il fait ce país plus grand que toute l'Europe, & une bonne partie de l'Asie, quoiqu'il semble n'en designer que les parties qui sont sous la Ligne, à ce qu'il dit, & dans la Zone Torride du côté du Midi.

Que si nous considerons la grande étendue de cette Terre inconnue, depuis l'Equinoctiale en quelques endroits, jusques sous le Pole-Antarctique, & du Levant jusqu'au Couchant; nous serons contraints de la concevoir encore plus immense que ne l'a fait cet Espagnol. A quoi ajoutant ce qui nous reste à découvrir de l'Amerique, tant au dedans du país dont on ne connoît que les côtes, comme entre Quivira & le Canada ou l'Estotiland, qu'au dessus de ces contrées jusques sous le



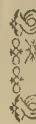
Pole: Et ajoutant encore tout ce qui reste à pénétrer entre l'Europe jointe à l'Asie, & ce même Pole; il demeurera très-constant qu'à peine nous avons connoissance de la moitié du Globe terrestre, & que les trois parties du vieil Monde, avec le nouveau qui est l'Inde Occidentale, ne nous exposent pas plus de pays connu, qu'il y en a dont nous n'avons point encore ouï parler, & dont la découverte se pourra faire aux siècles à venir. Car nous avons fait voir dans d'autres discours, que ce n'est pas une moindre erreur de croire que les hommes & le reste des animaux ne puissent pas vivre sous les Poles à cause du froid, qu'elle étoit grande aux Anciens de penser la même chose à cause de la chaleur, de ce qui étoit sous la Zone Torride, & particulièrement sous la Ligne, où l'on trouve des pays parfaitement temperez. Et l'on peut même soutenir que comme l'on a connu le chaud moindre sous l'Equateur, que sous les Tropiques; il y a même raison de s'imaginer que le froid sera trouvé plus tolérable sous les Poles, que sous les Cercles Arctique & Antarctique. Mais c'est un point de Physique qui demande un Traité séparé.



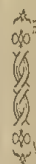


II.  
LA  
RHETORIQUE  
DU  
PRINCE.





C



est  
de  
de  
pe  
te  
en  
pa  
pe  
qu  
Q  
ric






LA  
RHETORIQUE  
DU  
PRINCE.

---

CHAPITRE PREMIER.

*Ce que c'est que la Rhetorique, & en quoi elle  
consiste.*

 LA Rhetorique est l'Art de Bien-dire, & la science qui nous apprend à parler eloquemment de toutes choses. Il est vrai que ces choses ne doivent avoir rien de mauvais en elles, si l'Eloquence est bien definie par Ciceron, une belle explication des pensées d'un homme sage; & si le même Auteur, avec Quintilien, ont eu raison de faire entrer la prud'homie dans la definition de leur parfait Orateur, *Orator est vir bonus dicendi peritus*, l'Orateur est un homme de probité, qui dit en bons termes tout ce qu'il veut dire. Quand on emploie les preceptes de la Rhetorique en faveur du vice, elle n'est pas respon-



sable du crime de son Artisan, non plus que la Medecine, ou quelque autre science, des fautes de ceux qui appliquent mal ce qu'ils tiennent d'elles.

L'Art des Rheteurs se divise en quatre parties, dont la premiere regarde l'invention; la seconde, la disposition; la troisieme, l'elocution; & la quatrieme, la prononciation: Car pour ce qui est de la memoire, dont quelques-uns font une cinquieme partie, elle est necessaire par tout, aussi bien que le jugement; ce qui m'empêche de la considerer separément.

Ces quatre parties s'emploient dans toute sorte de discours ou d'oraisons, dont la Rhetorique a trois genres principaux, le Demonstratif, le Deliberatif, & le Judiciaire: ce sont les termes de l'École.

Le genre Demonstratif s'emploie lorsqu'il est question de louer, ou de blâmer quelque chose.

Le Deliberatif, quand nous voulons persuader, ou dissuader.

Et le Judiciaire, toutes les fois que nous entreprenons d'accuser, ou de defendre quelqu'un.

Beaucoup de Rheteurs ont voulu dire, après Aristote, que le genre Demonstratif étoit du tems present; le Deliberatif, du futur; & le



le Judiciaire, du passé. Mais cela se trouve mieux imaginé, que veritable: Parce qu'en effet lorsque pour louer quelqu'un dans le genre Demonstratif, on dit les belles actions qu'il a faites, elles ne sont pas rendues plus presentes, que les mauvaises qu'a commis celui que nous accusons, quand nous les examinons dans le genre Judiciaire. La distribution par les trois genres d'Oraison de ce qui est honnête, utile, ou juste, n'est pas plus propre, ni établie sur un plus solide fondement.

Sur quelque genre que l'Orateur s'exerce, il tâche d'arriver à son but par trois moiens, qui sont d'enseigner, d'émouvoir, & de plaire. Et ces trois moiens sont tellement de sa charge, que pour peu qu'il s'en éloigne, il peche notablement contre les regles de sa profession, & nuit à son premier dessein de persuader ou d'être cru.

Examinons maintenant les quatre parties de la Rhetorique, & commençons par la premiere qui est l'Invention.

## CHAPITRE II.

### *De l'Invention Oratoire.*

L'INVENTION Oratoire est la recherche des argumens qu'on peut apporter pour



prouver, ou rendre probable une chose dont il est question.

Ces argumens se prennent de plusieurs lieux dont les Rheteurs ont fait des Tables, & des Traitez, aussi bien que les Logiciens. Car outre que toutes les Sciences se communiquent beaucoup de choses les unes aux autres, la Logique a particulièrement tant de rapport à la Rhétorique, que Zenon comparoit la première au poing fermé, & la seconde à la main ouverte & étendue. En effet, ce que les Dialecticiens disent serrément, & en peu de mots, les Orateurs l'étendent & l'amplifient, quoique les uns & les autres tirent leurs argumens de mêmes lieux, nommez Topiques dans toutes les deux professions. Les Categories, & les Topiques d'Aristote ne sont pas plus propres à la Philosophie, que les livres *de Inventione* de Cicéron, & les Topiques sont de l'art Oratoire. Que s'il y a eu des Philosophes tels que les Stoïciens, & les Epicuriens, qui nonobstant ce rapport ont été très-mal propres à l'Eloquence, dont ils témoignent même avoir de l'aversion: Les Peripatetiques en recompense, & ceux de l'Académie, ont souvent mêlé les douceurs de la Rhétorique parmi leurs plus severes raisonnemens.



Or cette partie de l'Invention a d'autant plus de besoin d'être aidée par la Philosophie, que si elle ne lui fournit les bonnes pensées sur chacun des lieux que l'Orateur doit considérer, il lui est impossible de parvenir jamais à la véritable Eloquence, ni qu'il puisse rien faire de considérable aux autres parties que nous examinerons après celle-ci.

C'est pour cela qu'on n'enseignoit autrefois la Rhetorique qu'après la Philosophie, & que ces deux facultez n'avoient qu'un même Précepteur, qui apprenoit à dire en bons termes, & de bonne grace, ce qu'on avoit bien conçu auparavant.

Car d'employer de belles paroles à débiter des choses de neant, c'est être ridicule en perdant le tems; & l'on se dégoûte encore plus de semblables discours, que d'entendre chanter sans paroles de simples notes qui n'ont nulle signification.

Cette comparaison nous peut faire souvenir d'une observation que fait Plutarque sur le même sujet, que souvent on ne remarque pas toutes les fautes des pensées, ni tout ce qui manque au raisonnement de ceux qui parlent avec beaucoup d'éloquence; non plus, dit-il, qu'on ne s'apperoit guères des vices, ni des inégalitez d'une voix qui chante avec la flute, ou

*Lib. de  
audir.*



qui est soutenue par l'harmonie de quelque autre instrument. Mais cela montre plutôt les forces de l'Eloquence, qu'il ne justifie le vice d'un discours, qui n'a pas assez de solidité.

*Ælian. l.  
10. de  
Hist. an.  
cap. 29.*

Quand les Egyptiens publierent que Mercure le Dieu de l'Eloquence, aimoit entre tous les Oiseaux cet Ibis dont ils faisoient tant de cas, c'étoit à cause que ses plumes noires representoient notre discours interieur, & le merite de nos pensées; sans lequel toutes nos paroles pour elegantes qu'elles soient, & tout notre discours exterieur dont les plumes blanches de l'Ibis étoient le symbole, n'auroient rien de considerable.

*Lib. 3.  
de Orat.*

L'on peut encore juger quelle est l'importance des bonnes pensées que nous peuvent donner les regles de l'Invention Oratoire dont nous traitons, puisque tous les maîtres de l'art conviennent en ce point, que c'est l'abondance de mêmes pensées qui cause l'affluence des paroles, & la facilité de l'expression, *rerum copia verborum copiam gignit*, dit Cicéron. Il n'y a personne qui ne soit eloquent aux choses, qu'on s'est bien imaginé, comme Socrate le soutenoit autrefois fort raisonnablement. Et quiconque a suffisamment medité sur un sujet, ne demeurera jamais court, fau-



te de termes propres à s'en expliquer commodément & d'une belle maniere,

*Verbaque prævisam rem haud invita sequuntur,* Horat. de arte Poët.

les paroles suivront d'elles-mêmes, & se présenteront comme en foule pour servir de truchement à l'esprit, toutes les fois qu'il aura bien conçu quelque chose d'importance.

Pour trouver donc ces matériaux spirituels qui doivent former nos raisonnemens, & nos argumens probables, la Rhétorique nous propose des lieux dont les uns sont nommez généraux, parce qu'ils servent à toute sorte de questions ou de discours; & les autres particuliers ou spéciaux, d'autant qu'on les emploie chacun précisément, & séparément, dans l'un des trois genres d'Oraison que nous avons déjà nommez.

Mais il faut établir pour constant, que tous les lieux Oratoires sont fondez principalement sur la science; & sur les belles lettres qu'on doit tenir pour la source de cette Invention des Rheteurs dont nous parlons. C'est pourquoi l'étude des bons livres est absolument nécessaire, avec la connoissance de la Philosophie, comme nous venons de le dire.



## CHAPITRE III

*Des lieux generaux dont se sert la Rhetorique.*

**L**es lieux generaux où se cherchent, & se prennent les matieres d'un discours sont, Premièrement la definition, ou description de la chose dont l'on veut traiter.

Secondement, l'énumeration ou dénombrement des parties dont elle est composée.

En troisiéme lieu la consideration de son nom, & même de ses Synonymes.

4. Le Genre dont elle est, & son espece.

5. Les quatre causes qui la regardent, la Materielle, la Formelle, l'Efficiente, & la Finale.

6. Ses effets.

7. Ce qui lui est opposé, repugnant, ou contraire.

8. Ce qui lui est semblable, ou dissemblable.

9. Les choses qui lui sont soumises, & celles qui lui sont adjointes.

10. Les choses antecedentes, & les consequentes.

11. La comparaison de ce qui est plus grand qu'elle, moindre ou égal.

12. L'autorité humaine ou divine là-dessus, & les témoignages qu'on a de l'un & de l'autre endroit.



La Logique comme beaucoup plus concise, a compris tous ses lieux généraux en ce vers Hexametre.

*Quis? quid? ubi? quibus auxiliis? cur?  
quomodo? quando?*

On le peut rendre en un autre François en changeant un peu l'ordre.

*Qui? quoi? par quel moien? où? quand?  
pourquoi? comment?*

Et si l'on y veut prendre garde, l'on trouvera que tous les lieux de la Rhétorique dont nous avons parlé, avec ce qui s'y peut ajouter, sont compris & comme enveloppez dans ces sept de la Dialectique.

#### CHAPITRE IV.

*Des lieux particuliers qu'on emploie dans le genre Demonstratif.*

**L**ES lieux particuliers ou spéciaux se prennent diversément selon les trois genres d'Oraison, dont le premier, qui est le Demonstratif, comprenant la louange qu'on peut donner aux choses animées ou inanimées, il faut voir premièrement les lieux propres à louer, ou à diffamer les personnes.

L'on cherche leur louange, ou leur blâme.

Premièrement dans leur Patrie, selon qu'elle est de considération, ou autrement, & se-



lon le nombre des hommes renommez par leurs vertus, ou par leurs vices, qui en sont venus.

Secondement dans leurs Parens, sur tout par le merite, ou demerite de leurs Peres, Meres, & ayeuls.

En troisieme lieu dans leur education, & institution; où l'on considere avec quel soin, ou qu'elle negligence, ils ont été élevez.

4. Dans leur constitution corporelle, qui regarde la beauté ou la difformité du corps, à cause même du rapport qu'elles ont souvent à celles de l'ame.

5. Dans leurs mœurs loüables, ou vicieuses; & autres conditions de l'esprit.

6. Dans leur genre de vie, & leur profession, à proportion de ce qu'elle est utile, ou relevée, & qu'on l'a bien ou mal exercée.

7. Dans les traverses ou prosperitez de la Fortune, qui s'est pluë à les favoriser ou à les opprimer autant qu'elle a pû.

8. Dans leurs actions bonnes ou mauvaises, qui est le plus beau, & le plus propre, & le plus puissant lieu de tous, sur tout lorsqu'on peut décrire des exploits militaires, & des gestes Heroïques.

9. Dans leur genre de mort, qui a souvent beaucoup de rapport à leur vie precedente.



10. Dans les circonstances qui ont précédé, & suivi ce dernier article de leur vie.

Il y a plusieurs choses inanimées qui se peuvent aussi louer ou blamer; comme les villes, les pays, les batimens, les jardins, les rivières & choses semblables, où l'on emploie des lieux, dont on peut reconnoître l'usage par ceux que nous allons donner touchant la louange d'une ville: son blâme se prenant de ce qui leur est contraire.

On loue une ville,

Premierement par son antiquité; où l'on remonte souvent jusqu'au tems fabuleux.

Secondement par ses Fondateurs, dont l'on examine le mérite.

En troisième lieu par la beauté, & par la magnificence de ses edifices, tant publics que particuliers.

4. Par la force de ses remparts, & de tout ce qui sert à la rendre comme imprenable.

5. Par sa belle situation, eu égard à la fertilité des terres qui l'environnent.

6. Par ses manufactures, & par la commodité qu'ont les marchands, soit de les transporter ailleurs, soit d'en faire venir d'autres: A quoi, les ports qu'elle peut avoir ou sur la Mer, ou sur quelque rivière, sont considérables.



7. Par la bonté, & pureté de l'air qu'on y respire, & qui contribué tant à la santé, qu'à la longue vie de ses habitans.

8. Par ses bonnes loix, & ses ordonnances, qui font que la Justice y est bien exercée.

9. Par la vertu, & par le bon esprit de ses habitans.

10. Par son opulence, & ses richesses, tant à l'égard du trefor public, que des finances & revenus des particuliers.

## CHAPITRE V.

### *Des lieux utiles au genre Deliberatif.*

**L'**ON persuade, ou l'on dissuade les choses dans le genre Deliberatif, en les examinant sur ces lieux particuliers.

Premierement si elles sont honnêtes, ou deshonnêtes ; où l'on emploie les plus beaux raisonnemens de la Morale.

Secondement si on les peut dire utiles, ou inutiles.

En troisiéme lieu si elles paroissent agreables, ou déplaisantes.

4. Si elles sont necessaires, ou non necessaires.

5. Si elles sont faciles, ou de difficile execution ; voire même si elles ne doivent réussir impossibles.



6. Si on les peut entreprendre avec sûreté, ou s'il y a trop de peril à les faire.

Ce sont les principaux motifs qu'on prend pour conseiller, ou déconseiller quelque chose.

## CHAPITRE VI.

*Des lieux propres au genre judiciaire.*

DANS ce troisième genre d'Oraison, dont l'on se sert pour accuser quelqu'un, ou pour le defendre; pour l'opprimer, ou pour le secourir; il faut employer divers lieux selon l'état de la question.

Car si l'on doute d'un fait, la raison veut qu'on se jette sur les conjectures, pour examiner s'il y a quelque apparence de le croire, par les lieux qui dépendent de la volonté, ou du pouvoir d'exécuter.

Les lieux où l'on peut trouver de quoi faire valoir la volonté, soit pour l'affirmative, ou pour la negative, sont,

Premièrement l'amitié, ou la haine précédente.

Secondement l'humeur froide, ou posée; ou la colérique, voire furieuse, de celui sur qui tombe le soupçon.

En troisième lieu, les menaces précédentes; ou ce qui leur est opposé.



4. Les personnes qui l'ont sollicité à cela; ou le peu d'apparence qu'il y ait été porté par qui que ce soit.

5. Les avantages apparens qui lui en reviennent; ou au contraire.

6. Les disgrâces & les incommoditez qu'il a cru éviter par ce moien; ou tout au rebours, le peu de profit qu'il en peut tirer.

Après la volonté on examine le pouvoir, Premièrement par les signes qui ont précédé, accompagné, ou suivi l'action.

Secondement par les circonstances du lieu, propre, ou mal propre à la faire; selon qu'elle s'est passé dans un bois écarté, ou dans un chemin passant; dans un desert, ou dans une pleine assemblée.

Tiercement par des conjectures fondées sur le tems favorable ou incommode, auquel on veut que la chose se soit exécutée, de jour ou de nuit.

En quatrième lieu, par les moiens qu'on a trouvez pour cela, ou qui ont manqué.

Mais s'il s'agit d'un fait constant, où toutes ces conjectures ne peuvent être employées; il faut avoir recours à d'autres lieux.

Premièrement examiner la chose par son nom, comme s'il est question d'un sacrilege, définir ce mot, pour montrer qu'il convient



fort bien à celui que nous accusons; ou pour le rejeter, si nous sommes sur la défensive.

En second lieu, faire reflexion sur les termes de la Loi, pour les interpreter à nôtre avantage.

3. Lui opposer des loix differentes qui favorisent nôtre parti: & faire voir que la coutume, ou le droit naturel, sont contraires en cela au civil.

4. Faire distinction entre ce qui est écrit précisément, & ce qui est de l'intention du Legislatteur, lequel ne peut pas s'être dispensé de l'équité naturelle, où il faut toujours avoir recours si l'on veut bien interpreter sa loi, montrant les absurditez qui s'en suivroient autrement.

5. Eplucher par le menu toutes les ambiguïtez de cette loi ou ordonnance, par les diverses significations des mots qui la composent, s'ils sont obscurs, équivoques, ou sujets à tromperie.

6, Changer en un besoin l'état de la cause & passer à une autre question, soutenant que nôtre partie adverse n'est pas recevable en son action, qu'il a intentée contre les formes & contre la raison. Comme s'il s'y est porté devant ou après le tems ordonné par les loix



ou s'il s'est adreſſe à un autre Juge qu'il ne devoit.

Lib. 3.  
Rhet.  
cap. 14.

7. Il eſt même expedient parſois d'extravaguer, & d'imiter, dit Ariſtote, ces ſerviteurs qui n'ayant point d'excuse legitime, répondent hors de propos. Sa maxime generale eſt, qu'en une mauvaſe cauſe l'on ne ſauroit pis faire que de s'y renfermer, *malam cauſam habentibus ubicunque melius verſari, quàm in cauſa.*

8. Avouer le fait, s'il ne ſe peut autrement, avec proteſtation qu'on ne s'y eſt pas porté d'une mauvaſe intention, rejettant le tout ſur la fortune, ſur la neceſſité, ſur l'impulſion ou perſuaſion des autres, ou ſur une erreur excuſable.

7. En toute extremité demander miſericorde, & implorer la clemence des Juges.

## CHAPITRE VII.

### *De la Diſpoſition Oratoire.*

**C**E n'eſt pas aſſez de ſavoir trouver les matieres propres à former nos argumens, par le moien des lieux que nous venons de ſpecifier.

Il faut connoître enſuite le rang & la diſpoſition que nous devons donner à ces mêmes matieres, & aux inductions que nous



voulons appuyer dessus. Parce que l'Orateur, aussi bien que le General d'armée, tirent leur principal avantage du bon ordre qu'ils donnent, l'un à ses troupes, & l'autre à ses discours. L'excellente Oeconomie, & le bel arrangement d'une Oraïson, est une vertu, dit Quintilien, semblable à celle d'un Souverain belliqueux, *est velut Imperatoria virtus.*

La premiere disposition est des parties d'une Oraïson, la seconde des raisonnemens que nous faisons en chaque partie.

Il y a quatre parties principales dans une Oraïson, qui doivent la composer, en sorte que l'Exorde precede, suivi de la Narration, après laquelle vient la Confirmation, & puis l'on finit par la Peroraïson.

## CHAPITRE VIII.

### *De l'Exorde.*

CE que les Latins appellent Exorde, les Grecs le nommoient Proëme, qui est la premiere partie d'une Oraïson, & comme le portail de tout l'édifice. L'on peut juger par là qu'il doit être couché en beaux termes, puisqu'il n'y a point d'Architectes qui ne tachent de rendre leur bâtiment recommandable par une belle & agréable entrée.



Son but est de preparer les esprits à une favorable audience, en gagnant leur inclination, & en obtenant d'eux creance pour tout ce qu'on doit dire.

Pour cet effet, on proteste d'abord d'agir sans passion & sans intérêt. On témoigne qu'on a connoissance de la vertu, de la sagesse, & de la justice des Auditeurs; ce qui fait qu'on se promet beaucoup plus de leur equité, & de leur bonté ordinaire, que de ce peu qu'on pourroit employer d'éloquence. Et l'on gagne leur attention, en leur faisant connoître qu'on les entretiendra de choses grandes, nouvelles, merveilleuses, & où ils ont quelque notable intérêt.

Plusieurs tiennent qu'un peu de crainte est non seulement bien-seante, mais même nécessaire à un Orateur au commencement de son Exorde, pour acquerir la bien-veillance de ceux qui croient par là qu'on les respecte. C'est ce qu'Homere a toujours fait pratiquer à son Ulysse.

Il ne sert pas peu aussi pour se faire écouter plus volontiers, & avec grande docilité, de proposer sur la fin de l'Exorde un sommaire des matieres qu'on doit traiter avec une division qui doit être en peu de parties, afin qu'elle



qu'elle soit, & plus agreable, & plus facile à retenir.

Mais il faut soigneusement éviter de faire ici comme ce Curion, qui ne se souvenoit jamais des membres de sa division, de telle sorte, dit Ciceron, que s'il l'avoit faite en trois parties, il n'en trouvoit que deux, ou en mettoit jusqu'à quatre. Ce manquement le rendoit ridicule, comme il le fut encore, lorsqu'en plaidant contre une Titinia accusée d'être forcierè, il demeura court, & voulut soutenir que c'étoit elle qui par ses enchante-mens lui avoit troublé l'imagination, & perverti la memoire.

Un des plus importans preceptes pour ce qui touche l'Exorde, c'est de le faire tel qu'il ait son rapport precis & particulier au fait dont il est question, & au principal sujet de l'Oraison. S'il paroît forcé, ou tiré de loin, il pert toute sa grace, & nuit plutôt qu'il ne profite. Ciceron dit, qu'il faut le retirer des propres entrailles de la cause, *ex ipsis visceribus causæ*, c'est à dire, qu'il lui soit tellement propre, qu'on ne puisse pas juger qu'il fût bon pour être employé ailleurs. Car il y en a qui ont des Exordes preparez de longue main pour servir prèsqu'à toute sorte de discours, comme des selles à tous chevaux. Et

*In Bruto.*

*Lib. 2. de Orat.*



*Lib. 16.  
Epist. 6.  
ad Attic.*

ce grand Orateur même qui donnoit aux autres un avis si important, avoué ailleurs qu'il avoit un volume entier d'Exordes achevez, qu'il appliquoit à ses compositions, selon qu'ils y avoient du rapport; se reprenant d'en avoir mis un par mégarde, & faute de memoire au devant d'un livre qu'il avoit composé de la gloire, qui étoit le même qu'on avoit déjà vû au commencement du troisiéme livre de ses Questions Academiques. Mais comme ces felles, dont nous venons de parler, ne sont jamais si justes sur un cheval, que celles qu'on fait expressément pour lui; ni des têtes qu'on applique de nouveau sur le corps d'une statuë, si naturelles, que quand on les forme du marbre même, & au même tems qu'on la taille: Aussi n'arrive-t-il guéres que des Exordes si generaux conviennent tellement à un discours pour lequel ils n'ont pas été preparez, qu'on ne s'apperçoive aisément, ou d'une indifferance vicieuse, ou de quelque disproportion. Les Prefaces de ce peu de pieces qui nous restent de Saluste, le peuvent faire assez remarquer, & ne prouvent pas moins ici, que la bevûe de Cicéron, le mauvais usage de ce tems-là, quoique le bon n'y fût pas ignoré.

*Lib. 4.*

Quintilien a fort bien observé qu'aux



actions publiques, où l'on parle après un au- *Just. cap. 1.*  
tre, c'est une belle chose de fonder son Ex-  
orde sur le discours de celui qui vient d'ache-  
ver sa Declamation; parce que cela montre  
une facilité & une promptitude d'esprit qui plait,  
outre qu'on obtient plus de creance aux cho-  
ses qui paroissent être dites sur le champ, qu'en  
ce qu'on reconnoit avoir été soigneusement  
travaillé dans le cabinet.

L'on est parfois contraint par des evene-  
mens inopinez d'user d'Exordes, pris veri-  
tablement sur le champ, & quand cela se  
fait adroitement, ils réussissent à merveilles.  
En voici deux exemples tirez des premiers  
Orateurs de la plus eloquente ville du Monde.  
Demosthene qui ne haranguoit jamais que se-  
lon les regles de son art, & qu'après s'être  
fort préparé, se vît une fois rebuté d'abord  
par le peuple d'Athenes, qui ne lui vouloit  
donner nulle audience. Il s'avise là-dessus  
de le prier d'entendre au moins un petit dif-  
ferend survenu entre un homme qui avoit  
vendu son Ane, mais non pas, disoit-il, son  
ombre, dont il disputoit contre l'acheteur.  
Les Atheniens n'ayant pas fait difficulté de  
prêter l'oreille à ce plaisant Apologue. Et  
quoi? leur ajoûta-t-il, vous voulez bien m'é-  
couter quand je vous conte des Fables, &



vous me fermez la bouche lorsque j'ai à vous dire tant de choses qui vous importent? entrant là-dessus en matiere, & faisant servir d'Exorde à sa raillerie, qui lui avoit si bien préparé l'esprit de ses Auditeurs. Le second exemple sera de Leon Bylantin, qui étoit venu député de ses Concitoïens pour exhorter les mêmes Atheniens à la concorde, à cause de quelques divisions intestines où leurs associez étoient interressez. Or comme cet Orateur étoit de très-petite stature, l'insolence du peuple d'Athenes fut telle, qu'au lieu d'une paisible & respectueuse attention, il n'y eut de sa part, le voyant si petit, qu'un ris universel, qui eût pû déferer un moins assuré que Leon. Mais au lieu de se troubler, & d'entamer l'Exorde qu'il avoit préparé, il s'avisa de dire aux Atheniens en riant aussi bien qu'eux; Que seroit-ce, Messieurs, si vous aviez vû ma femme, qui ne me vient pas jusqu'aux genoux? La risée s'étant élevée encore plus grande là-dessus; Cependant leur ajouta-t-il, quand nous sommes mal d'accord ensemble ma femme & moi, nôtre ville de Byfance est trop petite pour nous deux. Il ne falut point d'autre Exorde pour se faire ouïr ensuite, cette pointe ingenieuse lui ayant préparé une très-favorable audience, avec un



puissant motif pour les porter à faire cesser leurs troubles domestiques, ce qui étoit le sujet de son Ambassade.

Pour le surplus, il faut s'accommoder ici, comme en toutes les autres parties, au tems, au lieu, au sujet qu'on traite, & aux personnes. Il y a des endroits où l'on seroit ridicule de faire de grands Prologues. Les Areopagites n'en vouloient point du tout. Et parfois pour témoigner de l'émotion, ou de l'indignation, l'on a commencé sans user de la moindre Preface, ce que les Latins nomment *ex abrupto*. Cicéron l'a souvent partiqué de la sorte, & sa premiere Declamation contre Catilina est notable pour cela.

## CHAPITRE IX.

### *De la Narration.*

**L**A narration est l'exposition du sujet de notre Oraison, avec les circonstances qui servent à le mieux faire comprendre.

Il y a trois choses à observer pour se bien acquiter d'une Narration; la premiere, de la rendre fort claire & intelligible: la deuxieme, de ne la faire pas trop étendue, ni ennuyeuse, mais plutôt courte: & la troisieme, de lui donner toute la vrai-semblance & la probabilité qu'elle peut recevoir.



In Off.  
art. 58.

Pour ce qui touche la clarté, il faut éviter, comme autant d'écueils les mots qui pour être trop vieux, ou trop nouveaux, ont toujours de l'obscurité, n'étant pas entendus de tout le monde. C'est pour cela qu'Auguste, qui se plaçoit à bien parler, s'absteinoit avec grand soin des dictions surannées qui forment cet *Archaisme* des Grammairiens, dont les Rheteurs ont fait un vice d'oraison, *Vitavit reconditorum verborum fetores*, dit Suetone. Les paroles ressemblent en cela aux piéces de monnoie, on les doit rejeter si elles ne sont de cours. D'ailleurs, quand nous proferons des termes obscurs, sur tout dans une Narration, nous allons conter nôtre dessein qui est d'expliquer un fait, & l'on peut dire que nous faisons en quelque façon, comme disoit cet Ancien, la guerre à la Nature, qui ne nous a donné la voix que pour mettre nos pensées en evidence. Les dictions *équivoques* sont donc aussi à rejeter, & toute sorte d'*homonimies*, & d'*amphibolie*, qui rendent ordinairement un discours ambigu. L'ordre sert encore merveilleusement à faire qu'une Narration soit nette & intelligible, puisque le désordre & la confusion ont un effet tout contraire.

Et néanmoins nous avons mis la brieveté,



qu'on dit être fort voisine de l'obscurité, pour la seconde des conditions requises à bien dres-  
 ser une Narration. Cette briéveté consiste  
 premierement à ne rien dire qui ne soit ne-  
 cessaire, & qui ne serve au sujet qu'on traite.  
 Il faut pour cela s'abstenir des Digressions en-  
 nuieuses, & de certaines parenthèses qui em-  
 barassent en prolongeant un discours. Evi-  
 tons en second lieu les repetitions inutiles.  
 L'on voit des personnes qui ne font que di-  
 versifier un même sens par des redites, où il  
 n'y a rien de different que les termes; sem-  
 blables à des toupies, qui tournent sans chan-  
 ger de places; & à ces hannelons dont se  
 jouient aussi les enfans, & qui s'agitant autour  
 d'un bâton ne s'en écartent pourtant jamais.  
 C'est de ceux-là que vouloit parler Salomon,  
 quand il disoit, *Narratio fatui quasi sarcina*  
*in via*, qu'il y a des gens qui font des contes  
 & des narrations si penibles, qu'il semble qu'on  
 les porte sur les épaules. Les Lacedemo-  
 niens ennemis mortels de tels discours, don-  
 nerent pour réponse aux Samiens, qu'ils  
 avoient oublié le commencement de leur ha-  
 rangue devant qu'ils fussent parvenus à sa fin.  
 En effet, il arrive presque toujours, que com-  
 me les intemperans en amour n'engendrent  
 point; ceux qui tiennent tant de propos su-



persus ne gagnent jamais la creance de leurs auditeurs. Mais on doit néanmoins recevoir pour constante la maxime de Quintilien, qu'il y a moins de mal à mettre quelque chose de surabondant dans une Narration, que d'y être defectueux ; parce qu'au pis aller un peu de superfluité ne donne que du dégoût, au lieu que la defectuosité n'est jamais sans peril.

Quant à la vrai-semblance qu'il faut donner à une Narration, elle s'y trouvera, si nous ne disons rien d'extravagant, & qui ne convienne au tems, au lieu, aux personnes, & aux mœurs ordinaires. Il sert beaucoup pour cela d'apporter les causes, & de montrer les motifs de chaque fait que vous mettez en avant. Mais il faut bien prendre garde de ne pas trop exagerer les choses en Sophiste, & sur tout de ne donner jamais jusqu'à ce qui approche de l'hyperbole ; à cause que le moindre soupçon que vous engendrez dans l'esprit de vos auditeurs, d'être peu consciencieux en ce qui touche la verité, vous fait perdre toute creance, & ruine entierement votre Narration. L'on doit aussi s'abstenir ici pour le même sujet de l'usage de beaucoup de figures, d'autant que tout le monde est persuadé, qu'où il y a beaucoup d'artifice, il se trouve fort peu de verité.



## CHAPITRE X.

*De la Confirmation.*

Sous cette partie de la Confirmation, qui donne les preuves de ce que nous avons deduit dans notre Narration, je comprends aussi la refutation de ce qui lui peut être contraire.

Nous prouvons, & nous refutons par le moien des argumens, qui se tirent des lieux tant generaux, que particuliers, que nous avons declarez au troisiéme, & quatriéme Chapitres.

Il y a diverses sortes d'argumens qu'enseigne la Logique. Le Syllogisme, qui a trois parties, est le plus noble de tous. Quand la Rhétorique s'en sert, elle l'étend, & fait des discours sur chacun de ses membres. Mais on a nommé l'Enthymeme, qui supprime une des propositions du Syllogisme, & qui n'a que deux parties, la Demonstration Oratoire, d'autant que c'est la façon d'argumenter la plus propre aux Orateurs. Ils se servent fort aussi de l'induction, qui se tire de plusieurs choses particulieres, pour prouver ce qui est universel.

L'artifice de l'Orateur consiste à disposer de telle sorte ses argumens, qu'il imite les grands



Capitaines dans l'ordre qu'ils donnent à leurs troupes. C'est pourquoi Quintilien nomme cela *Homericam dispositionem*, parce que nous voions dans l'Iliade, qu'une partie des plus vaillans soldats font la premiere attaque, comme très-importante dans les combats, y en aiant d'autres semblables sur l'arriere-garde, afin que les moins hardis subsistent mieux entre les uns & les autres, dans le corps d'armée. Les regles de la Rhetorique veulent qu'on fasse de même une puissante impression d'abord sur l'esprit des Auditeurs, par de très-bonnes Demonstrations qui previennent leur jugement; qu'on en reserve d'autres de même force pour la fin, où il les faut confirmer, & qu'on coule entre-deux ce qui est veritablement moins pressant; mais que nous ne pouvons omettre néanmoins sans faillir, & sans quelque sorte de prévarication.

Car comme Aristote l'a fort bien remarqué, il se trouve des esprits plus propres à se laisser persuader par des raisons apparentes seulement, que par celles qui pour être convaincantes, & indubitables ne sont pas néanmoins de leur portée.

L'on observe particulièrement dans la Refutation, d'employer toute sorte d'instances contre ce qui nous blesse le plus apparemment,



parce qu'il n'y a rien de si certain au monde que vous ne rendiez douteux, quand vous le soumettez aux attaques des argumens, quelque sophistiques qu'ils soient.

C'est aussi une ruse du métier, de se jeter ici sur la raillerie, lorsqu'on est pour succomber dans le sérieux : Ou de faire tout au contraire, si la cause le requiert, & que vôtre avantage s'y rencontre.

## CHAPITRE XI.

### *De la Peroraison.*

Ce qu'on dit de la fin qui couronne l'œuvre, doit avoir lieu dans cette partie de l'Oraison, que les Grecs ont nommée Epilogue, les Latins Peroraison, & qui est la conclusion d'une Declamation Oratoire.

Elle s'emploie à deux choses principalement, dont la première est un dénombrement ou une recapitulation de tout ce qui a été dit; & la seconde une exaggeration pathétique qui touche les cœurs, & qui tâche d'émouvoir les passions, dont nous avons besoin que l'esprit de nos auditeurs soit touché.

La recapitulation se fait pour leur rafraîchir le souvenir de ce qu'il nous importe qu'ils n'oublient pas, & pour leur faire voir d'une seule vue en gros ce que nous avons dé-



ja représenté séparément. Or il est besoin que cette répétition soit non seulement fort courte & sommaire, pour en ôter le dégoût ennuyeux, mais encore très-elegante, & conçue en termes differens de ceux dont nous avons usé auparavant; tant parce que la diversité plait, qu'à cause qu'il seroit méfaisant, & même odieux, de temoigner à ceux à qui nous parlons dans une pure redite, que nous aurions quelque défiance de leur memoire.

Le second emploi de la Peroraison lui est encore plus propre. Il tend à émouvoir les auditeurs, & à les exciter tantôt à l'amour, tantôt à la haine. Parfois on tâche de les mettre en colere, & une autrefois on les porte à la misericorde, ou à quelque autre passion qui doit être avantageuse. La Morale nous fournira les lieux où se puissent les moiens dont il faut se servir pour cela, comme celle qui traite de tout ce qui concerne les Passions.

C'est ici que les Orateurs ont accoutumé de déployer les maîtresses voiles de leur Profession, & comme parle Quintilien, d'ouvrir toutes les sources de l'Eloquence, qui ne trouve plus rien après cela d'assez fort pour lui résister, & qu'elle n'emporte comme un



torrent impetueux. De cette sorte l'Orateur Hipperides sauva la Phryné dans un jugement capital, où pour émouvoir les Juges, & leur donner de l'amour, & de la compassion tout ensemble, il déchira sur la fin de son plaidoyer les habits de cette Courtisane, fit paroître sa gorge, & lui découvrit le sein. Ne fut-ce pas avec le même artifice que Marc-Antoine mania le peuple Romain comme il voulut, exposant à sa vue la robe de Cesar toute percée de coups, & pleine encore de son sang?

Mais quoique la Peroraison reçoive ces mouvemens extraordinaires, & que semblable aux lampes, qui par un dernier effort ont plus de lumiere en s'éteignant, elle ait le privilege de s'emporter, & s'il faut ainsi dire, de s'emanciper de la sorte: Si est-ce qu'il n'en faut pas abuser, ni pour être pathétique, passer jusqu'aux transports excessifs de ce M. Pontidius, qui se fâchoit même contre ses Juges, lorsque dans cette dernière partie d'Oraison il avoit lâché la bride à toutes ses passions. Cicéron l'a observé comme une chose qu'on ne doit jamais imiter. Et son excellent disciple a d'ailleurs fort judicieusement conclu, qu'il falloit qu'un Orateur se mesurât bien, devant que d'entreprendre ce grand dessein de



forcer les esprits de ceux qui l'écoutent, à recevoir les passions qu'il leur veut imprimer. Car il peut arriver qu'au lieu d'exciter des larmes, il attirera les risées de ceux qu'il vouloit porter à la commiseration. Cela ne reçoit point de milieu; ou l'on obtient glorieusement sa fin, ou l'on tombe dans la disgrâce de passer pour ridicule, *nihil habet ista res medium, sed aut lacrymas meretur, aut risum.*

Les Rheteurs ajoûtent deux preceptes de grande importance, pour cette dernière partie. Le premier, de s'éloigner autant qu'on peut de la raillerie, & de la gaieté, lorsqu'on veut porter à la colere, ou à la pitié; parce qu'il est absolument impossible d'émouvoir en même tems deux passions contraires; ce qui sert de leçon pour toutes, où la même chose doit être observée. Le second, de ne penser pas faire épouser aux autres celles dont vous ne ferez pas vous-même touché. Si vous êtes froid, vous n'échaufferez jamais personne. D'un œil sec vous ne ferez jamais pleurer qui que ce soit. Et c'est ici qu'on peut prononcer fort véritablement, qu'aucun ne donne ce qu'il n'a pas. Les termes de Quintilien sont encore trop beaux sur cela pour les oublier. *Nec incendit nisi ignis, nec madesimus nisi humore; nec res ulla dat alteri co-*

*Lib. 6.  
cap. 2.*



*lorem quem ipsa non habet.* L'on a dit qu'il fa-  
loit faire comme ce Capitaine Grec, qui tira  
de sa plaie le javelot dont il perça son ennemi.

Il reste une chose à remarquer touchant la  
Peroraison, qui néanmoins doit être aussi  
pratiquée tant à l'égard de la Narration que  
de la Confirmation. C'est qu'on ne doit ja-  
mais passer de l'une à l'autre qu'insensible-  
ment, & sans qu'il paroisse qu'on veuille en-  
tamer une nouvelle partie d'Oraison, d'autant  
qu'il n'y a rien de si contraire à l'artifice que  
de le faire paroître. Ainsi ces passages, que  
la Rhetorique nomme transitions, doivent  
être imperceptibles. Et pour réussir dans  
l'Eloquence, il faut imiter l'adresse de Zeu-  
xis, qui dans son tableau des Centaures, sut *Lucian.*  
si bien mêler la nature de l'homme avec cel-  
le du cheval, qu'on ne pouvoit presque dis-  
cerner l'endroit de leur union, ou pour mieux  
l'exprimer, le lieu de leur confusion. C'est  
le fait d'un Orateur de joindre si artistement  
toutes les parties de son discours, que la liai-  
son n'en soit pas aisément reconnoissable. Et  
generalement parlant, son métier, aussi bien  
que celui de la guerre, a des ruses, comme  
ici, qui cessent de l'être aussi-tôt qu'elles sont  
reconnues.

Mais sur tout que ces mêmes parties aient



un parfait rapport entre elles. Comme un Luth ne peut donner de satisfaction à l'oreille, si toutes ses cordes ne sont ajustées, & ne se répondent les unes aux autres dans des tons bien proportionnez: Une Oraison ne sauroit être trouvée belle non plus, si ses quatre parties, l'Exorde, la Narration, la Confirmation, & la Peroraison, ne sont dressées de sorte qu'elles paroissent fort bien assorties pour former un tout, & pour composer un même Systeme.

## CHAPITRE XII.

*De l'Elocution.*

**A** PRES les deux premieres parties de l'Oraison, l'Invention, & la Disposition, il faut parler de l'Elocution qui regarde l'ornement & l'elegance des termes, dont nous exprimons les choses inventées & disposées selon les regles precedentes.

C'est une troisiéme partie si differente des premieres, qu'encore que Platon ne lottât pas l'invention qui paroissoit dans l'Oraison de Lyfias pour Socrate, & bien qu'il en reprît grandement la disposition; si est-ce qu'il estimoit fort le stile & l'elocution de la piece, où toutes les paroles étoient pures, & les periodes très-bien tournées.

Or

choi  
doit  
rale,  
desse  
verbo  
des p  
leur  
foin  
ces n  
mett  
& re  
les p  
cepti  
prem  
La  
ment  
le El  
raison  
ler au  
nes,  
dinaire  
Ces  
guer,  
& tout  
fée.  
barbar  
Tom



Or quoique la beauté du langage, & le choix des dictions soit fort considerable, l'on doit néanmoins tenir pour une maxime generale, qu'il ne faut jamais rien dire par le seul dessein d'employer de belles paroles, *Nihil Quint. verborum causâ esse faciendum.* Il se trouve <sup>præf. lib. 8.</sup> des personnes si fort attachées aux mots qui leur agréent, que pour les debiter tout leur soin se consume à chercher des pensées où ces mêmes mots puissent entrer. C'est soumettre puerilement le principal à l'accessoire, & renverser l'ordre des choses, qui veut que les paroles servent à l'expression de nos conceptions, & non pas celles-ci au debit des premieres.

La Rhetorique nous apprend que l'ornement & l'elegance des termes qui font la belle Elocution, dépendent des Figures de l'Oraison, qui sont de certaines façons de parler autres & plus relevées, que les communes, comme fort éloignées du langage ordinaire.

Ces Figures, & Tropes, sans les distinguer, se considerent ou dans la diction seule & toute nue; ou dans l'expression de la pensée. Les unes & les autres ont des noms fort barbares François.



Elles ont été inventées pour toucher plus vivement l'esprit, & pour pénétrer dans l'ame plus avant, comme les Figures corporelles s'enfoncent bien plus profondément, si on leur donne la forme propre pour cela, & qu'on les rende aiguës.

## CHAPITRE XIII.

*Des Figures de la Diction.*

**Q**UELQUES-UNS ont voulu que les Tropes fussent d'un seul mot, & les Figures de plusieurs; d'autres les ont confondues; ce que nous devons plutôt faire que les Grecs ni les Latins, pour nous embarrasser le moins qu'il se pourra en des termes inconnus.

Les Figures de la Diction sont différentes. Quand l'on met une partie pour le tout, & que nous disons cent voiles, pour cent navires, cent feux, pour cent maisons: cela s'appelle *Synecdoche*.

Si l'on nomme la mort froide, ou la vieillesse triste, prenant l'effet pour la cause, comme on fait souvent la cause pour l'effet, ce sont des *Metonymies*.

L'*Antonomasie* consiste à donner par excellence à quelqu'un le nom qui convient autrement à plusieurs: comme quand on écrit



l'Apôtre pour Saint Paul, le Poëte Grec pour Homere, & l'Orateur Latin pour Ciceron.

La *Periphrase*, ou *Circonlocution* est parfois un pur ornement, & l'on en use assez souvent par neccessité.

Quand nous disons le pied d'une montagne, ou que nous appellons un campagne riant, nous employons la *Metaphore* ou la *Translation*, attribuant le pied, qui ne se dit proprement que des animaux, à une chose insensible; & donnant le rire de même à ce qui n'en est pas capable.

L'abus de la Metaphore quand on la porte trop loin, se nomme *Catachrese*, comme lorsque Virgile a parlé de bâtir un cheval. L'on s'en sert néanmoins, mais rarement, & elle devient alors agreable, comme les poisons se rendent quelquesfois utiles dans la Medecine.

La Metaphore continuée devient *Allegorie*, & cette continuation la rend plutôt une figure qui regarde la pensée, que la seule diction.

Les *Antitheses*, ou *Rapports*, les *Allusions*, & quelques autres Figures qui se font par un jeu de paroles proferées d'un même ton, & qui sont opposées, ou qui ont du rapport les unes aux autres, s'entendent à la verité très-agreablement; mais il s'en faut ser-



vir fort sobrement dans le sérieux, & sur tout en éviter l'affectation. L'opinion de ceux qui en ont trop d'aversion, me fera remarquer comme Cicéron même dans une de ses plus importantes actions qui fut contre Verres, s'est joué sur son nom une infinité de fois; l'appellant *Verrem nequam*, un méchant Pourceau; nommant le Droit ou la Jurisprudence dont Verres se servoit, *Ius Verrinum*, par une double allusion sur ces deux mots; & le comparant, lorsqu'il voulut dérober une statue d'Hercule, au Sanglier d'Erymanthe, *Aiebant Agrigentini in labores Herculis non minus hunc immanissimum Verrem, quam illum Aprum Erymantium referri oportere*. Il se joue encore de même quand il lui donne le titre de nouvel Astrologue, *Qui non tam cæli rationem, quàm cælati argenti duceret*. Et dans ses Philippiques n'a-t-il pas usé de semblables *Paronomasies* ou *Allusions* contre Marc-Antoine? *Ex oratore arator factus; commentaria commentitia; cum in gremiis mimarum mentum mentemque deponeres*. Son genie porté à la raillerie l'a souvent jetté dans ces jeux de paroles, qui ne peuvent pas être absolument condannez à l'égard même du style le plus austere.

Il faut poser ici pour une regle certaine, que souvent des mots figurez dans leur origi-

ne.  
inver  
fin n  
coup  
aujou  
voier  
C  
ser g  
des p  
pas l  
géd  
pres

V  
qui n  
les, c  
quoiq  
Te  
animé  
nôtre  
Patrie  
horte;  
mande  
c'est to  
maine



ne, deviennent propres; & que n'ayant été inventez que pour l'ornement, ils se sont enfin rendus necessaires: De même que beaucoup d'habits dont l'on ne se peut passer aujourd'hui, qui dans leur nouveauté ne ser-voient qu'à contenter la vuë.

C'est encoré un precepte general, de n'user guères de dictions figurées, qu'au defaut des propres, ou lorsque celles-ci ne valent pas les premieres. Autrement l'on est obligé d'employer autant qu'on peut les mots propres en toute sorte de matieres.

#### CHAPITRE XIV.

##### *Des Figures de la pensée.*

**V**ENONS aux Figures qui s'emploient à l'expression de toute une pensée; & qui ne s'assujétissent pas tellement aux paroles, que ce ne soit toujours la même figure, quoiqu'elle se serve de termes differens.

Telle est celle qui fait parler les choses inanimées, ou qui fait que nous leur adressons nôtre discours. Car soit qu'on represente la Patrie qui se plaint de nous, ou qui nous exhorte; soit qu'on s'adresse à elle pour lui demander quelque chose & pour la conjurer; c'est toujours en la revêtant d'une forme humaine, ou divine. Et l'expression de cette



imagination s'appelle une *Prosopopée*. Elle s'étend encore à faire discourir ceux qui ne sont plus, & les absens.

L'*Apostrophe* a presque le même usage: mais elle s'emploie aussi à l'égard des presens, quand nous nous adressons à quelqu'un d'eux en particulier.

L'*Ironie* est une raillerie contenue dans un sens fort different de ce que les paroles semblent signifier. C'est pourquoi les Latins l'ont nommée *Disimulation*, & *Illusion*.

L'*Antiphrase* est à peu près la même chose, sinon qu'elle s'emploie sans raillerie en toute sorte de sujets.

La *Reticence* a lieu quand on ne s'explique pas entierement de tout ce qu'on a dans la pensée; ce qui sert ordinairement à faire croire qu'on diroit beaucoup d'autres choses si l'on vouloit. L'Orateur pratique dans cette Figure le même artifice que faisoit le Peintre Timanthe, dont les Tableaux donnoient toujours plus de choses à deviner qu'ils n'en representoient.

Il y a des *Hyperboles* qui consistent en la seule diction, comme quand on nomme Geant un homme de haute taille, ou Pygmée celui qui est de fort petite stature. Mais elles sont souvent aussi dans la sentence, ou dans une



pensée qui comprend des périodes entières,  
 lorsque nous débitons des sentimens fort éloi-  
 gnez de la vraisemblance, ou même de toute  
 creance. Les discours qu'on attribue par ex-  
 cellence aux Espagnols, & que nous appel-  
 lons rodomontades, sont de cette nature. Et  
 il faut remarquer que l'Hyperbole de la pen-  
 sée se trouve également dans la diminution,  
 & dans l'augmentation des choses qu'elle dé-  
 crit, quoiqu'elle paroisse & se plaise bien plus  
 dans l'excès que dans le défaut. En quelque  
 façon que ce soit, elle entreprend toujours  
 plus qu'elle n'espère de pouvoir obtenir, *Nun-*  
*quam tantum sperat, quantum audet*, dit Sene-  
*que.* Mais si elle s'élève, comme elle fait  
 toujours, au delà de ce qu'on peut croire, il  
 ne faut pas pourtant que ce soit au delà de  
 toute borne, *sit ultra fidem, non tamen ultra*  
*modum*, comme parle Quintilien; parce qu'a-  
 lors elle tombe dans une ridicule affectation,  
 ou dans ce *Cacozèle* qui est la plus grande cor-  
 ruption de l'Eloquence. Le trait d'Agésilas  
 à un qui relevoit par trop de petites choses,  
 est fort notable là-dessus. Il lui déclara qu'il  
 ne priseroit jamais un Cordonnier, qui feroit  
 les souliers beaucoup plus grands que le pied.  
 Les *Hyperboles de l'Hyperbole* sont tout-à-fait  
 insupportables.



Les *Souhairs*, les *Imprecations*, les *Sentences*, les diverses sortes d'*Argumens*, les *Interrogations*, les *Licences*, & les *Exclamations*, dont *Epiphoneme* est une espece qui termine agreablement la periode, sont d'autres Figures de la Pensée fort considerables, quand elles sont judicieusement placées dans un discours. Et parce qu'il ne suffit pas d'observer en general que l'abus des plus belles est condannable, faisons le voir plus particulièrement, & disons un mot des vices de l'Elocution, après en avoir observé les plus éclatantes vertus.

## CHAPITRE XV.

*Des vices de l'Elocution.*

Il y a deux vices de l'Elocution condannez de tout le monde, le *Barbarisme*, & le *Solécisme*. Le premier consiste aux mauvaises dictiones, & soit qu'il vienne de Bar qui signifie Desert, ou de Barbar qui veut dire en Arabe murmure; il a reçu son nom de ce que lorsqu'on use d'un mauvais mot, l'on est en quelque sorte Barbare & étranger. Pour le regard du *Solécisme*, qui se remarque dans la façon de parler que les Grecs ont nommée Phrase, il tire son origine des Habitans de Soles, ville de Cilicie bâtie par Solon, qui pour être venus d'u-

*Strab. l.*

*14. Geogr.*



ne colonie Athenienne ne laissoient pas d'être reconnus à leur mauvais langage par les Athéniens. Le Solécisme fut depuis imputé à tous ceux qui s'expliquoient avec des termes où la bonne construction n'étoit pas observée.

Mais outre ces deux défauts irremissibles dans l'Elocution, il y en a beaucoup d'autres qu'on ne sauroit éviter avec trop de précaution. Et pour le dire en un mot; le nombre n'en est pas moindre que des vertus qui l'embellissent, puisque leur mauvais emploi les rend toutes vicieuses, *totidem generibus corrumpitur oratio, quot ornatur.* Quint.  
lib. 8.  
cap. 3.

J'ai déjà parlé dans le neuvième Chapitre au sujet de la Narration, du soin qu'on doit apporter à n'employer jamais de vieilles dictions qui ne sont plus en usage. Les Rheteurs Grecs ont nommé ce vice *Archaisme*. Et l'on a dit de ceux qui s'y laissent aller, qu'ils voudroient remettre les hommes au gland, après avoir trouvé le bled, & tant d'autre plus agreable nourriture que n'est celle dont les chênes nous peuvent pourvoir.

Quoique l'emploi des mots propres soit fort recommandable, selon que nous l'avons aussi déjà observé au Chapitre treizième, cependant il ne faut pas s'y assujétir avec trop de superstition, sur tout en s'attachant à leur



Lib. 3.  
Deip.

etymologie. Un Cynique se moque dans Athenée fort gentiment de cet Ulpien, qui ne songeant qu'aux paroles & à leur origine, soutenoit qu'on devoit nommer les trous qui servent de retraite aux souris, des *mysteres*. Une diction ne peut être bien propre, si elle n'est dans l'usage.

Les plus belles Figures deviennent odieuses, si elles sont trop frequentes. Il en faut user comme du sel, & du poivre, avec moderation. Et de même que les Etoiles pour être les plus belles parties du Ciel, ne se touchent pas pourtant : les Figures qui sont autant de vives lumieres dans le corps d'un discours, ne sauroient être en grand nombre sans lui faire tort.

Quintilien a eu raison de mettre les repetitions inutiles, nommées *Pleonasmes*, & *Tautologies*, entre les Vices de l'Oraison, où les *Synonymes* mêmes sont à grand' peine tolerez. Il n'y a rien de plus ennuyeux, ni par conséquent de plus contraire au dessein d'un Orateur qui est de plaire pour persuader, qu'une redite de mêmes choses, dont il me souvient bien que nous avons déjà condanné la superfluité. Et néanmoins je suis contraint de remarquer, contre ceux, qui censurent trop absolument tous les *Synonymes*, qu'il se pre-



sente parfois des occasions d'exaggerer les choses avec vehemence où les plus grands Orateurs les ont fort souvent emploiez. Cicéron ne s'est pas contenté de dire dans sa premiere Catilinaire, *non feram, non patiar, non sinam*. Il prononça dans la seconde, *abiit, excessit, evasit, erupit*. Dans sa douzieme Philippique il use de ces termes, *discussa est illa caligo quam paulò antè dixi, diluxit, patet, videmus omnia*. Et nous lisons ceux-ci dans son Oraison pour Plancius, *etiam atque etiam insto, atque urgeo, infector, posco, atque adeò flagito crimen*. Après cela il faut être bien delicat pour s'offenser du moindre *Synonyme*, quoique j'avoué qu'on s'en doit abstenir, generalement parlant, autant que faire se peut, sur tout quand le dernier n'a pas plus de force que celui qui le precede.

Je veux encore me servir de l'autorité de ce Pere de l'Eloquence Latine, pour prouver qu'encore que le mauvais son d'une periode, & cette *cacophonie* des Grecs soit très-reprehensible, les grands Orateurs n'ont pas laissé quelquefois d'y tomber par une negligence qui merite du respect, & qui nous apprend qu'on ne doit pas rejeter avec mépris un Ouvrage, comme plusieurs font, pour y avoir trouvé quelque endroit, dont l'oreille ne de-



meure pas satisfaite. Il fuffit pour juftifier cela de rapporter ce feul paffage de l'Oraifon que ce grand homme recita au Senat fur les réponfes des Harufpices. *Neque is fum, qui, fi cui fortè videor plus quàm cæteri qui eque atque ego funt occupati.* Qui peut lire toutes ces monofyllabes de fuite, & ce choc de voyelles, fans reconnoître que les plus belles pieces d'éloquence auffi bien que les beaux vifages, ont parfois de petites taches qui ne les doivent faire ni haïr ni méprifer ?

Tous les Rheteurs font d'accord que le *Cacozele*, eft le plus grand de tous les vices d'une Oraifon. C'est une mauvaife affectation qui vient du peu de jugement de celui que l'apparence du bien trompe, & qui prend ce qui eft très-mal dit pour une chofe excellente. L'on a donc eu raifon de décrier très-fort ce vice, où l'on fe porte par un aveuglement merveilleux, avec le même foin qu'on emploie pour éviter les autres, *cætera vitia cùm vitentur, hoc petitur.*

Mais il ne faut pas oublier à remarquer enfuite, que les maitres de l'Eloquence ont fait un défaut de n'en vouloir avoir aucun ; & une efpece de vice, de l'éviter avec trop de curiofité. Ils croient qu'une genereufe liberté eft fi effentielle dans leur profeflion,



qu'ils ne connoissent rien qui lui soit plus contraire qu'une contrainte servile. Ceux qui s'assujétissent trop ponctuellement à tous les preceptes de l'art n'en voulant violer aucun, sont toujours dans la crainte de ces *Funambules* ou danseurs sur la corde, dont les pas sont comtez, & qu'on voit dans une crainte continuelle de tomber. Ils n'osent d'ailleurs s'élever, tant ils appréhendent la chute; & ne songeant qu'à s'éloigner du vice, ils négligent souvent ce que l'Eloquence a de plus noble, & de plus vertueux. Ce n'est pas à dire pourtant qu'on doive mépriser les preceptes. Tant s'en faut, nous pouvons acquérir, en les observant de bonne façon, une habitude à bien parler très-avantageuse. Ils contraignent d'abord comme des entraves, mais ils se rendent faciles à la longue. Et de même qu'un Luth aide à la voix quand on le fait bien manier, qui la retarderoit, & l'empêcheroit autrement. Les regles de la Rhétorique ne gênent pas plus au commencement, qu'elles se trouvent commodes quand l'on y est stilé, & qu'on les possède.

Encore que les *Redondances* ou superfluités soient fort vicieuses, les maigreurs & les secheresses du discours le sont encore davantage; & l'on doit tenir pour un aphorisme



indubitable, que dans la Rhetorique, aussi bien que dans la Medecine, les maladies qui procedent d'inanition sont plus facheuses, que celles qui viennent de repletion.

## CHAPITRE XVI.

### *De la Prononciation.*

**L**A belle & agreable Prononciation dépend du Geste, aussi bien que de la voix ; ce qui a donné sujet à Ciceron de la nommer une certaine Eloquence de tout le corps. Et Demosthene avoit accoutumé de dire pour faire comprendre son importance, qu'elle étoit la premiere, la seconde, & la troisieme partie du Bien-dire. Aussi eut-il pour Precepteur, outre ses maitres en Rhetorique, un certain Andronicus Acteur de Comedies, qui lui apprit, si nous en croions Quintilien, tout ce qui importoit à la recitation, & un autre Satyrus du même métier, lequel, à ce que témoigne Plutarque, repetant des vers de Sophocle & d'Euripide que Demosthene avoit déjà recitez, lui fit reconnoître l'importance de la Prononciation, parce qu'il sembloit que ce fussent d'autres vers que ceux qu'il venoit de dire. Ciceron se soumit depuis à son exemple aux preceptes de Roscius aussi Comedien, pour représenter les moin-

*Lib. II.*

*Inst.*

*cap 3.*

*In vita*

*Dem. &*

*Cic.*



dres affections, & d'Esopé le Tragedien pour exprimer les plus grandes. Et nous savons que l'Orateur Hortensius, qui contesloit à Ciceron le premier rang entre ceux de leur profession, fut si excellent en cette partie de la Prononciation, qu'on ne trouvoit rien dans ses compositions écrites qui répondît à cette haute estime qu'il avoit acquise de vive voix en les animant par l'action.

Et parce qu'à parler exactement la Voix fait la Prononciation, comme le Geste fait l'action de celui qui declame; considérons premierement ce qui concerne la Voix, qu'on peut dire qui precede, puisque les Gestes ne sont que pour l'accompagner.

L'on ne sauroit douter des avantages d'une belle Voix, sans temoigner qu'on est pourvû de fort mauvaises oreilles. Elle a le pouvoir de gagner nôtre attention dès les premiers mots qu'elle articule; & elle est si importante au sujet que nous traitons, qu'on peut voir dans Aulu-Gelle comme les plus *Lib. 13.* éloquens hommes ont toujours fait profession *cap. 19.* de passer par-dessus toutes les regles de Grammaire, pour satisfaire à l'oreille, & en faveur de cet agreable ton de voix qu'il n'a pû exprimer que par le terme Grec d'*Euphonie*,



dont nous sommes aussi contrainsts de nous servir.

Il est vrai qu'elle dépend ordinairement des faveurs de la Nature, mais l'on a souvent vû que l'Art a suppléé ce qui manquoit à ceux qui n'avoient pas été tant gratifiez. Car sans parler du regime qui la fortifie, ni de tout ce qu'on prescrit à ceux qui l'ont foible de naissance: ne savons nous pas que Demosthene fut si disgracié pour ce regard, qu'il ne pouvoit pas seulement prononcer la premiere lettre de sa profession. Cette difficulté de la langue lui fit mettre de petites pierres dans la bouche, afin qu'ayant surmonté en parlant une double incommodité, la premiere toute seule lui donnât moins d'empêchement lors qu'il harangueroit en public. Il acquit plus d'haleine qu'il n'en avoit en s'exerçant à prononcer de longues periodes, dans le tems qu'il montoit des lieux un peu escarpez. Et tant pour cela que pour s'accoutumer au bruit d'un peuple le plus souvent tumultueux, nous apprenons qu'il prenoit plaisir à déclamer au bord de la Mer, lorsque ses flots agitez pouvoient le rendre moins intelligible.

Le defaut naturel de Demosthene me fera remarquer en faveur de ceux qui ont aussi  
bien



bien que lui la langue (comme nous disons) un peu grasse, que ce begayement bien ménagé n'est pas fort préjudiciable à la Prononciation. L'on dit au contraire que les filles y trouvent quelque delicateffe qu'elles affectent,

*In vitio decor est quædam malè reddere verba.*

Ovid. 3.  
de arte  
am.

& personne n'ignore que toute la Grece trouva cette même difficulté, qu'elle nommoit *Labdacisme*, fort agreable en la bouche d'Alcibiade, qui fut un autre de ses plus grands Orateurs.

Il n'en est pas de même de cette égalité de Prononciation que nous sommes encore obligez de designer par le mot Grec *Monotonie*, puisque le Latin ni le François ne lui en ont point donné. Car comme la Nature montre par tout qu'elle est grande amie de la diversité, l'on peut bien s'appercevoir qu'il n'y a rien qu'elle abhorre davantage dans un discours d'éloquence, ni par conséquent qui afflige plus l'oreille d'un Auditeur, que cette uniformité de voix, lorsque sans se hausser, ni s'abaisser, elle est toujours poussée d'une même teneur.

L'on doit néanmoins éviter de passer en cela jusqu'à l'excès. Quelques-uns viennent



parfois à un ton si bas, sur tout à la fin de leurs périodes, qu'on en perd aisément le sens, ce qui fatigue pour le moins, s'il ne met dans l'impatience, les plus attentifs à ce qu'ils disent. D'autres élèvent leur voix au contraire avec tant de vehemence, & sont discordans à eux-mêmes dans une telle extrémité, qu'ils entêtent tout le monde, & se rendent par là presque insupportables. Ceux-ci auroient besoin d'être ramenez par quelqu'un, comme l'étoit le plus jeune des Gracches par son serviteur Licinius, qu'on dit qui se meloit parmi le peuple, & d'un coup de flageolet remettoit son maître sujet à s'emporter, au ton qu'il avoit quitté, où qu'il devoit prendre.

La voix se doit accommoder au lieu où l'Orateur fait sa Declamation, & à la multitude de ses auditeurs, qui ne contribue pas peu à l'Eloquence. Car cette noble faculté a quelque chose de l'humeur des Dames, qui ne se parent pas volontiers si ce n'est pour les grandes assemblées. Et l'Italien en ce sens a eu raison de dire, *l'Eloquenza è da piazza*.

J'ajouterai que comme l'on voit des Declamateurs qui font paroître trop de langueur dans leur discours, par des paroles trainantes,



& qu'on sent qui ont de la peine à sortir de leur bouche, aussi y en a-t-il qui sont travaillez du mal opposé à celui-là, d'un flux de bouche, ou d'une *Logodiarrhée*, pour user <sup>Lib 4</sup> du mot d'Athenée, qui n'est pas moins re- <sup>Deipnos.</sup> prehensible qu'une pesante tardiveté. Il est bon d'avoir la bouche prompte & facile, mais non pas précipitée, *promptum sit os, non præceps*, dit Quintilien. Et selon la pensée d'un plus ancien que lui, s'il n'étoit question, pour être éloquent, que de parler vite, & de faire beaucoup de bruit, les Hirondelles auroient un grand avantage sur les plus grands Orateurs. Thersite est représenté par Homère pour le plus grand parleur de tous les Grecs. Son discours ressembloit au ressort débandé d'un réveille-matin, qui ne s'arrête jamais qu'à l'extrémité. Et cependant personne n'écoutoit ce qu'il disoit si coulemment qu'avec un extrême dégoût.

Mais pour preuve de ce que peut une bouche éloquente, n'oublions pas l'action de la première femme de Louis onzième, qui passant par une salle où Alain Chartier s'étoit endormi, voulut honorer d'un baiser, non pas la personne, comme elle dit, mais la bouche de celui qui passoit pour le plus disert de son siècle.



Quant au Geste, il est si propre à la Prononciation, & il accompagne si utilement la voix, qu'elles demeurent comme mortes sans lui. Son importance pourtant est bien plus reconnoissable lorsqu'il parle tout seul, & que dans le silence même de l'Orateur il sert à l'expression de ses pensées. Un tournement de la tête ou des yeux seulement, un frapement de pied ou de la main, pour ne rien dire de beaucoup d'autres mouvemens du corps, font entendre ce qu'un fort long discours ne nous expliqueroit peut-être pas si bien. Mais ne nous étonnons pas que cela arrive aux recitations ordinaires, puisqu'il se trouve même un langage silencieux, où sans prononcer la moindre parole l'on ne s'entretient que par geste. C'est celui des Anciens Pantomimes Grecs & Romains. La plupart du trafic des Indes Orientales se fait aujourd'hui par son moien. Et la Porte du Grand Seigneur le pratique encore tous les jours. Les véritables muets, & ceux qui les veulent imiter, y ont leur éloquence qui s'enseigne par regles, & qui s'apprend avec autant de soin que la Grecque ou la Romaine. De sorte comme la Cour de ce Monarque est pleine de merveilles, l'on y voit des hommes sans langue Orateurs, aussi bien que des Eunuques impudiques



& voluptueux. L'on peut dire des premiers avec Caïodore qu'ils ont des mains très babillardes, *loquacissimas manus*. Et nous trouverons moins étrange le pouvoir de ces mêmes mains, & leur artifice, si nous considérons que les Gestes inanimez d'une Peinture, ou d'une Statuë, nous expriment beaucoup de choses, & nous font connoître une infinité de differens sentimens.

L'Action de l'Orateur & son Geste s'enseignent par preceptes, & s'acquierent par habitude comme les autres parties de l'Eloquence. Ce fut pourquoi Demosthene, qu'on ne peut citer trop souvent sur ce sujet, haranguoit parfois devant un miroir pour s'y observer soigneusement; & qu'il fit bâtir une chambre sous terre, où il passa deux ou trois mois sans sortir, pour se former sans distraction aux mouvemens du corps nécessaires à ceux de son metier.

Le premier precepte de cette *Chirotonie*, ou *Chironomie*, porte que le Geste ne doit jamais preceder la parole, ni être continué depuis qu'elle a cessé. Quintilien ne trouve pas bon qu'on l'étende trop jusqu'aux plis du front, & de la bouche, ce qu'il appelle *pro-* Lib. i.  
*nunciationem vultuosam*. La main, pour n'être *cap. 9.*



pas tenuë indocte & rustique comme il l'appelle ailleurs, ne doit jamais être levée au dessus des yeux, ni abaissée beaucoup au dessous de l'estomac. C'est la droite qui doit avoir le principal emploi, sans l'étendre plus loin vers l'autre côté qu'environ l'épaule. La main gauche ne sauroit être bien occupée toute seule à faire aucun geste. Celui-là fut accusé d'avoir commis un Solécisme de la main, qui parlant du Ciel montrait la Terre, ou faisoit tout le contraire montrant le Ciel quand son discours étoit de la Terre. L'on approche du pouce le doit du milieu de fort bonne grace, les autres trois demeurant étendus. Ceux qui frappent d'une main sur l'autre, ou qui s'en donnent des coups sur l'estomac, sont repris comme d'une action qui est trop de theatre. Le haussement des épaules, auquel Demosthene étoit sujet, ni leur contraction ne sont guères sans mesécance. Et pour les pieds, sans les tenir trop joints on peut mettre le gauche un peu devant l'autre: mais ceux qui avancent le droit avec la main du même coté en même tems, font une mauvaise posture.

Je sai bien que les Princes parlent presque toujours assis dans les plus solennelles actions, & que comme ils sont au dessus des Lois ci-



viles, ils ne sont pas pour s'affujettir beaucoup à celles de la Rhétorique. Si est-ce qu'ils peuvent souvent se prevaloir de ses preceptes fort avantageusement. Et nous apprenons par l'Histoire des Pais-bas, que Charles-Quint harangua debout appuyé sur l'épaule du Prince d'Orange, lorsqu'il se démit de tous ses Etats entre les mains de Philippe II. son fils. Il faut d'ailleurs observer qu'il prononça cette harangue si celebre, en la lisant, ne s'étant pas voulu fier en sa memoire; ce qui préjudicie grandement aux graces qui doivent accompagner l'action. Cicéron néanmoins témoigne dans une de ses Oraisons, qu'il recita de même par écrit celle qu'il fit au Senat après son retour d'exil, à cause qu'il la trouva trop longue pour être apprise par cœur.

*Orat. pro  
Plancio.*

Ces regles aussi que nous avons rapportées n'empêchent pas que de fort grands Orateurs ne se soient dispensés parfois de leur observation, se laissant aller à de grandes licences. Le plus jeune des Gracches, dont l'éloquence étoit tout autrement vehemente que celle de son aîné, fut le premier qui osa se promener en parlant dans la Tribune aux harangues, ce qui montre qu'elle étoit fort spacieuse; & l'on a remarqué qu'il fut aussi le premier qui prit la liberté dans le plus fort de son action.



de tirer sa robe de dessus son épaule, laissant voir son bras à nud. Avant Cleon Athenien, personne n'avoit pris la hardiesse non plus d'ouvrir sa robe, ni de frapper sur sa cuisse, ce qui va contre le precepte du mouvement de la main.

Il ne faut pas omettre ici ce que Plutarque a observé du pouvoir qu'eut l'éloquence de ce même Gracche, sur tout par cette partie du geste, ou de l'action. Au lieu de se tourner en parlant vers le lieu où étoit le Senat, comme l'on avoit fait jusqu'alors, il prit une autre posture, sa personne aussi bien que sa parole s'adressant au peuple, & par cette petite souplesse de corps, il fit un si notable changement dans l'Etat, qu'il rendit le peuple plus considérable que les Senateurs.

Pour le regard des habits dont ces deux derniers exemples nous font souvenir, il importe beaucoup qu'ils n'aient rien d'extravagant, ni même d'extraordinaire. Et si le Medecin doit s'habiller convenablement à sa profession, selon qu'Hippocrate le prescrit dans une livre fait exprès: il n'y a personne qui puisse douter qu'un Orateur ne soit beaucoup plus obligé à ne rien avoir sur lui qui puisse choquer, comme l'on dit, la vue de



ses auditeurs. Car l'habit décent donne d'abord quelque bonne impression de celui qui le porte; & par conséquent lui acquiert de la créance. Le contraire arrive presque toujours à ceux qui ne sont pas vêtus comme la bienéance le veut, & qui portent le manteau ou la robe autrement qu'il ne faut. Ils donnent même parfois lieu à des railleries, telles que fut celle de Cicéron, lorsqu'il dit *Philipp.* à Marc-Antoine qu'il n'y avoit point d'homme qui parlât plus ouvertement que lui, faisant allusion à l'ouverture de son pourpoint qui exposoit indecemment son estomac à la vue de tout le monde.

Or comme le défaut d'action & de gestes témoigne une impertinence mêlée de stupidité, qui fut gentiment reprochée avec cette pointe à Callidius, *tu nisi fingeres, sic ageres?* parleriez-vous si froidement si c'étoit tout de bon? L'excès aussi qu'on reprochoit à Hortensius, & qui nous fait trop gesticulatifs, doit passer pour un vice ennemi de la gravité, & capable même de nous rendre ridicules. Les mouvemens déordonnez de Curion firent demander à l'un de ses avversaires s'il haranguoit dans une barque, *quis loquatur è lintre?* Et ils donnerent lieu à la raillerie d'un autre qui dit au Consul Octavius



tout perclus de la goutte, que s'il n'eût été placé auprès de Curion, il couroit fortune ce jour-là d'être mangé des mouches. L'on demandoit à quelqu'un au sortir de la Tribune, où il s'étoit presque toujours promené, combien il croioit avoir fait de lieuës; ce qui a plus de pointe en Latin, *quot millia passuum declamasset*. C'est ainsi que les vertus de la Rhétorique sont placées aussi bien que celles de la Morale entre les deux extrémités du trop & du trop peu.

## CHAPITRE XVII.

*Du prix de l'Eloquence.*

Nous reconnoissons tous les jours que les animaux s'entendent entre eux par quelques expressions imparfaites. L'homme a cela d'excellent, qu'il explique ses pensées par un langage articulé. Et l'on peut dire que celui qui s'en acquitte le mieux a le même avantage entre les hommes, qu'ils peuvent prétendre sur le reste des creatures. L'Eloquence est celle qui nous le donne. Quiconque la possède peut se vanter d'avoir une espèce d'empire parmi nous d'autant plus considérable, qu'il le peut exercer en tous lieux aussi bien qu'à toutes heures. Et je trouve que les Anciens avoient raison de re-



présenter sans mains les statues de Mercure, puisque la belle parole, dont il étoit le Dieu, acheve sans peine, & sans y emploier la force, tout ce qu'elle entreprend. En effet, il n'y a rien que le fer & le feu executent dans une armée, dont l'Eloquence ne se puisse vanter de venir à bout dans une assemblée d'hommes raisonnables. Pericles n'étoit pas moins obéi sur sa parole dans Athenes, que Pisistrate armé. Et nous savons que Godefroy de Buillon ne fit qu'achever de conduire à sa perfection, ce que le Bien-diré de Pierre l'Hermite avoit fait conclure auparavant, comme l'on dit que les victoires de Mathias Corvin n'étoient que des suites de ce que les Harangues de Jean Capistran avoient obtenu du courage de ses soldats. C'est ce qui doit particulièrement faire estimer l'Eloquence à un Prince, puisqu'il peut souvent tirer d'elle seule d'aussi grands effets, que des troupes les plus nombreuses, & les plus aguerries. Et que n'ont point fait par son moyen César & Alexandre; dont nous ne lisons jamais les victoires, qu'après avoir admiré de quels discours ils avoient su animer au combat leur milice? En vérité, l'on ne voit guères de grands événemens dans toutes les Histoires, qu'on ne doive rapporter à ce principe, & où l'E-



loquence n'ait eu la meilleure part. Et parce qu'il n'y a point de lecture profane, ou sacrée, qui n'en donne une infinité d'exemples, je m'abstiendrai d'en rapporter ici, pour ne grossir pas inutilement ce volume. M'étant aussi déjà expliqué dans mes *Considérations sur l'Eloquence Françoisë* de ce tems, des grands & extraordinaires effets de cette supreme faculté; je ne veux pas tomber ici dans des redites que je tacherai toujours d'éviter, & dont je me suis éloigné autant que j'ai pû dans tout ce petit *Traité*.





III.

LA

# M O R A L E

DU

PRINCE.



1831

no  
no  
ct  
De  
la  
for  
hu  
ou  
ces  
leu





LA  
M O R A L E  
DU  
P R I N C E.

---

CHAPITRE PREMIER.

*De la Philosophie Morale en general.*

\*\*\*  
L a Morale est une partie de la Philosophie; qui regle nos Mœurs; nous portant au chemin de la Vertu, & nous éloignant de celui du Vice; en quoi nous pourrions nous tromper sans son instruction. Elle doit donc être nommée, & la Doctrine des Mœurs; l'Art de bien vivre; ou la Science du bien & du mal.

Nos actions, qu'elle modere par la raison, font le sujet de cette Science; & la felicité humaine où elle tend, est sa fin, & le but où elle vise.

Mais devant que de traiter separément de ces actions, elle les considere en general dans leur source, & comme dépendantes des deux



parties principales de nôtre ame, l'Entendement & la Volonté.

## CHAPITRE II.

*De l'Entendement, & de la Volonté, comme principes de nos actions.*

**L**A Volonté est tellement un principe interne de nos actions, que sans son intervention tout ce que nous faisons ne nous peut être imputé. Si nous y sommes forcés, & que nous agissions contre nôtre gré, l'action n'est presque plus nôtre, Moralement parlant : & son merite, ou son démerite, ne nous regardent pas.

D'ailleurs la liberté seule de la Volonté, qu'on nomme Franc-Arbitre, jointe à l'intention exemte de toute contrainte, est ce qui imprime le caractère de bonté, ou de malice, à toutes nos actions. D'où vient qu'il y en a qui pour être sans but & sans dessein, sont nommées indifferentes.

Aussi est-ce une maxime constante dans la Morale, que comme l'on est criminel aux mauvaises choses, de les avoir seulement projetées dans son esprit ; la nuë volonté d'embrasser les bonnes est meritoire, & le seul dessein de se porter aux vertueuses, nous rend d'abord dignes de louange.

Que



Que si la Volonté doit être tenuë pour un principe certain de toutes les actions Morales, il faut croire qu'elles ne dépendent pas moins de l'entendement, puisque c'est lui qui éclaire la premiere, incapable de se porter à rien sans les lumieres du dernier. Car selon que l'Entendement represente les objets à la Volonté, elle les suit, ou les fuit, d'un mouvement qu'elle ne prendroit jamais d'elle même; *nihil volitum, quin præcognitum*, dit l'Ecole Latine; l'on ne veut jamais rien qu'on ne l'ait connu auparavant, *ignoti nulla cupido*, personne n'est touché du desir d'une chose inconnuë.

L'operation de l'Entendement est donc aussi neccessaire que celle de la Volonté pour produire une action Morale, qui dépend de ces deux principes. Et le premier est si important, que ce qui se fait par le défaut de sa lumiere, c'est à dire dans les tenebres d'une ignorance invincible, rend une mauvaise action excusable, & lui fait changer de nature.

## CHAPITRE III.

*Ce que c'est qu'Action Morale.*

ENCORE qu'il semble qu'on auroit droit de nommer action humaine tout ce que l'homme fait, si est-ce qu'à cause de sa prin-



cipale partie, les Philosophes veulent qu'on ne puisse appeller proprement actions humaines, que celles, où il se porte avec jugement & liberté.

Plusieurs selon ce sentiment confondent & prennent pour une même chose l'action Morale, & l'action humaine.

Mais quand il y auroit quelque difference entre ces termes, il est certain qu'à l'égard des actions Morales, qui sont le sujet de la Doctrine des Mœurs; elles ne sauroient passer que pour celles que fait un homme libre, qui paroissent de quelque importance, & qui pour être bonnes doivent être conformes à la raison, comme elles deviennent mauvaises si elles lui sont contraires.

Cela paroîtra plus evident, si nous jettons les yeux sur les autres actions qui n'ont pas le privilege d'être nommées Morales, parce que c'est le propre des contraires de se rendre plus reconnoissables dans leur opposition.

La premiere circonstance de l'action Morale, qui demande la liberté, & la troisieme qui l'oblige à se servir de la raison, montrent manifestement que tout ce que font les fous, les petits enfans, & ceux qui dorment, ne peut être mis au rang des actions Morales, parce que n'ayant pas en cet état l'usage de la



raison, ils n'agissent ni raisonnablement, ni avec liberté d'entendement. Aussi ne reçoivent-ils louange ni blâme, récompense, ni punition de ce qu'ils font. Que si la nécessité qu'on nomme d'ignorance, empêche l'action d'être Morale, comme il paroît en ces exemples, celle qui nous violente dans ce que nous faisons par force, n'est pas moins contraire à la liberté qui doit toujours accompagner l'action Morale. Et c'est pourquoi l'on ne nous impute jamais les choses où nous pouvons alleguer la force.

La seconde condition qui regarde l'importance des actions Morales, nous apprend qu'il y en a d'indifferentes, ou de néant, qui ne meritent pas de porter ce nom. Telles sont celles qui nous font faire un saut de gaieté, marcher sans dessein, ramasser un fétu de terre, relever nôtre moutache, ou rompre une feuille d'arbre en passant; parce qu'encore qu'on s'y porte librement, comme elles n'ont en elles ni bien, ni mal, & ne tendent ni au Vice, ni à la Vertu, elles ne peuvent aussi être dites Morales; l'Indifference, & s'il faut ainsi dire, la Néantise d'une action étant contraire à la Moralité.



## CHAPITRE IV.

*Des Passions en general.*

**O**R d'autant que la plupart de nos actions bonnes, ou mauvaises, sont excitées par les Passions, il faut considerer celles-ci devant que de venir au reste.

Les Passions sont nommées perturbations par les Philosophes Latins, & en effet ce sont des émotions naturelles, qui se font dans la partie sensuelle, où elles ont leur siege.

Car nous avons deux Appetits, dont l'un est raisonnable qui dépend de la Volonté; & l'autre sensuel, ou sensitif, dont les bêtes sont participantes aussi bien que des Passions. Ces deux parties ont donné lieu à la Fable des Centaures.

L'Appetit sensitif se divise en concupiscible, qui nous fait tantôt rechercher le bien, & tantôt fuir le mal, & en irascible, qui se roidit contre les difficultez qu'on rencontre, soit dans cette fuite, soit dans cette recherche.

Zenon & les Stoïciens faisoient des vices de toutes les Passions, qu'ils nommoient des maladies de l'ame. Mais ils combattoient pour leur opinion, contre les autres Sectes avec tant de passion, qu'ils se montroient assez n'être pas exemts de ce qu'ils reprochoient



aux autres. Aristote, & les Peripateticiens ont tenu les Passions pour indifferentes; soutenant que comme la santé du corps ne consiste pas dans la destruction des qualitez contraires, mais dans leur temperament; celle de l'esprit dépendoit de la moderation des Passions, plutôt que de leur entiere extirpation.

Aussi tant s'en faut que ces Passions soient des pechez, dans la Morale Chrétienne, qu'au contraire étant soumises à la raison, elles nous donnent le moien de meriter, & de faire des actions vertueuses.

C'est pourquoi l'on a dit que la Vertu Morale avoit la Passion pour matiere, & la raison pour sa forme.

Et en effet, comme le meilleur Pilote du monde ne peut avancer sur la Mer, ni faire voir son adresse, sans les vents; l'Ame demeure sans action, & ne fait rien sans les Passions.

Mais quand ces Passions sont plus fortes que la raison, ce sont les Furies des Anciens qui la persecutent; les Geans de la Fable qui veulent détrôner Jupiter; & les serviteurs des Saturnales qui prennent le commandement sur leur maître.



Il est certain que ce qu'ont dit les premiers Poètes ; qui étoient tous Philosophes , de l'homme de Prométhée , composé de diverses parties des autres animaux n'a pour but que l'expression des Passions brutales , que nous pouvons peut-être surmonter , mais non pas éviter.

Car il y a bien des pays exemts naturellement de bêtes farouches, & de venimeuses, comme l'étoit l'Isle de Crete ou de Candie, si nous en croions les Anciens; Mais il n'y a point d'Ames si pures, ni si privilegiées, qui ne ressentent le mouvement des Passions. Les plus accomplis des hommes sont ceux qui leur résistent le mieux, comme on dit que les plus parfaits sont ceux qui ont le moins d'imperfections. Nous n'avons qu'une raison qui nous regle & nous guide contre un grand nombre de passions qui nous déreglent & nous égarent.

L'on en comte jusqu'à onze de primitives, & de generales, dont toutes les autres sont comme des rejettons. L'Amour & la Haine : Le Desir, l'Aversion ou la Fuite : La Volupté ou le Plaisir, & la Douleur : (quelques-uns retranchent ces deux du nombre des Passions.) La Hardiesse, & la Peur : L'Espérance, & le Désespoir : Avec la Colere,



qui pour être nommée la dernière n'est pas moins à redouter que toutes les autres. Les six premières dépendent de la partie Concupiscible, les cinq autres de l'Irafcible.

Il y a d'autres Passions nommées mixtes, qui se forment de celles-là; comme de l'Amour & de la Douleur, la Miséricorde; de la Haine & du Desir, l'Envie. La Jalouïe est de même nature, & la Honte aussi, dont Aristote a fait une Passion, & d'autres une demi Vertu.

Beaucoup de Philosophes, & les Stoïciens entre autres, n'ont reconnu que quatre Passions, le Desir, & la Crainte, la Joie, & la Tristesse; qu'ils comparoient dans le transport qu'elles causent, aux quatre Vents nommez Cardinaux. Et d'autres sous l'autorité *Lib. 14. de civ. Dei cap. 7.* de S. Augustin ont avancé ce Paradoxe Moral: Qu'il n'y avoit qu'une seule Passion, qui étoit celle d'Amour. Mais certes c'est loger des choses trop différentes, comme le sont la Haine & l'Amour, dans une même Catégorie: Et quoiqu'une même cause puisse produire des effets fort contraires, il suffit ici de dire que toutes les Passions dépendent de l'Appetit sensitif, sans les confondre entre elles contre l'ordre de toute discipline.

Q jiii



Au lieu de rechercher leur suite , & comme elles s'engendrent dans l'Appetit sensitif, disons quelque chose de chacune en particulier , qui soit de plus d'instruction dans sa brièveté, & par là plus conforme à nôtre dessein.

## CHAPITRE V.

### *De l'Amour & de la Haine.*

L'AMOUR fut défini par Socrate, un Desir de la Beauté. L'on peut dire que c'est un mouvement de l'Appetit, vers ce qui lui semble beau, & bon; ou plutôt, un transport de l'Ame pour s'unir à ce qui lui plaît.

L'Amour & l'Amitié different en ce que l'Amour est une passion, & l'Amitié une vertu qui consiste en habitude : Mais souvent ces deux termes passent l'un pour l'autre.

L'Ame d'un Amant est plus en certaine façon dans ce qu'elle aime, que dans ce qu'elle anime, *magis est ubi amat*, dit l'Ecole, *quam ubi animat*. Et l'on en rend cette raison, qu'elle est où elle anime par nécessité, & où elle aime par une pure inclination, & avec liberté.

Les Stoïciens disoient qu'il n'y avoit que les Sages qui sçussent bien aimer; & d'autre part ils n'aimoient que les Laid : Encore, dit



Plutarque, perdoient-ils leur amour, aussitôt que ceux-là étoient devenus beaux, ce qui visiblement regarde l'esprit seul, & non pas le corps.

Un Ancien a prononcé, que Jupiter même ne pouvoit pas aimer & être sage tout à la fois.

C'est une chose plus excellente & plus noble d'aimer, que d'être aimé; de même qu'il y a plus d'heur, aussi bien que d'honneur, à donner qu'à prendre.

La passion d'Amour se pardonne aux jeunes gens, mais elle est ridicule aux vieillards; ou comme l'explique le vers de Laberius.

*Amare Juveni fructus est, crimen seni.*

Il n'est pas vrai, selon notre observation précédente, que toutes les autres Passions, & la Haine même, ne soient qu'un Amour revêtu de différentes couleurs. Mais il est certain, que l'Amour donne la loi à toutes les autres Passions, & qu'elle leur est comme un premier Mobile, qui les porte où elle veut. Car de même que la création d'un Dictateur à Rome faisoit cesser tous les autres Magistrats, cette passion amoureuse étouffe toutes les autres, & demeure seule puissante dans nos ames quand il lui plait.

Q. v



Pour le regard de la Haine, qui est une grande aversion de ce que nous croions mauvais, il suffit de dire, pour la connoître par la doctrine des contraires, qu'elle est opposée à l'Amour. En effet, on la peut considérer comme l'Antipatie de nôtre Appétit avec les sujets qui lui déplaisent. C'est l'horreur que nous avons de ce que nous jugeons qui nous seroit pernicieux.

Une sentence Grecque porte, qu'un homme mortel ne doit jamais avoir d'inimitiez : ni de haines immortelles.

Il n'y a point de petits ennemis, la moindre mouche, & le plus petit cheveu, font leur ombre. La Fourmi même a sa colere. Et il n'y a si petit Pion, qui ne donne parfois échec à un Roi.

Mais la Morale nous enseigne à tirer profit de nos ennemis, de quoi nous avons un petit Traité dans Plutarque. Pourquoi non, si l'on se sert bien utilement des poisons, & si l'on convertit en bon usage les Serpens?

Les Payens se contentoient de pardonner à leurs ennemis. Nôtre Morale Chrétienne nous oblige même à les aimer.



## CHAPITRE VI.

*Du Desir, & de la Fuite.*

**L**E Desir est un autre mouvement de l'ame vers un bien qu'elle aime déjà, & qu'elle ne possède pas encore. Car cette passion se distingue de beaucoup d'autres qui lui ressemblent, parce qu'elle tend toujours à un bien absent.

Il y a de deux sortes de Desirs; les uns sont nommez naturels, qui conviennent aux hommes, & aux autres animaux comme de boire & de manger. Ceux-là sont finis, & ont des bornes certaines. Les autres nous sont propres, qui se font par élection, & que considère particulièrement la Morale, comme de posséder des honneurs ou des richesses; & ceux-ci ne reconnoissant point de limites, se multiplient à l'infini, si la raison ne les regle & ne les arrête.

Les Stoïciens vouloient qu'on les retranchât tout-à-fait, & Seneque fait son Sage égal à Jupiter en ce qu'il ne desire rien. L'avis qu'il donne à Lucilius pour devenir riche; c'est de congédier tous ses Desirs, au lieu d'augmenter son revenu, lui soutenant qu'il n'y a point de difference entre posséder une chose, & ne la point souhaiter.



De cette façon quelques-uns ont nommé le Desir, la mesure de la Pauvreté; parce qu'autant qu'il y a de choses que nous désirons, il semble qu'il y en ait autant dont nous ayons besoin.

Ceux qui sont ici contraires aux Stoïciens, disent que les Desirs dont nous parlons, sont tellement dignes de l'homme, qu'il n'y a que les bêtes qui vivent sans en avoir.

En effet, il semble que nous mettions tous le souverain bonheur dans l'accomplissement de nos Desirs, quand pour féliciter quelqu'un nous prions Dieu qu'il lui donne ce que son cœur desire.

Bacon déplore à ce propos la condition des Rois, d'avoir beaucoup à craindre, & peu à désirer.

La première règle qu'il faut observer dans nos Desirs, c'est de n'en faire que d'honnêtes & de licites: la seconde, qu'ils soient toujours de choses simples & faciles. Les grands Desirs sont sujets à de grandes tromperies, & contristent à proportion de leur immensité.

Les Bêtes n'ont point de Desirs s'ils ne sont purement naturels, parce qu'elles sont incapables, aussi bien que les choses inanimées, des autres qui se font par élection: L'homme



sage retranche ceux-ci par l'usage de la Raison, & s'éleve par ce moien jusqu'à Dieu exempt de tous Desirs, au lieu de s'approcher de la Bête.

Quant à la Fuite, prise pour la Passion opposée au Desir, c'est celle qui nous fait avoir en horreur ce que nous considérons comme mauvais, & qui regarde toujours le mal absent. Un contraire fait connoître l'autre, & la Moderation qui justifie les Desirs, rectifie les Aversions & les Fuites.

## CHAPITRE VII.

*De la Volupté, & de la Douleur.*

LA Volupté, la Joie, & le Plaisir qu'on peut distinguer, se confondent néanmoins comme synonymes dans ce Chapitre, où divers Auteurs donnent indifferemment l'un de ces trois termes à la Passion, qui procede de la douceur que nos Sens reçoivent des objets qui leur plaisent, ou qui vient de la jouissance d'un bien agreable dont l'ame demeure contente.

Or parce qu'il y a des Voluptez ou des Joies purement spirituelles, & d'autres qui sont de l'Appetit Sensitif; il est aisé à juger qu'il n'est ici question que des dernieres qui sont les plus sensibles, encore que les premieres



soient, comme plus pures, beaucoup plus excellentes; puisque nous traitons des Passions, qui résident toutes dans la partie sensuelle de nôtre ame.

Il y a eu des Philosophes qui ont mis le Souverain Bien dans la Volupté. Celle des Epicuriens semble avoir été spirituelle. Aristippe & ses Cyrenaïques en ont eu une plus corporelle.

Toutes les autres Sectes, & celle des Stoïciens sur toutes, ont declamé contre cette Volupté. Antisthene fondateur des Cyniques avoit toujours ce mot en bouche, qu'il prioit Dieu de le rendre plutôt Fou que Voluptueux: ce qui se prononce plus agreablement en Grec qu'en François.

Nous mettons avec Aristote les Voluptez au rang des autres passions, qui comme indifferentes servent de matiere à la Vertu, quand la Raison les modere en leur tenant lieu de forme.

Mais dautant que nôtre pente naturelle va du côté du Plaisir & de la Volupté, il faut dans ce penchant se prévaloir contre elle des preceptes de la Morale.

Le Bien n'engendre pas le mal. La Volupté cause les maladies, la pauvreté, & beau-



coup d'autres maux. L'on ne doit donc pas mettre le souverain bien dans la Volupté.

Il ne faut pas considerer les Voluptez, dit Aristote, dans leur abord plein de charmes, mais dans leur issue qui n'est jamais sans disgraces.

En effet, il est des Plaisirs comme de ces eaux de Puits, qui n'ayant rien de bien pur qu'au dessus, sont troubles, & presque toujours puantes dans le fond. Du moins en est-il comme de celles des rivières, qui vont toutes à la Mer changer leur douceur en amertume; la Volupté se terminant ordinairement par la Douleur, *extrema gaudij luctus occupat.*

Aussi est-ce la maxime de tous les Sages, de n'en goûter que comme l'on fait du miel, avec le bout du doigt. Et selon la comparaison de quelques-uns, la Volupté doit être dans la vie à l'égard de nos actions, comme un peu de sel qui les assaisonne, & qui n'y peut entrer avec excès sans tout gâter.

Clement Alexandrin qui use de cette dernière similitude, appelle ailleurs la Volupté, la Metropolitaine de tous les Vices. *Strom. l. 2. § 7.*

Il n'y a rien sur tout qu'un grand Prince doive plus soigneusement éviter, que d'être pris pour un Sardanapale. Et qu'il se garde bien d'imiter Xerxes, qui propoloit des re-



compenses à ceux qui trouvoient quelques nouvelles Voluptez.

Les Sybarites sont infames dans l'Histoire, pour avoir été les plus voluptueux des hommes. Ils chasserent de leur ville, à ce que dit Athenée, tous les Forgerons, parce qu'ils troubloient leurs heures de repos. L'un d'eux se plaignoit qu'étant couché sur des roses, une feuille en double l'avoit incommodé. Un autre disoit avoir contracté un grand mal de côté, à regarder seulement un manœuvre travailler. Et un troisième protesta que la valeur des Spartiates n'avoit rien de considerable, n'y ayant personne qui ne dût s'exposer à toute sorte de perils, pour finir promptement une vie penible & frugale, comme étoit la leur.

La Douleur, la Tristesse & le Déplaisir, ne se distinguent pas plus ici que leurs contraires, & se prennent pour une Passion de l'Ame touchée du mal qui se presente à nos Sens.

Encore que le Temps soit un grand remède à cette Passion, il vaut bien mieux le tenir de la Raison, & c'est une honte que le premier fasse à la longue ce qui est toujours en nôtre puissance.

Quand le Déplaisir s'empare d'une Ame  
c'est



c'est un Cerbere, à trois têtes, qui l'afflige par le passé, par le présent, & par le futur. Aussi est-ce contre ce Monstre que la Philosophie emploie ses plus fortes armes.

### CHAPITRE VIII.

*De la Hardiesse, & de la Peur.*

**A** PRES les Passions de l'Appetit Concupiscible, suivent celles de l'Irascible, dont la Hardiesse & la Peur se présentent les premières.

La Hardiesse est donc une Passion de l'Âme, qui la rend assurée en toutes rencontres, & qui la fortifie contre toute sorte d'oppositions.

C'est la plus éclatante des Passions, celle qui porte aux actions les plus heroïques & qui toute seule, avant même que d'être Vertu peut donner de la reputation à un Prince.

On dit que comme la Fortune favorise les hommes hardis, elle est presque toujours contraire aux craintifs & aux pusillanimes,

*Audaces Fortuna juvat, timidosque repellit.*

La Peur est une Passion qui trouble l'Âme sur l'imagination d'un mal prochain.

Quelques-uns ont voulu mettre de la distinction entre la crainte & la timidité, comme si cette dernière étoit bien plus opposée



à la Hardiesse, parce qu'à leur dire un homme vaillant & hardi peut être encore craintif, repoussant courageusement le mal qu'il appréhende, quoiqu'il ne soit jamais timide. Mais l'usage ordinaire de nôtre langue ne souffre pas que nous déferions à cette distinction.

Il y a de justes craintes qui peuvent toucher les plus magnanimes, & qui, comme dit l'Ecole, *cadunt etiam in constantem virum.*

Il y'en a d'autres, qu'on nomme *Terreurs Paniques*, qui sont sans fondement. Leur nom vient de l'opinion des Anciens, qui croioient que le Dieu Pan persécutoit les méchans par ces fraieurs inopinées.

#### CHAPITRE IX.

##### *De l'Espérance, & du Désespoir.*

**L**A Passion de l'Espérance se forme par un mouvement de nôtre ame vers un bien qu'elle s' imagine de pouvoir obtenir.

Cette Passion est bien différente de la Vertu Chrétienne, qui porte le même nom d'Espérance. Car la première reside en l'Appetit Sensitif, & est un pur effet de la Nature, que les bêtes mêmes ressentent par fois. La seconde a son siege dans la Volonté, passe pour une marque de Prédestination, & est un ouvrage de la Grace.



Les jeunes gens, comme étant inexperimentez, & ceux qui ont le sang bouillant, espèrent aisément, & beaucoup. Les vieillards, qui ont le sang froid, prennent difficilement des espérances, à cause, dit Aristote, qu'ils ont l'expérience de plusieurs vaines espérances qui les ont autrefois abusés, & qui leur donnent de perpétuelles défiances.

Le Désespoir est une Passion contraire, qui nous jette dans une ferme persuasion d'être incapables d'obtenir un bien désiré, ou de ne pouvoir éviter un mal qu'on abhorre.

Ce Désespoir fait faire parfois des actions aussi hardies que l'Espérance; car il n'y a rien qu'on n'entreprenne quand on est désespéré;

*Una salus victis, nullam sperare salutem.*

Mais si l'on y prend bien garde, ces mêmes actions de Désespoir sont fondées sur une nouvelle Espérance qu'on prend en tentant toutes choses extrêmes, lorsqu'on a perdu l'Espérance des autres.

## CHAPITRE X.

### *De la Colere.*

**L**E seul mot Latin *Ira*, qui signifie la Colere, montre qu'elle est la principale, & la plus propre Passion de l'Appetit Irascible, puisqu'il a pris son nom d'elle.



La Colere est une ardente émotion du sang autour du cœur, pour combattre les difficultés qui se présentent à la poursuite du bien, ou à la fuite du mal. Seneque s'est contenté de la définir un Appetit de Vengeance. Et le Poete Horace l'a nommée une Fureur de peu de durée.

En effet, Saint Thomas a établi trois sortes de Colere, prises du quatrième Livre des Ethiques d'Aristote. La premiere retient le terme ordinaire, & s'appelle *Iracundia*: Colere: La seconde beaucoup plus enflammée se nomme Fureur: Et il ne fait pas difficulté d'appeller la troisième Manie, qui ne s'apaise que par la Vengeance, & qui est suivie parfois d'une entiere & perpetuelle alienation d'esprit. C'est pourquoi Seneque a fort bien dit, que la Colere étoit le plus court de tous les chemins qui conduisent à une parfaite folie.

Comme il ne se fait point de plus fort vinaigre que celui qui se tire du miel, aussi n'y a-t-il point de violente Colere pour l'ordinaire que celle des Grands, à cause des douceurs & agrémens continuels qu'ils éprouvent presque en toutes choses, ce qui leur rend les moindres déplaisirs insupportables, & leur émeut la bile tout autrement qu'aux hommes de moindre condition.



C'est pourquoi les Princes, dont les Passions n'ont guères d'autre mesure que celle de leur fortune & de leur exaltation, sont obligez par leur propre intérêt à se prevaloir de tous les remedes possibles contre une si dangereuse Furie. Les autres Passions se contentent de pousser, celle-ci precipite; les autres ébranlent d'abord seulement les hommes, celle-ci les renverse, & les renverse d'autant plus dangereusement, qu'ils sont dans un plus haut degré de fortune; de sorte que tombant de si haut, il ne se peut faire que leur chute ne cause des ruines souvent irréparables.

Le principal remede contre cette Passion, consiste à se former des habitudes qui s'acquierent petit à petit, en résistant à tous les sujets de Colere qui se peuvent presenter. Socrate étoit tellement accoutumé à cette résistance, que quand il avoit le plus d'occasion de s'abandonner au courroux, c'étoit alors qu'il suspendoit presque toutes les fonctions de son ame, demeurant muet, & presque insensible; ce qui faisoit que ses plus familiers amis reconnoissoient fort bien qu'il étoit intérieurement en colere.

La lecture des livres Moraux prepare très-utilement le chemin à ces habitudes. Et il



est fort avantageux à ceux qui sont faciles à se courroucer, d'éviter la faim, la soif, les lassitudes, & tout ce qui enflamme extraordinairement les esprits. Il y en a qui ont conseillé de se regarder dans un miroir, lorsqu'on est le plus agité de la bile, d'autant qu'on s'y voit si affreux, & si défiguré par les transports de cette humeur, que comme Palas & Alcibiade renoncèrent au jeu de la flute, aiant apperçu l'enflure inévitable de leurs joues, il est impossible qu'on ne deteste une Passion qui nous met si épouvantablement hors de nous-mêmes.

### CHAPITRE XI.

*Des Passions Mixtes, la Misericorde, l'Envie, la Jalouſie, & la Honte.*

**P**uisque les Passions mixtes sont composées des précédentes, il n'est pas besoin de s'y arrêter beaucoup.

La Misericorde est un mouvement tendre & douloureux, que nous ressentons quand la misère d'un autre nous touche au cœur, d'où est formé le nom de Misericorde.

Les Stoïciens permettoient à leur Sage d'exercer les actes de Misericorde, mais ils ne vouloient pas qu'il fut miséricordieux, parce qu'à leur dire, il étoit au dessus de toutes



les Passions. D'autres ont fait une Vertu de la Misericorde. Et les Atheniens lui éleverent des autels comme à une Divinité.

Il est certain que le titre de miséricordieux est très-glorieux à un Prince, puisque Dieu même ne le rejette pas. C'est pourquoi les Egyptiens mettoient au haut d'un Sceptre la tête d'une Cigogne, pour symbole de miséricorde, & au bas une autre tête de cheval Marin, qui leur representoit la severité. Cela vouloit dire qu'encore qu'un Prince doive être parfois severe, & parfois miséricordieux, sa miséricorde neanmoins doit tenir le dessus, & être préférée à la severité.

L'Envie a un autre symbole qui est la Cantharide, parce que comme cette insecte se jette toujours sur les plus belles fleurs, l'Envie s'attache aux plus belles actions des autres, pour les rendre, si elle peut, moins considerables. Car c'est une Passion qui se forme dans nos ames, lorsque nous voions prospérer nos semblables. Au lieu d'elle, il y a l'honnête Emulation qui lui ressemble, mais qui est permise, comme étant un puissant aiguillon à bien faire, outre qu'elle est exemte de toute mauvaise volonté. Un Pere de l'Eglise a eu cette pensée, que Dieu ne pourroit pas mieux punir un Envieux, que de le lo-



ger dans son Paradis, s'il étoit possible qu'il y entrât avec cette Passion, parce que la félicité des autres le lui rendroit un Enfer.

La Jalousie est une autre Passion si mêlée d'Amour & de Haine, qu'elle donne des marques visibles de toutes deux. Il y a une Jalousie louable, & Dieu même s'est nommé le Dieu Jaloux.

La Honte est une confusion d'esprit, qui vient lorsqu'on craint quelque blâme de ce qu'on a fait, ou quelque sorte d'infamie. Mais cette espèce de crainte au lieu de faire palir, couvre le visage d'une rougeur qui a toujours été prise en bonne part, & que les Philosophes ont nommée le vermillon de la Vertu. En effet pour désigner un homme bien déterminé au mal, on dit qu'il a perdu toute Pudeur, ou toute Honte.

## CHAPITRE XII.

*Des Vertus Morales, & des Vices en general.*

**L**A Vertu Morale est une habitude, ou une disposition constante, qui nous fait agir selon la raison.

Cette définition nous donne à connoître celle du Vice, qui comme contraire à la Vertu, n'est rien qu'une habitude au mal, & à des actions déraisonnables.



Elle nous découvre encore la difference qu'on doit mettre entre les Passions, & les Vertus, ou les Vices: Les premieres n'étant que des inclinations indifferentes au bien ou au mal, & les autres des habitudes ou dispositions fermes & arrêtées.

En troisiéme lieu le mot d'agir distingue dans cette définition la Vertu Morale, des Vertus intellectuelles, ou de l'Entendement, telles que le sont la Science, l'Intelligence, & la Sagesse; & des Vertus infuses, la Foi, l'Espérance, & la Charité.

La Vertu Morale est dans la Volonté, qui vise à ce qui est bon, beau, ou plaisant; l'Intellectuelle est dans l'Entendement qui a le Vrai pour son objet. Aussi par la premiere nous devenons bons, par la seconde sages & savans. La mechanceté est opposée à la premiere, l'ignorance à la seconde. Enfin la Vertu Morale s'acquiert par l'usage, & l'Intellectuelle par l'étude.

Quant aux Vertus infuses, qu'on nomme autrement Theologiques, ce sont des Vertus Chrétiennes, & surnaturelles, que la Theologie nous fait connoître pour de purs dons du S. Esprit, & dont la Philosophie Morale ne traite jamais.



Le mot de Vertu se prend encore parfois pour une qualité naturelle qu'on attribue aux animaux, aux plantes, & aux pierres mêmes, qui ont quelque vertu particuliere. Mais c'est ou abusivement, ou parce que le mot de vertu est homonyme & équivoque, c'est à dire qu'il a plusieurs & différentes significations. Nous lisons dans Plutarque au Traité d'Isis, comme des Philosophes attribuoient même aux Demois des différences de vertus & de vices. Il y a aussi des Demi-vertus, comme quelques-uns les appellent, qui sont des dispositions naturelles à la Vertu, & qui se remarquent même aux enfans. Tel est le desir qu'on reconnoit en eux des loüanges; la crainte du dés-honneur; l'inclination à la Patience, à la Prudence, ou à la Misericorde. Mais ce sont seulement des semences de Vertus, & non pas des Vertus véritables.

Enfin il faut observer que la Vertu Morale étant une habitude, elle ne s'acquiert que par accoutumance, & par la pratique de plusieurs actions reiterées. Plusieurs tiennent néanmoins, qu'on peut faire une action avec tant d'ardeur & de courage, qu'elle sera suffisante toute seulement pour produire une habitude de Vertu. Tant y a que cet axiome



demeure constant, que la Vertu consiste en l'action.

On dit aussi ordinairement que la Vertu gît en la médiocrité, & en un certain milieu, que l'Ecole enseigne n'être pas d'Arithmetique, mais de Geometrie; où, qui n'est pas numerique, mais équitable; ni de la chose, mais de la raison. Les proportions d'Arithmetique & de Geometrie, dont la premiere consiste en l'égalité, & la seconde en la dignité, demandent une longue explication. Mais cela veut dire qu'encore qu'une Vertu soit toujours entre deux vices contraires, comme la Liberalité entre l'Avarice & la Prodigalité, la Vaillance entre la Timidité, & la Temerité; elle n'en est pas toujours également distante: Et que le milieu Moral, où l'on considere la Vertu comme dans son thrône, & qui est entre l'excès & le defaut, se prend, eu égard au tems, au lieu, & aux personnes. On le voit dans la Temperance, où ce qui suffit à un homme pour le boire, ou pour le manger, est trop peu à un autre. Et dans la Vaillance, où une action genereuse à l'égard d'un simple Soldat, seroit une temerité la considerant dans un General d'armée.

Il est fort important d'observer ces trois preceptes generaux. Le premier, De s'écarter

Medium  
rei, &  
medium  
rationis.



ter davantage de l'extrémité la plus éloignée d'une Vertu, comme par exemple de la Couïardise, que de la Temerité, parce que celle-là semble plus contraire que l'autre à la Vaillance. Le second, De fuir de même l'extrémité vicieuse où nous sommes portez de notre nature, comme l'Avarice si nous y avons de l'inclination en nous approchant aucunement, & pour un tems de la Prodigalité. Le troisiéme, De frequenter les hommes de Vertu, & de se plaire en leur compagnie, afin de contracter insensiblement cette ressemblance qui est presque inévitable dans la conversation, soit pour le mal, soit pour le bien.

Venons aux Vertus particulieres, & commençons par celles qu'on nomme Cardinales, c'est à dire Principales, & d'où dépend toute la bonté, & l'honnêteté de nos mœurs. Quelques Philosophes ont voulu qu'il n'y eut qu'une seule Vertu, qui reçoit divers noms selon ses divers objets, & ses actions differentes. Mais nous suivrons l'opinion commune qui les distingue, & qui est apparemment la meilleure; comme nous l'avons fait au sujet des Passions contre ceux qui sur un semblable pretexte les vouloient toutes confondre avec celle d'Amour.



De ces quatre Vertus Cardinales, la Prudence règle l'Entendement; la Justice, la Volonté; la Temperance, l'Appetit concupiscible; & la Force, l'Irafcible.

## CHAPITRE XIII.

*De la Prudence.*

**I**L y a une Prudence naturelle qui naît avec nous, qui nous est commune avec les animaux, & qui n'étant proprement qu'un instinct de Nature, ne peut pas être nommée Vertu. Ce n'est pas aussi de cette Prudence que traite la science des Mœurs, mais de celle qu'elle considère comme Intellectuelle à l'égard à son sujet, puisqu'elle réside dans l'Entendement; & comme Morale à raison de son objet, parce qu'elle s'occupe à la conduite des actions qui dépendent de notre Volonté.

Cette Prudence Morale s'acquiert avec le temps, & par divers moyens, qui dépendent en partie de l'étude, & bien plus de l'expérience. Elle se définit, une habitude de l'Entendement, qui prescrit à l'Appetit les moyens honnêtes, & commodes pour arriver à une bonne fin. Cicéron s'est contenté de la *Lib. 5.* nommer l'Art de bien vivre. *de fin.*



C'est donc une vertu qui semble tenir le milieu entre les Vertus Morales & les Intellectuelles, ou celles de l'Entendement, & celles de la Volonté. Mais quoiqu'il y ait des Auteurs qui font difficulté là dessus de la mettre au rang des Morales, il est très-à-propos de suivre l'opinion contraire qui est la commune, puisque toutes les Vertus ont besoin de la Prudence pour leurs operations, d'où vient qu'Apollophane ne faisant qu'une seule Vertu, les nommoit toutes des Prudences diversifiées.

*Diog.  
Laërt. in  
Zen.*

Les regles de la Prudence sont infinies, en voici les principales.

1. Ne faire jamais rien sans se proposer une bonne fin avec ce beau mot, *cui bono?* Et chercher les moiens les plus courts, & les plus faciles pour y parvenir.

2. N'entreprendre rien au dessus de ses forces, dont il faut connoître la portée. On dit de ceux qui en usent autrement, qu'ils ont le cœur plus grand que le cerveau, c'est à dire plus de courage que de Prudence. La Nature doit être suivie, qui forme ces deux parties en même tems, & dans leurs justes proportions.

3. Ne se mêler que de ses affaires, si l'on



n'est appelé à celles des autres, & qu'on y puisse servir.

4. Ne paroître pas trop fin, se gouvernant toujours selon le tems, le lieu, & les personnes. Il y a des heures, où c'est être imprudent que de faire l'avisé; & des saisons de Bacchanales, où les plus sages imitent les fous.

5. Tenir pour constant qu'on se peut tromper, & ne s'assurer pas trop sur son premier raisonnement. *Nemo mortalium omnibus horis sapit*, dit Pline l'ainé fort judicieusement.

6. N'exécuter jamais les délibérations de la nuit, où toutes choses paroissent plus grandes qu'elles ne sont, si l'on n'approuve encore le jour les mêmes délibérations.

7. Devant toute résolution se souvenir du passé, considérer le présent, & prévoir le futur. Car la Prudence fait se prévaloir de toutes les trois parties du tems.

8. Ne louer jamais demesurément personne; excuser les fautes des autres; & ne se priser, ni mépriser jamais soi-même.

9. Ne parler guères, si ce qu'on doit dire ne vaut mieux que le silence; c'est la maxime d'un Ancien. Il faut fuir pourtant un silence opiniâtre & désobligeant. Mais il n'est pas défendu de se prévaloir d'un silence



modeste, *ajutarfi col silentio*, comme dit l'Italien.

10. Témoigner de la bonne volonté à tout le monde, & ne se lier d'étroite amitié qu'avec peu de personnes. Qui a beaucoup d'amis n'en a point.

11. Ne mépriser qui que ce soit, tenant pour assuré que comme il n'y a point de petits ennemis, il n'y a point aussi d'homme si chetif qui ne puisse rendre parfois un grand service. La moindre Souris peut ronger l'attache d'un Lion.

12. N'entrer que rarement en contestation, & comme par force lorsqu'on y est obligé; témoignant qu'on cherche plus la vérité, que la victoire.

13. Allant rondement en toute affaire, & ne mentir jamais, d'où dépend tout le credit de la vie civile; bien qu'on puisse taire beaucoup de choses, & en dissimuler d'autres. C'est ce que pratiquoit le Cardinal de Tournon, qui fit prononcer à l'Empereur Charles-Quint, qu'il ne se désoit pas de ce que disoit ce Prelat, mais de ce qu'il ne disoit pas.

14. N'entreprendre jamais de reformer le monde, ni de combattre contre le siecle, ou  
l'on



l'on paroît toujours ridicule devant ceux qui sont juges & parties.

Ce sont les principaux aphorismes de la Prudence particulière, que quelques-uns nomment monastique; l'économique en a d'autres, la politique se prévaut aussi des siens; & la militaire n'en manque pas non plus, qui regardent la conduite du Capitaine & du Soldat. Car il y a de plusieurs sortes de Prudence. Mais la science des Mœurs ne prescrit que ceux du premier ordre, où nous nous sommes arrêtés.

## CHAPITRE XIV.

*De la Justice.*

SI la Prudence a le premier rang entre les Vertus Morales, parce qu'elle les règle toutes; la Justice mérite le second, comme celle qui s'occupe au bien commun, qu'on considère toujours devant le particulier.

La Justice se définit une habitude de la Volonté, qui nous fait rendre à chacun ce qui lui appartient. Cela se règle par la Loi, qui est ou naturelle, ou positive; & la positive, ou divine, ou humaine. Le droit qui naît de la Loi se divise en droit de Nature, droit des Gens, & droit Civil.

L'on divise aussi la Justice en générale, ou universelle, qu'Aristote dit contenir en soi



toutes les autres Vertus : & en particuliere, qui est moins étendue, & comme une partie de la premiere.

Cette derniere Justice est de deux sortes, ou Distributive, ou Commutative. La Distributive se rend par cette proportion Geometrique dont nous avons déjà parlé, qui considere la dignité des sujets ou des personnes, soit pour la punition, soit pour la récompense. La Commutative s'exerce par proportion d'Arithmetique qui consiste en l'égalité.

Il faut garder la Justice à l'égard de Dieu, en lui rendant le culte qui lui est dû; à l'égard du prochain, ne lui faisant jamais ce que nous ne voudrions pas qui nous fut fait; & à l'égard de nous-mêmes, ayant un soin raisonnable des deux parties qui nous composent.

Par le droit de nature, l'on honore pere & mere, l'on conserve sa posterité, & l'on rend à chacun ce qui est sien. Ceci est si naturel, qu'on en remarque l'usage parmi beaucoup de bêtes.

Selon le droit des gens ou des Nations, les Ambassadeurs sont inviolables: on dispose du bien & des personnes de ceux contre qui on est en guerre ouverte: Et l'on n'oseroit s'approprier les choses ou publiques, ou sacrées.

Le droit Civil dépend de l'observation des



coutumes particulieres , ou des Edits & Ordonnances du Souverain.

Le Souverain seul est au dessus de la Loi humaine, parce que c'est lui qui la fait. Mais il ne laisse pas de s'y soumettre presque toujours volontairement.

Le fondement du droit Civil, & de celui des Gens, est le droit de Nature. De sorte que si les premiers s'en éloignent, & qu'ils soient contraires à l'Equité & à l'Honnêteté naturelle, ils doivent être corrigez sur ce droit primitif, qui est conforme à la Volonté Divine.

## CHAPITRE XV.

*De la Force , ou grandeur de courage.*

**I**L y en a qui mettent la Temperance devant la Force de l'Esprit, ou Magnanimité, parce que la Temperance modere l'Appetit Concupiscible, sans lequel l'Irascible regi par la Force ne seroit point émû; & d'autant que nôtre Volonté doit plutôt s'abstenir du mal, que faire le bien. Mais d'autres en usent tout au rebours, & mettent la Force la premiere comme beaucoup plus noble, fondez sur ce qu'il est plus glorieux de faire par son mouvement une bonne action, que d'en éviter simplement une mauvaise, selon que la Temperance le prescrit. Aussi que le bien aiant na-



turellement la priorité du tems avec celle de la dignité, la Vertu qui le fuit, doit être préférée à une autre qui ne vise qu'à s'éloigner du mal. Car quoique la fuite de ce même mal soit parfois la première dans l'exécution, si est-ce que le bien précède toujours dans l'intention; nôtre Volonté ne s'écartant des choses mauvaises, qu'en se proposant comme un bien l'avantage qui lui en revient. Ces raisons nous font embrasser la dernière opinion, & donner ce Chapitre à la Force, prise pour cette *Fortitudo* des Latins, que nous exprimons ordinairement en François par les termes de Magnanimité, de Vaillance, & de Grandeur de courage.

Cette Force est une habitude de la Volonté, qui nous fait exposer hardiment au peril & à la peine, lorsque nôtre devoir nous y oblige. Elle a pour cela deux parties, l'une qui regarde l'aggression ou l'entreprise hardie des choses terribles, & l'autre la patience à souffrir courageusement les douloureuses; *agere, & pati*. Et d'autant que la Mort est ce que la Nature abhorre le plus, & ce qui nous épouvante davantage, les Philosophes ont tous mis le souverain degré de la Force, ou du Courage, au mépris de la mort. Comme ils ont déterminé que cette Vertu agissoit



avec plus de gloire & de merite en souffrant qu'en entreprenant.

Le milieu où consiste la Magnanimité, est entre la Temerité, & la Poltronnerie, s'éloignant des extremités vicieuses de l'Audace, & de la Timidité.

Son objet formel est l'honnêteté; de sorte que la Vaillance, qui n'a pour motif que l'ambition, l'avarice, la vengeance, la crainte, ou la nécessité, n'est, à le bien prendre, qu'une fausse Vaillance, & l'image trompeuse de cette Vertu. La Grandeur de courage qui paroît au Pilote dans une tourmente à cause de son experience, n'est pas même une véritable Force Morale: Et beaucoup moins le mépris de celui que le même peril ne touche point, parce qu'il l'ignore. Il en faut dire autant de ceux qui paroissent hardis à la guerre, lorsqu'ils pensent avec credulité avoir quelque caractere, ou quelque arme enchantée capable de les preserver. Car ils sont éloignez de la Valeur dont nous parlons, s'il est véritable qu'elle n'ait pour principe ni pour fin que l'honnêteté.

Il faut bien se garder sur tout de prendre pour les plus Vaillans ceux qui se jettent avec le plus de transport & de colere dans leurs entreprises. Cela témoigne plutôt une foibles-



se d'esprit, qui rend les enfans plus enclins, & les femmes plus sujettes ordinairement à se courroucer, que les hommes; de même que les petits chiens abaient, & s'irritent plutôt, que les Mâtins, ni les Dogues. La force du corps paroît à porter les plus pesans fardeaux sans se plaindre; & celle de l'Esprit à supporter les injures & les travaux sans passion, agissant avec courage par le seul mouvement de l'honneur.

Comme la Vaillance est la plus éclatante, & la plus pompeuse de toutes les Vertus, il n'y en a point qui soit plus propre à un grand Prince; qui ne peut que difficilement maintenir sa dignité sans la reputation d'être Vaillant. C'est la Vaillance seule qui donne les triomphes, & qui rend immortel le nom des Césars, & des Alexandres. Mais il sembleroit, si j'en disois davantage que je voulusse porter à la Generosité un Prince à qui je sâi qu'elle est naturelle.

## CHAPITRE XVI.

### *De la Temperance.*

**E**NCORE que la Temperance tienne ici le dernier rang entre les Vertus Cardinales, & qu'elle leur cede en dignité: il n'y en a pas une pourtant qui lui puisse être prese-



rée si l'on regarde la nécessité, puisque la santé tant du corps que de l'esprit dépend d'elle absolument.

Elle se définit une habitude de la Volonté, qui modere les voluptez du corps, & sur tout celles du Gout & de l'Attouchement. Je dis sur tout, parce qu'en effet il y a une certaine intemperance qui regarde les trois autres sens, bien que moins proprement. Car combien en voïons-nous pour ce qui touche la vue, qui sont intemperans dans la recherche des Tableaux, & de toute sorte de meubles précieux? N'y en a-t-il pas d'autres qui se rendent esclaves de leurs oreilles, par la passion qu'ils ont pour la Musique, à laquelle ils se laissent emporter plus que leur condition ne leur permet? Et ne s'en trouve-t-il pas encore, à l'égard de l'Odorat, qui sont blamables dans leur excessive recherche des parfums & des senteurs, qu'ils ne sentent presque plus par un trop frequent usage? Mais d'autant que ces Voluptez qui se prennent par les yeux, par l'ouïe, & par le nez, touchent l'esprit aussi bien que le corps, & ne nuisent ni à l'un, ni à l'autre, comme font celles du Gout, & de l'Attouchement, dont d'ailleurs les bêtes participent aussi bien que nous; celle est causée qu'à le prendre exactement & selon



Aristote, la Temperance ne regarde que ces deux Sens derniers, de qui elle réduit les plaisirs à une raisonnable mediocrité.

Quand la Temperance s'occupe à regler le manger, dont elle retranche l'excès, elle se nomme Abstinence, & à l'égard du boire; qu'elle limite à la soif naturelle, on l'appelle Sobriété; quoique ces termes se confondent assez souvent, principalement en nôtre Langue. La Chasteté, la Continence, & la Pudicité, sont les parties de la Temperance qui moderent les transports de la Chair, & qui repriment les desirs trop violens de la Volupté qui naît de l'Attouchement.

L'on peut étendre aussi la Temperance à brider le trop grand Appetit de gloire que donne une ambition effrenée, & alors elle s'appelle Humilité; Ou à s'opposer à l'excessive ardeur de savoir, puisque, comme dit cet Ancien, *literarum quoque intemperantia est*, il peut y avoir même de l'intemperance aux lettres & aux études, soit en la quantité, soit en la qualité, quand nous les faisons, ou préjudiciables à la santé par leur longueur & assiduité trop grande, ou condamnables sur des sujets défendus, & plus propres à corrompre l'esprit, qu'à l'instruire.

La Temperance n'est pas ennemie des Vo-



luptez, mais elle les regle, & en ôte les désordres seulement. Aussi ne font-elles pas mauvaises de leur nature, mais elles ont besoin de temperament. Il n'est pas défendu de prendre plaisir au boire, au manger, & au jeu, pourvu que ce soit avec moderation. Quelle honte à ceux qui ne vivent, ce semble, que pour boire, manger, & jouer! au lieu qu'on ne doit manger, boire, ni jouer, que pour vivre. Ces choses se peuvent faire licitement avec volupté, moiennant qu'elles ne se fassent point pour la volupté.

L'utilité de la Temperance est telle, qu'elle prolonge la vie, l'exempte de maladies, aiguise l'esprit, fortifie la memoire, rend le corps plus vigoureux jusques dans la vieillesse, & nous donne outre le dormir plus tranquille, des Songes même plus honnêtes; c'est pourquoi les Pythagoriciens faisoient profession de se considerer, ou, pour user de leurs propres termes, de se mirer dans leurs Songes.

Mais il faut noter que celui qui n'est Temperant que pour posséder ces avantages, ou pour éviter les maux, & les disgrâces que cause l'Intemperance, n'est pas, à parler exactement & selon la Philosophie, absolument Temperant. *Aristor. lib. 1. magn. mor. c. 22.*  
Car la Vertu de Temperance, non plus que les autres, n'a pour but, ni pour motif principal



que l'honnêteté, qui possède seule le privilege de rendre nos actions vertueuses.

## CHAPITRE XVII.

### *Du Vice, & du Peché.*

COMME les Vertus subalternes, & qui dépendent des quatre Cardinales, ont été touchées aux Chapitres precedens, ce qui suffit pour les reconnoître: C'est assez aussi dans cette petite Morale d'un seul Chapitre pour les Vices qui leur sont opposés, tant parce que nous les avons tous remarquez, soit en parlant des Passions, soit en traitant des Vertus, qu'à cause que la doctrine des contraires a cela de propre, que la conoissance de l'une enveloppe presque necessairement celle de l'autre.

De fait nous avons déjà donné au Chapitre douzième la définition du Vice sur celle de la Vertu, en renversant la médaille, puisqu'il n'est rien qu'une habitude de la Volonté qui nous fait agir contre la raison, ou qui nous porte à des actions déraisonnables. Certes, quiconque aura reconnu la beauté de la Vertu, s'imaginera aisément la laideur du Vice, & n'aimera jamais l'une, sans avoir une extrême aversion de l'autre.

Il y a pourtant cela de commun entre la Vertu, & le Vice, que celui-ci commence,



& l'autre acheve par le plaisir. Mais la joie qui procede du Vice est fort courte, & celle qui suit la Vertu demeure éternellement.

Le Vice, le Peché, & la Malice, sont differens, en ce que le Vicè, comme nous venons de voir, se prend pour l'habitude; le Peché, pour l'acte; & la Malice pour la deformité qui resulte de l'un & de l'autre.

Nous reconnoîtrons donc les actions vicieuses, en distinguant les Pechez.

Leur premiere division est en peché originel, connu par nôtre seule Theologie, & en peché actuel; celui-là dépend de nôtre premier Pere, celui-ci dépend de nous.

La seconde division est du peché actuel, en mortel, & veniel. Le mortel nous détournant du Createur vers la creature, nous prive de la Grace de Dieu; le veniel nous en rend moins dignes.

La troisiéme division est en peché de commission, qui designe une désobeïssance à un commandement negatif ou prohibitif, & en peché d'omission, qui consiste dans l'inobservance d'un precepte affirmatif & de commandement.

La quatriéme division est en peché de parole, de fait, & de desir; ou de la bouche, de l'œuvre, & du cœur.



La cinquième division, prise de S. Paul, est en péché charnel, & péché spirituel.

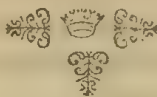
La sixième division est en péché commis contre nous-mêmes, contre nôtre prochain, & contre Dieu.

La septième division est en péché d'ignorance, d'infirmité, & de malice.

La huitième division a sept membres qui constituent les sept pechez vulgairement nommez mortels, ou plutôt capitaux. C'est le fait d'un Theologien Catholique de les expliquer; & celui d'un homme sage de s'en éloigner comme de dangereux écueils.

Tant y a que ces distinctions & divisions montrent bien l'absurdité du paradoxe des Stoïciens, qui vouloient que tous les pechez fussent égaux, sans en reconnoître de plus criminels les uns que les autres.

Le Peché tire son origine Latine, selon quelques-uns, des bêtes brutes, *peccatum à pecore*, parce que l'homme qui peche, s'approche de la bête, au même tems qu'il s'éloigne de la raison. Si l'étymologie n'est vraie, la Moralité peut s'appuyer sur une simple allusion.





IV.

L'OECONOMIQUE

DU

PRINCE.



se  
 se  
 &  
 ent  
 ner  
 Il y  
 lem  
 que  
 (C  
 une  
 fact





# L'OECONOMIQUE DU PRINCE.

---

## CHAPITRE PREMIER.

*De la science Oeconomique.*

SIRE,

La Morale, qui est la science des Mœurs se divise en trois parties. Dans la premiere, qui se nomme Ethique ou Morale par excellence, & sur la quelle VÔTRE MAIESTE s'est déjà entretenuë, nous apprenons à nous gouverner nous-mêmes par les regles de la Raison. Il y a deux autres parties qui suivent naturellement celle-là, dont l'une est l'Oeconomique, & l'autre la Politique.

Cet ordre est fort naturel, puisque c'est une chose du tout necessaire qu'un homme sache se gouverner soi-même devant que de



commander aux autres; soit comme Pere de famille, ce qui est de l'Oeconomie; soit comme Souverain, Magistrat, ou Ministre d'Etat, ce qui regarde la Politique.

Ainsi comme l'Oeconomie doit marcher après la Morale, elle doit d'ailleurs preceder la Politique, d'autant que les Maisons particulieres & les Familles sont devant les Villes & les Polices. Aussi qu'on ne presume pas qu'une personne incapable de bien ordonner son domestique, doive réussir dans le gouvernement public. Les Romains se moquerent d'un Sénateur qui discourroit de la nécessité, & des moyens de faire la paix, parce que sa maison étoit pleine de trouble, & lui en divorce avec sa femme & ses enfans. Demarathus Corinthien voulut de même, rendre ridicule le Roi Philippe de Macedoine, qui témoignoit en public de souhaiter que le gouvernement de la Grece fut tranquille, lui reprochant que son discours n'avoit nul rapport avec les discordes de son Palais, qu'il laissoit croître sans beaucoup se soucier de les terminer. Et nous lisons dans Herodote, que les Pariens qui corrigerent les désordres de la ville Milet, ordonnerent qu'elle fût possédée & gouvernée par ceux qu'ils trouverent avoir été bons Peres de famille dans campagne, comme

*Lib. 5.  
Terpsic.*



comme vrai-semblablement plus capables que les autres de ménager les intérêts de l'Etat.

Or la Science Oeconomique, est celle qui donne les loix necessaires pour bien gouverner une famille, afin d'y vivre heureusement; ce que l'étymologie du mot Oeconomie, qui est Grec, semble enseigner précisément.

Et comme la felicité particuliere est la fin de la Morale, que VOTRE MAIESTE' a déjà considerée; le bonheur de la famille est aussi le but de l'Oeconomie, & le bien general, avec la conservation de l'Etat, sont ce que les Politiques se proposent dans tous leurs raisonnemens, & où doivent viser toutes leurs actions.

## CHAPITRE II.

### *Des parties principales de l'Oeconomie.*

TOUTE la conduite d'une famille dépend principalement des devoirs reciproques, qui sont premierement entre le Mari & la Femme: secondement entre le Pere & les Enfans: troisiemement entre le Maitre & les Serviteurs. La premiere société qui est la conjugale, a son rapport au gouvernement



Aristocratique, le commandement du Mari sur la Femme devant être beaucoup plus modéré que les deux autres. Celui du Pere sur les Enfans est Monarchique, c'est pourquoi les Rois sont nommez Peres du peuple. Et celui du Maître sur ses serviteurs, est pleinement Seigneurial & Despotique, parce que la raison veut qu'il soit beaucoup plus absolu que les deux autres.

Le Mariage a son fondement dans la Nature, qui accouple les autres animaux; c'est pourquoi il est utile & nécessaire. L'amitié & la foi doivent être reciproques entre le Mari & la Femme. Mais il est juste que la conduite, la protection & l'acquisition viennent du premier; l'obeissance, la complaisance, & la conservation des choses acquises, sont du devoir de la femme.

Le pouvoir du Pere sur ses enfans a été reconnu comme naturel par toutes les Nations. Les Romains & assez d'autres peuples ont eu le droit de vendre leurs enfans jusqu'à trois fois, & même de les faire mourir; Mais la douceur du commandement paternel, tout Monarchique qu'il est, a son fondement aussi dans la Nature. Le droit divin d'ailleurs qui oblige les enfans à toute sorte de respect, & qui pour



cela leur promet la recompense d'une longue vie, avertit d'un autre côté les Peres de ne pas contrister leurs enfans, par des traitemens trop severes & trop mortifiants.

La sujétion du serviteur à son Maitre pourroit sembler moins naturelle à ceux qui soutiennent que nous naissons tous libres. Car ils disent, que c'est pour cela qu'on remettoit autrefois les serviteurs dans une apparence de liberté durant les Saturnales, pour signifier qu'aux premiers tems sous Saturne la servitude n'étoit pas encore établie. Et néanmoins, sans parler des Esclaves introduits par le droit des Gens, l'opinion d'Aristote est très-veritable, qu'on voit beaucoup de personnes qui semblent n'avoir été produites au monde que pour y servir les autres, tant il y a souvent de difference d'homme à homme, soit à l'égard de la conformation du corps, soit pour ce qui touche les fonctions de l'esprit. Cela présumé, l'autorité des Maitres sur leurs serviteurs s'appuie encore sur le droit naturel, outre qu'il s'ensuit de là, qu'il n'est pas moins avantageux aux uns de servir, n'étans pas capables de se gouverner, qu'aux autres de leur commander. Les Loix Oeconomiques reglent l'une & l'autre condition, montrant jusqu'où doit aller l'humanité des



Superieurs , & la submiffion de ceux qui les fervent.

### CHAPITRE III.

*Des Loix Oeconômiques , en ce qui touche principalement l'acquifition , la confervation , & la difpenfation des biens.*

SIRE,

L'Oeconomie a beaucoup de Loix qui ne regardent point VOTRE MAJESTÉ. Elle préfcrivit mille foins qui ne doivent être pris que par des hommes de condition ordinaire. Vous avez des Officiers qui ont égard à la difpofition, & à l'ufage de vôtre Louvre & de vos Palais. De forte qu'il n'y auroit point d'apparence d'arrêter VOTRE MAJESTÉ fur beaucoup de chofes que la fcience Oeconomique fait observer touchant cela. Mais il ne s'enfuit pas pourtant que toutes les Maximes de cette même fcience foient indignes de l'attention d'un Grand Prince, puisqu'elles lui peuvent être utiles ; & ce n'est pas à dire qu'il n'y en puiffe avoir quelques-unes dont les plus renommez Monarques n'aient pas fait difficulté de fe prévaloir. Il faut choifir celles qui font de cette derniere nature , afin qu'en remarquant jusqu'où fe portent ici les



speculations Philosophiques, VOTRE MAJESTÉ ne s'y arrête pas inutilement.

Alexandre le Grand aiant envoié visiter les Bracmanes de l'Inde Orientale, qui sont les Bramins d'aujourd'hui, leur Chef nommé Mandanis dit à son Deputé entre autres choses cette sentence Oeconomique, Que la meilleure & la plus estimable de toutes les Maisons étoit celle qui se passoit le plus aisément des choses superflues. Encore que les Cours des Princes ne puissent pas être absolument réglées là dessus, si est-ce qu'il leur importe merveilleusement qu'une certaine mesure borne le nombre de leurs Officiers. Comme les animaux qui ont le plus de pieds, ne sont pas ceux qui cheminent le mieux; les hommes, de quelque qualité qu'ils soient, qui ont le plus grand nombre de serviteurs, ne sont pas les mieux servis. Après un certain nombre le reste embarrasse plus qu'il ne profite. Une cinquième roue ne peut être ajoutée à un chariot sans lui nuire, tant s'en faut qu'elle lui soit utile. Et ceux qui ont eu six doigts à la main, s'en sont toujours trouvez plutôt incommodez qu'autrement.

Les Souverains aussi bien que les particuliers doivent faire état des personnes industrieuses, comme beaucoup plus capables de les



servir chez eux, & ailleurs où ils les voudront employer. Alyattes Roi de Lydie, aiant rencontré une femme étrangere du país de Thrace, qui portant une cruche d'eau sur la tête, filoit des mains, & de plus ramenôit de l'abreuvoir un cheval dont la bride étoit attachée à sa ceinture, envia des Ambassadeurs à Cotys Roi de Thrace pour avoir permission de faire venir une Colonie de ce país-là, puisqu'il produisoit des personnes si laborieuses & si industrieuses tout ensemble.

C'est une maxime Oeconomique, que le vrai moien de s'enrichir ne dépend pas tant d'acquérir beaucoup, que de ne faire point d'excessives dépenses. Et ce qui me fait croire que cette maxime peut être avantageuse aux Rois mêmes, c'est que je vois dans l'Historien Dion Cassius, que Meccenas, le plus autorisé des Romains auprès de l'Empereur Auguste, ne craint point de s'en servir pour porter ce puissant Monarque à ménager les deniers de son Epargne, qui comprenoit de ce tems-là le revenu de presque toute la Terre. Les grands thresors nécessaires à la conservation d'un Empire, ne s'acquierent pas tant, lui dit-il, en recevant beaucoup de toutes parts, qu'en retranchant le luxe inutile, & la dépense superflue; *divitiæ magnæ non*



*tam multa accipiendo, quàm non multos sumptus facièdo, colliguntur.* VÔTRE MAÏESTÉ fera mieux son profit de ce Latin que du Grec de Dion.

Il faut tenir cette autre maxime pour très constante dans la famille même des Rois, que la negligence à prendre les soins necessaires à l'égard de sa conduite, donne beaucoup plus de peine, & est incomparablement plus laborieuse, que toute la diligence dont il est à propos que son Chef use pour la faire bien aller. *In re familiari laboriosior est negligentia, quàm diligentia.* L'œil du Maître engraisse son cheval, & le pied du même Maître, à ce que portent les preceptes d'Agriculture rend les terres plus fertiles. Mais il est encore plus certain que la connoissance que prend de ses affaires un Pere de famille, de quelque condition qu'il soit, contribuë autant à la faire prospérer, que le mépris ou la negligence de s'en bien informer lui peut être prejudiciable.

Je sai bien que la frugalité des particuliers ne peut pas avoir lieu dans la Maison des Rois. Et je me souviens que Cicéron se sentant obligé de louer le Roi de Galatie Dejotarus d'être frugal & fort bon ménager, reconnoit au même tems qu'il lui attribue par là une vertu privée, plutôt que Roiale & d'une personne



de sa condition. Mais cela n'empêche pas que les plus grands Princes ne puissent fort utilement pour le bien de leurs Etats prendre connoissance de la conduite de leur Maison, & en retrancher les abus. C'est ce que sçut très-bien pratiquer Henry III. Roi de Castille, après s'être vû réduit par le mauvais ménage de ses prédecesseurs à une nécessité telle, que j'ai presque  
*Lib. 9.* honte de dire après le Pere Mariana, & les au-  
*c. 14.* tres Historiens d'Espagne, qu'il fut contraint pour diner dans Burgos au retour d'une chasse, de mettre un de ses manteaux en gage, au même tems que les Grands de sa Cour faisoient fort bonne chere.

En tout cas, SIRE, il étoit bon que VOTRE MAIESTE' sçut sommairement en quoi consistoit cette seconde Partie de la Morale, qu'on nomme Oeconomique, afin de passer plus commodement, & plus selon les regles, à la troisiéme Partie, qui est la Politique, dont le sujet se trouvera d'autant plus important, qu'il est plus étendu, & plus relevé.





V.  
LA  
POLITIQUE  
DU  
PRINCE.



622



623

S

rale

& l'

com

me

ce d

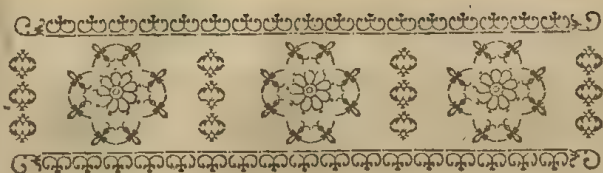
O

l'ho

felc

d'an





LA  
POLITIQUE  
DU  
PRINCE.

---

CHAPITRE PREMIER.

*De la Politique en general.*

SIRE,

Après les deux premieres Parties de la Morale, dont l'une enseigne à se regler soi-même & l'autre à être bon Oeconome, c'est à dire à conduire une famille comme il faut, la troisième Partie suit, qui est la Politique, ou la Science de bien gouverner.

C'est une Science qui est si naturelle à l'homme, & qui lui convient si bien, que selon l'observation d'Aristote, il n'y a point d'animaux, quoiqu'on dise des Abeilles &



des Fourmis, qui se plaisent tant que lui à vivre en commun dans une équitable société. Cette inclination de nature a son fondement sur le bien que toutes choses recherchent, & qui est d'autant plus grand & plus à estimer, qu'il est plus general. Or le bien de chaque particulier, & celui des familles, dépendant absolument de celui de l'Etat qui comprend les deux autres, il ne faut pas s'étonner si notre pente naturelle nous porte vers ce dernier, & nous le fait desirer.

Le prix, & la dignité de la Politique, sont rendus manifestes par là. Car puisque toute nôtre félicité n'a rien de solide, & ne peut subsister sans celle de l'Etat, on ne sauroit trop estimer une science qui nous apprend à le faire prospérer, en nous donnant les regles de sa conduite. Elle a d'ailleurs cet avantage sur toutes les autres professions, que leurs fonctions ne se peuvent faire sans son aide; la Theologie même, qui semble tenir le premier rang entre elles, ayant besoin d'appuyer le repos de ses contemplations sur l'autorité des Loix Politiques. En effet, il n'y a Art ni Science qui ne perissent dans les désordres d'un Etat, & la Religion même a besoin qu'il subsiste pour la conservation de ses Autels.



Mais quoique la Politique doive être fort  
 prisee de tout le monde par de si fortes consi-  
 derations, les Souverains pourtant sont plus  
 obligez que personne d'en faire cas, & de la  
 cultiver soigneusement, puisque Dieu leur  
 aiant commis le gouvernement des Peuples,  
 ils ne sauroient s'en bien acquiter que par son  
 moien. VOTRE MAJESTE' prendra garde  
 aussi, que ces mêmes Souverains aiant plus  
 d'interêt que le reste des hommes dans la sub-  
 sistance de l'Etat, vû le rang qu'ils y tiennent,  
 ils doivent par consequent s'appliquer, avec  
 un soin & une attention du tout extraordina-  
 ire, à prendre toute la connoissance possible  
 d'une Science qui leur importe si fort, & qu'on  
 peut dire être de leur propre métier.

## CHAPITRE II.

### *Des trois sortes d'Etats, & de Gouvernemens.*

IL y a trois formes principales de Souveraine-  
 tez, ou trois façons différentes de gouver-  
 ner les Etats. La premiere se nomme Mo-  
 narchie, c'est à dire le commandement d'un  
 seul : La seconde Aristocratie, qui dépend  
 du pouvoir de peu de personnes ; & la troi-  
 sième Democratie, où le peuple a toute l'au-  
 torité. Quand la premiere se corrompt, elle  
 dégénère en Tyrannie ; le vice de la seconde,



est l'Oligarchie; & celui de la troisième s'appelle Ochlocratie, où la seule populace peut tout au préjudice du bon & considérable Bourgeois. L'on voit parmi les animaux des marques de ces trois sortes de Gouvernemens, puisque les Abeilles reconnoissent un Roi, que les Gruës, dit-on, vivent Aristocratiquement & que les Fourmis se gouvernent comme dans un Etat populaire.

Quoiqu'il en soit, tous les Philosophes ont reconnu le commandement Roial, ou Monarchique pour le plus ancien de tous, comme il est apparemment le plus digne, eu égard à ce que Dieu s'en sert dans la conduite du Monde, qui paroît toute Roiale. Et Aristote non content de lui donner ces avantages, prouve encore son excellence par la considération de ce qu'il n'y a point de corruption pire ni plus grande que celle des choses les plus parfaites. Car puisque la Tyrannie, par la confession de tous les Politiques, est le plus condamnable de tous les déreglemens d'Etat il s'ensuit, dit-il, que la Royauté d'où elle tire son origine, doit être le plus parfait commandement dont l'on puisse user.

Mais il y a plus de deux mille ans que cette question a été décidée par ces Seigneurs de Perse, qui au nombre de sept consultèrent



après la mort du supposé Smerdis, quelle forme de gouvernement ils établirent pour la meilleure. Otanes prononça tout ce qu'il pût contre la Monarchie en faveur de la Démocratie; Megabyfus tint le parti de l'Aristocratie: & Darius suivi des quatre autres l'emporta sur les premiers, faisant préférer la Monarchie comme la plus excellente de toutes les Souverainetés, selon qu'Herodote le rapporte dans sa troisième Muse. L'on peut aussi voir dans l'Historien Dion Cassius, comme longtemps depuis les raisons de Meccenas à l'avantage de la Monarchie prévalurent sur celles d'Agrippa, qui portoit Auguste à remettre l'Empire dans un gouvernement populaire. Polybe *Lib. 5. hist.* est d'un sentiment particulier là-dessus, quand il soutient que la plus excellente de toutes les Souverainetés est composée de toutes les trois formes, comme l'étoient la Spartiate & la Romaine. C'est pourquoi, dit-il, la première a conservé plus long-tems sa liberté, que toutes les autres de la Grece. Et il ajoute que le temperament & le mélange de l'Etat Romain étoit si excellent, que les Romains n'eussent pu dire eux-mêmes de laquelle des trois formes leur gouvernement tenoit le plus, de la Monarchie de l'Aristocratie, ou de la Démocratie.



## CHAPITRE III.

*Maximes generales propres aux trois formes  
de Gouvernement.*

- I. **I**L faut avant toute chose observer ce qu'Aristote a fort judicieusement remarqué au dernier Chapitre du dernier livre des Ethiques à Nicomachus, qu'il n'est pas de la Politique comme des autres Arts & Sciences, dont ceux qui savent les principaux axiomes, & les plus importantes decisions, sont capables de les mettre en pratique, & de passer facilement de la contemplation à l'action. Cela se voit, dit-il, dans la Medecine & dans la Peinture; mais il n'en est pas de même ici, où presque l'usage seul peut donner l'aptitude à bien gouverner, que le pere ne peut communiquer par preceptes à son fils, ni l'ami à celui qu'il aime; & où l'on voit des personnes parler très-bien de toute sorte de Polices, qui n'ont néanmoins nul talent pour l'administration d'un Etat. Leur connoissance generale se confond quand il est besoin d'user de la particuliere, semblables à ceux qui savent la propriété des Simples, & ne les discernent pas; ou aux enfans qui nomment leurs Peres tous les hommes qu'ils voient, leurs sens n'ayant pas encore appris à les distinguer. Il est vrai,

SIRE,



SIRE, que comme ce Philosophe ajoute très-bien, ceux qui peuvent sur cela conjoindre la Theorie à la Pratique, y trouveront plus de facilité que les autres, & c'est ce qui peut obliger VOTRE MAIESTÉ à prendre par avance quelque connoissance des raisonnemens de la Politique, & des maximes qui lui sont propres, se réservant à s'en instruire plus profondément dans ses Conseils d'Etat, où la grandeur de son Genie achevera de se perfectionner, en s'occupant journallement à la conduite de son Roiaume.

Tous les Politiques conviennent avec Aristote en ce point, qu'on doit accommoder les Loix à la Republique ou à l'Etat, c'est à dire au naturel des sujets, en considerant le país qu'ils habitent, dont la position a beaucoup de pouvoir sur leurs esprits aiant égard d'ailleurs aux divers tems, qui demandent des conduites, & par consequent des ordonnances differentes; & en faisant reflexion sur l'humeur ou le genie de ceux qui peuvent le plus, & qui sont le principal du gouvernement, auxquels il est necessaire que les Edits & les Ordonnances s'ajustent & s'approprient. Car il n'y a point de Monarque ni de Legislatteur qui ne doive faire comme les bons Architectes, qu'on voit toujours s'assu-

II.  
Lib. IV.  
Pol. c. 15.



jettir dans la construction de leurs batimens à la condition du lieu , & à la matiere qu'ils y trouvent, n'en pouvant pas employer d'autre. L'on ne choisit pas non plus le peuple ni les sujets qu'il faut conduire , il est besoin de les prendre tels qu'on les trouve , & de les gouverner selon leur temperament , le mieux & le plus politiquement qu'il est possible. Je ne veux pas dire qu'il n'y ait une équité naturelle , & une raison universelle , qui n'est ni bornée par les lieux, ni attachée aux climats: Mais cela n'empêche point qu'on ne doive deferer souvent, dans le sujet que nous traitons, à des raisons particulieres qui varient selon les tems , les lieux, & les personnes.

*Lib 6.* C'est pourquoi le même Aristote dit fort bien  
*Polit. c. 7.* encore, qu'où la nature d'une Contrée & la situation d'une Province, portent que leurs principales forces soient en Cavalerie, il est expedient que là toutes les Loix se referent à la forme du Gouvernement Aristocratique, ou de peu de personnes, parce que le menu peuple ne pouvant pas faire la dépense de nourrir des chevaux, il faut necessairement que les forces, & par conséquent l'autorité, soient entre les mains des riches qui sont en petit nombre. Que si tout au rebours la plus grande force du pais consiste naturellement en l'Infanterie comme

en S  
 Hol  
 ties,  
 du g  
 ple  
 ne p  
 chic  
 libe  
 pro  
 de  
 pou  
 ( )  
 ture  
 plus  
 quib  
 tion  
 lieu  
 Phy  
 jour  
 bliss  
 perd  
 qu'i  
 & se  
 R  
 Le R  
 rier  
 Cre  
 mes



en Suisse, ou bien en gens de Marine comme en Hollande, là se doivent établir les Démocraties; avec des Loix appropriées à la forme du gouvernement populaire. Un seul exem<sup>Justin.</sup> ple peut faire voir comme il y a des lieux qui<sup>l. 38.</sup> ne peuvent souffrir que la domination Monarchique. Ceux de Cappadoce refuserent la liberté qui leur étoit offerte par les Romains, protestant qu'ils ne pouvoient vivre sans Roi, de sorte qu'il leur falut donner Ariobarzanes pour les maîtriser.

Chaque chose se nourrit & s'entretient nat<sup>III.</sup> turellement par les mêmes moiens qui ont le plus contribué à son Etre, *iisdem nutritur quibus conſlamus; eadem sunt principia generationis & conſervationis.* Ces Aphorismes ont lieu dans la Politique aussi bien que dans la Physique; de sorte qu'on voit presque toujours que les Etats belliqueux dans leur établissement, tels qu'étoit celui de Sparte, se perdent s'ils arrêtent trop dans le repos, & qu'il leur en prend comme au fer qui déperit & se rouille, s'il n'est exercé & manié,

*Romulidarum igitur longa & gravis exitium pax, Sulpitia.*  
Le Roiaume de France n'est pas moins guer<sup>Satyr.</sup> rier que celui de Lacedemone, ou celui de Crete qui lui servit de modele. Aussi sommes-nous abondans en belles Constitutions



& Ordonnances Militaires. Et par effet on a vû, que les douze années d'un trop profond repos sous Henry le Grand, Ayeul de VOTRE MAIESTE', pensèrent être d'un notable préjudice à cet Etat. Nôtre Monarchie n'avoit point joui depuis sa fondation d'un si long calme que fut celui-là ; aussi n'en avoit-elle jamais eu plus de besoin : mais si le feu Roi de glorieuse memoire ne l'eut reportée vers son principe, & ne l'eut remise dans les exercices de Mars, elle couroit fortune d'être la proie de ceux qui fondoient déjà leurs conquêtes sur son relachement, & sur la rouilleure de ses armes.

- IV. Cela n'empêche pas que la premiere intention de tout Legislatteur ne doive être de faire vivre le peuple en paix. Il est d'ailleurs certain, que, sur tout entre Chrétiens, il n'y a point de guerre bien juste si elle n'est nécessaire ; *Pacem debet habere voluntas, bellum necessitas*, selon les termes de Saint Augustin. Mais quelque bon dessein qu'on ait, il est presque impossible de jouir de la Paix, que par le moien des armes ; *si vis pacem, para bellum*. Aussi n'est-il pas vrai que toute paix & toute tranquillité publique, non plus que toute serenité d'air, soient absolument préférables à ce qui leur semble contraire. Il y a

*Epist.*  
207/

des  
lats  
Une  
cou  
cela  
du L  
imò  
brion  
mus  
il a  
faire  
sarn  
que  
mêr  
mite  
ger  
qu'il  
don

Le p  
Cico  
don  
loir,  
ne p  
les d  
bellu  
ce m



des regions sujettes aux orages & aux brouillars, qui ne laissent pas d'être des plus saines. Une trop grande pureté d'air nuit à beaucoup de temperamens. Et plusieurs ont pour cela préféré les contrées du Couchant à celles du Levant: *Non serenum omne statim optimum; imò vero provincias nebulosas serenis esse salubrioribus, & in hoc Occidentem prælatum legimus Orienti*, s'il en faut croire Petrarque quand il a parlé Latin. L'importance est de savoir faire la guerre pour obtenir la paix, de ne défarmer jamais que de bonne sorte, non plus que les Spartiates, chez qui pour cela Venus même étoit représentée toute armée; & d'imiter les Romains qui sçurent si bien ménager l'un & l'autre tems pacifique & militaire, qu'ils furent en admiration à toute la Terre, dont il ne firent presque qu'un Empire.

- - - *Duo sunt quibus extulit ingens Roma caput, virtus belli, & sapientia pacis.* *Sulpit. Satyr.*

Le plus grand ami de la Paix, qui fut jamais, Cicéron, aussi bien que le plus grand esprit dont cette capitale du monde se puisse prévaloir, fut contraint d'avouer de son siècle qu'on ne pouvoit goûter le repos de la paix que par les désordres de la guerre, *si pace frui volumus bellum gerendum est: si bellum omittimus, pace nunquam fruemur.* C'est pour cela que les



Juifs ont invoqué & le Dieu *Salem*, de Paix ; & le Dieu *Sabaoth*, des Armées.

- V. Quoique la grandeur d'un Empire ne donne pas moins de terreur que de respét à tous ses voisins, & que son étendue qui semble obliger à plus de soins, fournisse en récompense plus de moiens utiles à sa conservation :

Dion.  
Cass.  
l. 52.

*noli magnitudinem Imperii metuerè*, disoit ce grand homme d'Etat à l'Empereur Auguste, *quod quantò majus est, tantò plura etiam quibus conservetur habet* : Si est il apparent que sa félicité ne dépend pas de là. Un autre Empereur abandonna depuis de son bon gré trois belles Provinces, l'Assyrie, la Mésopotamie, & l'Arménie, afin que les limites de la domination Romaine ne fussent pas plus éloignées que l'Euphrate, s'il ne le fit pour rendre méprisables les conquêtes de Trajan. Et dès le tems de la République, Nafica ne pouvoit souffrir la destruction de l'Etat de Carthage, de crainte que celui de Rome n'empirât par un accroissement dangereux. Par effet comme nôtre embonpoint & nos forces n'augmentent pas tant en mangeant beaucoup qu'en bien digérant ; celles d'un corps Politique dépérissent plutôt qu'elles ne s'accroissent par d'excessives conquêtes dont l'étendue ne se conserve qu'avec trop de dépense & d'autres



difficultez. On voit de grands bâtimens qui se ruinent par leur propre poids :

*In se magna ruunt , letis hunc numina rebus      Lucan.  
Crescendi posuere modum ;*

Et selon le Proverbe on ne peut pas bien étraindre si l'on embrasse trop. Ce fut pourquoy Scipion Emilien étant Censeur fit reformer les prieres publiques qui alloient à l'augmentation de l'Etat, afin qu'on ne demandât plus aux Dieux que sa conservation, puisqu'ils l'avoient déjà rendu assez grand. Un de vos prédecesseurs, SIRE, Prince très-avilé & Louis XI. de grande experience, refusa avec mépris Genes & sa Seigneurie, qui s'offroient à lui, ne croiant pas qu'il fut utile à la France de lui incorporer une piece de si facheuse garde. Et nous apprenons de l'Histoire du Levant, que les plus sages aussi bien que les plus puissans peuples de l'Inde, qui sont les Chinois, au lieu de viser à rendre leur Domaine plus grand en s'accroissant, ont quitté depuis quelques années les Roiaumes de Corai, Narlingue, Calicut ; Cochinchine, Chiampa, Siam, & Malaca, qui dépendoient autrefois de la Chine. Ils ont abandonné de même les Isles de Ceylan, du Japon, de Java, & assez d'autres, pour conserver mieux le corps de leur Etat, considerant toutes ces Provinces comme un



sang superflu qu'ils en ont tiré pour le tenir plus sain, & le rendre moins sujet aux maladies. Pour le moins est-il de la prudence Politique de ne faire point de nouvelles conquêtes que de proche en proche, si ce n'est par forme de Colonies, comme en usoient les Anciens, ou par d'utiles découvertes de pais inconnus, telles qu'ont été celles du nouveau Monde aux Espagnols.

VI. Car c'est une chose constante, qu'un puissant Etat a besoin souvent de certaines décharges, telles qu'étoient celles des Colonies Grecques & Romaines, pour être soulagé de ce qui l'incommode au dedans, soit en quantité, soit en qualité. Il est en cela semblable à ces grands Palais qui se remplissent bien-tôt d'ordures par tout s'il n'y a un lieu destiné pour les recevoir. De croire qu'on puisse établir un bon ordre, qu'il ne s'y engendre jamais de mauvaises humeurs, c'est ignorer les conditions de nôtre nature, qui ne se voit nulle part dans une si grande pureté. Il est si peu possible de remédier à tous les désordres, que Dieu même en tolere beaucoup dans le Monde, dont il est le Monarque absolu. Et il n'y auroit pas moins d'absurdité à les penser tous ôter, qu'à vouloir purger ou saigner un corps jusqu'au mourir. Mais



comme les humeurs même surabondantes ne sont pas absolument inutiles, & qu'on en peut tirer de l'avantage pour surmonter de certaines infirmités; il arrive de même au fait de la Politique, qu'on se prévaut parfois très-utilement des désordres qui surviennent dans l'Etat, prenant de là le sujet & les moyens de le préserver d'une ruine qui paroïssoit inévitable. C'est ainsi qu'on ne s'oppose pas toujours à une sédition naissante d'un peuple qu'on voit incorrigible dans la fierté des privilèges dont il abuse, & que donnant quelque cours au torrent de sa rébellion, au lieu d'aller au devant comme il faut faire par tout ailleurs, on prend occasion de là en punissant sa révolte, de le dépouiller de ce qu'il appelloit privilège, & qui lui étoit plus préjudiciable qu'une juste servitude. Car sans cette considération de son propre bien il est d'ailleurs de la prudence, aussi bien que de la conscience de ceux qui gouvernent, de prévoir & de prévenir le mal, qui dans son commencement étant presque toujours petit, se rend parfois incurable dans son progrès. Il n'y a *L. 3. Polit.* rien, dit Aristote, qui soit plus propre à des *c. 5. & 8.* Ministres d'Etat, ni plus de leur devoir, que d'être speculatifs & de reconnoître de bonne heure un mal naissant afin d'y remédier. Là



foudre se détourne parfois avec le vent d'un chapeau, & la fortune d'un Empire dépend souvent d'une petite circonstance, & d'un seul moment dont il faut se prévaloir. Les Chinois veulent pour cela que les premiers Mandarins & principaux Conseillers de leur Roi soient Astrologues, dans la croiance qu'ils ont que tous les événemens d'ici-bas dépendent en partie de l'influence des Astres & du mouvement des Cieux. Il y a de certaines conjonctures ou momens d'affaires, dont il est besoin de se prévaloir, même par anticipation; *Tacit. magnis conatibus opportuni sunt transitus rerum*; les lunettes d'approche & à longue vuë sont du tout nécessaires dans ces mutations insensibles; & il n'y a rien où l'esprit humain ait plus besoin de son feu, & de toute son activité, qu'en de semblables rencontres,

*O quantum est subitis casibus ingenium!*

- VII. Les pretentions des Etats s'étendent presque à l'infini. Si les Empereurs d'aujourd'hui en étoient crus, toutes les Puissances de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique releveroient d'eux, comme n'étant que des démembremens de la domination de leurs prédecesseurs. La France montre clairement que l'Empire d'Allemagne n'a été établi qu'en faveur de nos



Rois qui en son Fondateurs, & qui l'aient tenu long-tems depuis Charlemagne, en ont fait le partage d'un de leurs enfans, du tems qu'ils succedoient prèsque tous également. Un de nos Rois a été couronné dans Londres, à cause de sa femme Espagnole venue d'une Angloise. Un d'Angleterre l'a été dans Paris, pour avoir épousé la fille de Charles VI. ce que chaque Nation veut faire valoir à sa mode. Le Grand Seigneur Soliman disoit que Rome étoit de l'Empire Turquesque, & que Constantin, auquel les Othomans ont succédé; n'avoit pû aliéner une si importante piece. Toutes ces pretentions ne font pas grande chose contre la possession, en faveur de qui parlent tous les Livres des Jurisconsultes. Car quoiqu'il y ait bien du vice & de l'injustice parfois dans le commencement d'une Souveraineté usurpée, & que tout y paroisse plein de tumulte & de crieries; si est-ce qu'à la longue, comme un feu de bois verd qui fait bien de la fumée d'abord, devient clair avec le tems, ces bruits pleins d'agitation cessent à la fin, & cette femme ravie avec violence changeant de volonté devient legitime.

L'interêt d'Etat est le point sur lequel tournent toutes sortes de Gouvernemens; l'uti-

*Louis  
VIII.*

*Blanche.  
Henri  
VI.*

*Thuan.  
lib. 104.*

VIII.



lité fait leur sphere d'activité, hors de laquelle ils n'agissent point; & la jalousie du pouvoir rend en un instant ennemis ceux qui auparavant étoient en apparence joints le plus étroitement. Il y en a cent exemples dans l'Histoire Grecque & Romaine, & celui-ci peut suffire dans la nôtre, où l'on voit qu'encore que Henri Huitième, Roi d'Angleterre, fut dans une correspondance parfaite avec l'Empereur Charles-Quint contre François Premier; si est-ce que la bataille de Pavie & la prison de notre Roi ayant changé les intérêts de ces Princes, Henri se porta en un instant en notre faveur contre les desseins du même Empereur.

IX. Ce ne sont pas les Rois seuls qui aiment la trahison pour en profiter, encore qu'ils haïssent les traitres. Les Gouvernemens populaires, & les Aristocratiques ont toujours eu les mêmes sentimens. Quand Phœbidas eut occupé la forteresse Cadmée de Thebes, les Spartiates le condannerent bien à l'amende pour avoir commis une action pleine d'injustice, mais ils ne laisserent pas néanmoins de retenir la place, & de s'en prévaloir comme d'une des plus importantes de toute la Grece.

*Diod. Sic.  
lib. 15.*

X. Il n'y a point de forme de Gouvernement qui n'aime tellement sa façon de vivre, qu'el-



le voudroit que tout le monde s'y accommodât. Les Monarques favorisent leurs semblables, & tachent de rendre les Etats populaires, absolus sous la domination d'un seul. Les Lacedemoniens, dit Diodore Sicilien, *Lib. 13.* établissoient par tout où ils pouvoient le gouvernement de peu de personnes. *§ 14.* Et les Athéniens au contraire tachoient d'introduire des Democraties, en autant de lieux qu'ils avoient le moien de le faire.

Souvent les Peuples se laissent emporter à XI. la persuasion de certains brouillons, qui sur le prétexte de reformer l'Etat en retranchant les abus, qui s'y trouvent, le perdent misérablement par des factions intestines, qui le divisent ou le détruisent tout-à-fait au lieu de le renouveler. Ils font en cela comme ces filles mal-avisées de Pelias Roi de Thessalie, qui séduites par les artifices de Medée couperent leur pere caduc par morceaux pour le rajeunir, & lui oterent ce qui lui restoit de vie, en pensant la lui rendre plus longue & plus vigoureuse.

#### CHAPITRE IV.

*De ce qui est propre à la Democratie.*

**L**E Gouvernement populaire, comme est I. celui des Republiques, vise tellement à



l'égalité de biens, d'honneurs, & de fortunes, qu'elles ont eu presque toutes de très-injustes Loix pour empêcher l'élevation des particuliers. L'Ostracisme des Atheniens, & de ceux de Crete, qui faisoit souffrir un exil de dix ans aux plus signalez d'entre eux, étoit de cette nature. Il dura dans Athenes jusqu'à ce qu'un homme de neant nommé Hyperbolus y eut été condamné. Les Ephesiens pratiquerent un bannissement tout pareil, dont le Philosophe Heraclite leur fit tant de reproches, à cause qu'ils l'avoient fait souffrir au meilleur homme de son Siecle le vertueux Hermodore. Et le Petalisme des Syracusains n'alloit qu'à empêcher de même par un exil de cinq ans, qu'il ne s'élevât quelqu'un d'entre eux de telle sorte, qu'il pût former quelque dessein préjudiciable à leur liberté. Cependant, il n'y a rien de si injuste que cette égalité à l'égard de personnes si inégales que sont celles qui composent une Republique, & Cicéron a eu raison d'invectiver au sujet des Loix Agraires contre le partage des biens à l'égal, soutenant qu'il n'y avoit rien de plus contraire au fondement de toute sorte de Republiques & de Communautés, qui ne sont faites principalement que pour donner moien à chaque particulier de conserver ce qui lui appartient; *qua peste*, dit-il,



*quæ potest esse major, hanc enim ob causam maximè ut sua tenerentur respublicæ civitatesque constitutæ sunt.* L'injustice néanmoins, toute visible qu'elle est, se defend par la raison du bien general, qui excuse assez d'autres violences qui se commettent en faveur du public contre des particuliers, *omne magnum exemplum habet aliquid ex iniquo, quod adversus singulos utilitate publica rependitur.*

Les Republiques, dont les Conseils sont II.  
 toujours lents, ne sont pas si propres que les Monarchies à l'exécution des grandes Conquêtes, où le secret & la promptitude sont nécessaires; c'est pourquoi on éliroit un Dictateur à Rome en tems de guerre; mais en recompense elles conservent beaucoup mieux les choses conquises. Il semble qu'elles soient plus aisées à troubler, parce que la division se met facilement dans une multitude, ce qui ne semble pas devoir arriver si tot dans le gouvernement d'un seul. Si est-ce que comme beaucoup d'eau n'est pas si aisée à se corrompre qu'une petite quantité: plusieurs ont cru que le commandement de diverses personnes conservoit mieux son intégrité & son être, que celui qui se réduit à l'unité.

Il n'y a rien qui soit plus nécessaire dans le III.  
 Democratie que de tenir les peuples toujours



Valer.  
Max lib.  
7. cap. 2.

Juven.  
Sat. 10.

occupez, parce qu'ils ne savent pas faire leur profit d'un profond repos. Appius Claudius l'un des plus grands hommes d'Etat qu'ait eu la Republique Romaine, disoit toujours *negotium populo Romano melius quàm otium committi.* Car encore qu'une populace ne demande ordinairement pour être contente que *panem & Circenses*, selon le mot du Satyrique; & qu'un Ancien ait eu raison de dire, qu'il n'y avoit rien de si gai, ni de si enjouié, que le Peuple Romain, lorsqu'il avoit le ventre plein, *nihil esse populo Romano saturo jucundius*; ce qui se peut prononcer de toute sorte de menu peuple: Il se trouve néanmoins que ces grandes Communautés deviennent paresseuses, & sortent aisément de leur devoir dans un loisir qui leur donne le tems de prêter l'oreille à la sédition & au soulèvement. Les Rois, & sur tous ceux d'Egypte, ont souvent appréhendé la même chose, mais outre, qu'ils usent tout autrement que les Democracies du pouvoir absolu & de la contrainte, pour tenir leurs sujets dans l'obéissance, il se trouve que ces mêmes sujets dans un courage beaucoup plus abatu n'ont pas la même disposition au tumulte & aux désordres, qu'ont ordinairement ceux des Republiques.

IV. L'ingratitude est un vice tellement populaire,



laire, qu'il n'y a point de Democraties à qui l'on n'ait imputé d'avoir presque toujours très-mal traité ceux qui par leurs services signalez avoient le mieux merité d'elles. Thesée & Solon, Aristide, Miltiade, Themistocle, Phocion, & Socrate, en sont de bons témoins dans la Republique Athenienne. Bomilcar *Justin. lib. 22.* crucifié dans la Carthaginoise, reprocha du haut du gibet à ses Concitoiens leur cruauté, tant envers lui, qu'envers Hannon, Gisgon, & Hamilcar, qui s'étoient exposez à toute sorte de perils pour eux. Et les Coriolans, les Camilles, avec les Scipions, ont fait connoître dans la Romaine, qu'il n'y a point de merite qui se puisse mettre à couvert de l'envie, ni éviter l'ingratitude des Democraties; quoiqu'elles se vantent d'être les Meres nourrices des grandes actions & des vertus heroïques.

Car comme les Arts & les Sciences n'ont V. été nulle part en si grand lustre que dans les Republiques de Grece, & dans la Romaine, l'on a voulu dire le même des Vertus. Les plus grands Maitres en chaque profession sont de ce tems-là, & ont vécu sous des dominations populaires. Les Ilocrates, & les Demosthenes; les Hortenses, & les Cicérons, n'ont reconnu ni Rois ni Empereurs. Et ces



autres grands Hommes que nous avons déjà nommez, aussi bien que les Decies, les Fabies, & les Catons, n'ont fait de belles actions qu'en faveur de leurs Democraties. En effet, il semble qu'elles élèvent communément beaucoup d'avantage les Esprits, parce qu'elles leur font voir le chemin des honneurs & de la gloire plus ouvert à tous, plus accessible, & moins limité, que sous le commandement, soit de peu, soit d'un seul, où l'on a bien plus de peine à se produire, & à faire connoître ce qu'on vaut.

## CHAPITRE V.

*De ce qui est propre à l'Aristocratie.*

i. **L**E nom d'Aristocratie est si beau, qu'on pourroit prendre par sa signification le gouvernement Aristocratique pour le meilleur de tous, qui est sujet néanmoins à de grands inconveniens.

ii. La Democratie ne craint guères que ce qui est au dessus d'elle, s'opposant à tout ce qui s'élève tant soit peu. La Monarchie au contraire apprehende ce qui est au dessous, se défiant du peuple & des petits, dont elle croit être enviée. L'Aristocratie qui est entre deux prend de la défiance de tous côtez, & n'a pas moins de peur de tomber en Democratie,



que d'être envahie par la puissance d'un seul, comme il lui arrive presque toujours.

Le mauvais traitement que reçoit le peuple gouverné Aristocratiquement, & qui éprouve la rigueur, le fast & la dureté de plusieurs Maîtres au lieu d'un, donne lieu à la violente apprehension que cette forme de Souveraineté prend de ses sujets. Elle ne se soucie pas d'être haïe d'eux, pourvu qu'elle soit crainte; le mot réputé tyrannique à l'égard des Monarques est sa propre devise, *oderint dum metuant*: & sa conduite dans Sparte peut bien faire voir combien son joug est pesant à ceux qui lui sont soumis. Entre les Loix de cet Etat, il y en avoit une qui vouloit que de tems en tems, selon que le nombre des Ilotes croissoit, l'on envoiât des jeunes hommes armez par tout le pais de Laconie, qui se cachant le jour alloient assassiner dans l'obscurité de la nuit, ces pauvres gens, dont ils apprehendoient la multitude & les forces. Il y en eut bien deux mille pour une fois qui furent tuez de la sorte, & qui étoient les mieux faits & les plus robustes de tous. L'on ne savoit jamais ce qu'ils devenoient, mais ils ne paroissoient plus, & la Loi qui les faisoit perir parce qu'ils étoient redoutez, s'appelloit *Cryptie*, c'est à dire la secrète, à cause que



tout ce qu'elle prescrivoit étoit un mystere qui ne se reveloit jamais. Il ne faut pas croire qu'aucune des Aristocraties de ce tems pratique rien de si injuste, ni de si inhumain; aussi n'ont-elles point d'esclaves semblables aux Ilotes des Lacedemoniens, qui faisoient tout le travail des champs, & composoient la plus vile partie de leur populace. Mais néanmoins pour parler seulement des deux plus illustres d'Italie, chacun fait combien le joug de la Seigneurie Aristocratique de Venise est pesant à toutes les villes qui lui sont soumises, & de quelle sorte Genes, sous cette même forme d'Etat a traité Savonne en ruinant son port, & en lui faisant sentir tout ce que la jalousie du commandement peut ordonner de rude & de calamiteux.

IV. Ce qui rend ordinairement la Souveraineté de peu de personnes illustres en bien & en autorité si peu tolerable, c'est, dit Aristote, que leurs enfans deviennent presque toujours aussi faineans que superbes; ce qui leur donne du soupçon, & leur fait apprehender l'esprit & l'industrie de ceux qui, bien que soumis, ne visent vrai-semblablement comme opprimez qu'au changement. Or dans cette défiance il n'y a rien qui ne se pratique de la part des Superieurs, & rien qui ne soit par

5. *Polit.*  
c. 9.

*Plutar. in*  
*Agefi.*



eux réputé juste, aussi bien qu'à Sparte, pourvu qu'il soit utile à la conservation de leur autorité.

Quant à la crainte qu'ont les Aristocraties V.  
d'être converties en commandement Despotique & Roial, elle provient de ce qu'il n'y a aucun de ceux qui composent le petit nombre des Seigneurs de l'Etat, lequel ne se méfie de ses compagnons; ne doutant point par son propre ressentiment que l'intérêt particulier ne prévale dans leur ame sur celui du public, & que chacun d'eux ne voulut posséder seul la puissance absolue qui est dispersée entre tous. Car s'il est vrai que dans les plus parfaites Democraties, où la passion pour le bien commun est estimée plus violente, cet intérêt ne laisse pas de prévaloir dans les plus parfaits esprits; & si Caton même dans la République Romaine se considère plutôt qu'elle, *Catonem veteres inimicitie Caesaris incitant, & Lib. 1. de*  
*dolor repulsæ; que ne doit-ce point être dans bello civ.*  
cette autre forme d'Etat, à l'égard de ceux qui ont déjà quelque part dans l'autorité suprême? C'est pourquoi le conseil de Tarquin à son fils, d'abattre les plus hauts lis ou pavots; de Thrasýbule à Periandre, d'arracher les épis de bled trop élevez par-dessus les autres; ou de l'Abbé de Tomeri au Roi d'Arra-



*Mariana*  
*lib. 10.*  
*Hist. cap.*  
*16.*

gon Ramire, de couper la sommité excessive des choux; se pratique bien plus communément dans une Souveraineté Aristocratique, que dans les Monarchies; & le meurtre des plus signalez Personnages y est encore plus frequent que l'Ostracisme, ou le Petalisme, dont nous avons déjà parlé dans les Gouvernemens populaires. Ainsi quelque beau nom que soit celui d'Aristocratie, l'on ne doit pas s'étonner de cet Acteur qui fait profession dans Aristophane d'en être si ennemi, qu'il haïssoit mortellement le fils de Scellius, pour cette seule raison qu'il se nommoit Aristocrate.

## CHAPITRE VI.

*De ce qui est propre à la Monarchie.*

**S**IRE, puisque dès le second Chapitre de cet Ouvrage nous avons ajugé l'avantage au Gouvernement Monarchique sur tous les autres, parce que Dieu s'en sert à la conduite du Monde dont il est le Seigneur absolu; l'on peut aisément, & par une suite nécessaire tirer de là cette consequence, qu'il ne sauroit y avoir de Monarchie plus parfaite, que celle qui aura le plus de rapport à la Divine; ni par consequent de Roi ou Monarque plus accompli, que celui qui reglera le mieux ses actions sur ce Patron d'enhaut, qui a fait dire que les



Souverains étoient les Images en Terre du Tout-puissant. Car bien que Dieu ait gravé en tous ses Ouvrages quelque marque de la Divinité; si est-ce qu'un Ancien a fort bien dit qu'il s'étoit fait deux figures, qui le représentent beaucoup plus parfaitement que tout le reste, le Soleil dans le Ciel, & le Roi sur la Terre. C'est pourquoi les Perses n'ont autrefois adoré leurs Rois, & les Peuples de l'une & de l'autre Inde, aussi bien que de la Tartarie, *Acosta lib. 7. c. 10.* ne rendent aux leurs encore aujourd'hui le même culte, qu'en contemplation d'un si excellent portrait, dont le prototype ne peut être vu que dans le séjour des Bien-heureux. Et d'autant que par un discours plus étendu que ne doit être celui-ci, j'ai déjà représenté *Instr. de M. le Dauphin.* à VOTRE MALESTE' les traits les plus nécessaires pour cette ressemblance, & qu'après y avoir démontré comme les quatre Colonnes essentielles d'une Monarchie sont la Religion, la Justice, les Finances, & les Armes, j'y ai aussi expliqué fort au long ce qu'un Prince doit observer pour se rendre parfait à l'égard de ses exercices, de ses études, & même de ses plus petits divertissemens; je me contenterai de faire voir ici que la perfection & le bon-heur d'une Monarchie dépend d'avoir un Chef moulé sur ce Divin crayon, dont les



trois principaux attributs, pour parler aux termes de l'Ecole, sont la Science, la Bonté & la Puissance. Commençons par le premier.

## CHAPITRE VII.

### *De la Science d'un Monarque.*

I. **L**E seul mot de Dieu témoigne à ceux qui savent sa signification & son origine, que la Science est ce qu'on a cru le plus essentiel en Dieu, puisqu'on en a formé son premier nom appellatif, qui témoigne qu'il voit & connoit toutes choses. Un Roi ne peut donc mieux se conformer à lui, qu'en ajoutant aux dons de Nature dont il l'a gratifié, ce qu'il veut que tous les hommes acquierent par le travail de l'étude. Car si la science se pouvoit obtenir par quelque autre moien, il n'y a rien qu'un Souverain ne dût faire pour se l'approprier, & pour avoir toujours, aussi bien que le Jupiter des Poètes, cette Pallas à sa dextre. Ce fût pourquoi Alphonse d'Arragon dit, qu'il ne savoit qu'un cas auquel un grand Monarque pût devenir pauvre, qui étoit s'il se trouvoit de la science ou de la sagesse à vendre, parce qu'alors veritablement il seroit obligé pour en jouir, de donner jusqu'au dernier fleuron de sa Couronne. En effet les vœux & les souhaits des personnes



de cette condition ne se peuvent rien proposer de plus excellent, ni de plus haut prix; & comme l'on se mocqua de ceux de Midas, qui ne furent que pour de l'or, & qui méritèrent les oreilles d'Ane que la Fable lui donne; Salomon est prisé de tout le Monde dans la véritable Histoire, d'avoir demandé par les siens l'intelligence & la science infuse qu'il obtint. Mais puisqu'on ne doit pas l'attendre par même voie, & que Dieu oblige tous les hommes sans exception à la rechercher avec un soin qui paroît parfois pénible; je supplie VOTRE MAIESTÉ pour ne se pas dégouter d'un travail si nécessaire, d'entendre la protestation de Robert Roi de Naples, qui vivoit il n'y a guères que trois cens ans, *Dulciores sibi litteras regno esse*, qu'il aimoit mieux *Mariana* son étude que sa Couronne; & qu'il prenoit <sup>l. 16. c. 11.</sup> plus de plaisir à s'entretenir avec ses livres, qu'à commander avec un pouvoir absolu.

Mais quand le puissant motif de cette avantageuse ressemblance cesseroit, les Souverains sont obligez de rechercher la Science par le point de la conscience. Car quoiqu'il y ait de certaines ignorances pardonnables, comme celles qu'on appelle invincibles; il y en a d'autres qui ne le sont pas, lorsque nous sommes obligez, & qu'il est en nôtre pou-



voir de les surmonter. Or s'il n'y a si petit Artisan qui ne doive donner tout le tems nécessaire à l'apprentissage de son metier, & à se perfectionner dans sa profession, il ne faut pas croire qu'un Roi, qui a le plus important de tous les emplois, ne soit tenu d'acquiescer par l'étude, les connoissances requises pour s'en bien acquiter.

III.

Pl. Pa-  
neg. ad  
Traj.

Outre qu'il importe au salut de tous ses peuples qu'il en use ainsi, il leur doit en cela l'exemple de bien faire leurs charges, puisque chacun se moule sur l'exemple de son Prince : *Vita Principis censura est, eaque perpetua, ad hanc dirigimur, ad hanc convertimur, nec tam imperio nobis opus est, quam exemplo.* Cela est fondé sur un axiome ou sentence Philosophique, qui porte que tout ce qui precede & qui tient le premier rang en toutes choses: sert de regle au reste qui lui est inférieur ou subordonné, *primum in uno-quoque genere est mensura cæterorum.*

IV.

La Science est encore nécessaire aux Souverains pour se mettre hors du mépris, que ne peuvent éviter ceux que des sujets soupçonnent de n'entendre pas leur métier, & d'être tout-à-fait dans l'ignorance. Car quoique la haine de ces mêmes sujets produise de très dangereux effets, si est-ce une maxime



très constante que leur mépris est tout autrement à redouter aux Princes qui les gouvernent. La haine ôte bien l'affection qu'il seroit à souhaiter qu'on eut toujours pour eux; mais du moins laisse-t-elle le respect & l'obéissance dans laquelle un Monarque ne laisse pas de conserver son autorité, & de dire cet *ode-rint dum metuant*, qui n'est pas toujours vicieux, puisque la haine des méchans est souvent inévitable. Là où le mépris enlève en même tems du cœur des peuples, & l'affection, & le respect, & l'obéissance. La crainte les retient dans le devoir malgré qu'ils en ayent; le mépris les encourage à tout entreprendre jusqu'à la rebellion.

Or bien qu'il n'y ait point de Science qui V.  
n'ait son mérite & son utilité; ce n'est pas à dire pourtant qu'un Roi se doive appliquer à toutes indifferemment. Il n'y a que celles qui peuvent servir particulièrement à la bonne conduite de son Etat, qui soient d'obligation, & où il se doive précisément arrêter. Les autres dépendent de son inclination, ou du plaisir qu'il y peut prendre. Et il y en a même dont l'ignorance lui peut être avantageuse, aussi bien qu'à l'Orateur Quintilien, qui met entre ses vertus, de ne savoir pas toutes choses. C'est ce que vouloit dire le



Roi Pyrrhus à ceux qui lui demandoient lequel étoit le meilleur de deux joïeurs de flûtes, quand il leur répondit que Polyſperchon étoit le plus grand Capitaine; leur donnant à comprendre qu'il faisoit gloire d'ignorer en quoi consistoit l'excellence du jeu de la flûte, mais qu'il pretendoit se connoître aux exercices militaires qui n'avoient rien qui fut indigne de lui. Et ce fut dans le même sentiment qu'un autre Roi Ptolomée moins avisé que Pyrrhus, s'étant mêlé de reprendre Musicien Stratonicus, reçut de lui ce trait piquant, qu'il y avoit bien à dire entre l'archet d'un Violon, & le Sceptre d'un Monarque, *alia res sceptrum, alia plectrum.*

VI. La connoissance des Rois peut donc être limitée, aussi bien que leurs actions, dont il y en a de si basses, qu'ils ne s'y peuvent porter sans se faire un notable prejudice. L'Orateur Demades voiant Philippe de Macedoine qui en faisoit quelques-unes de cette nature dans un excès de bonne chere, ne pût s'empêcher de lui dire avec une liberté Athenienne: N'avez-vous point de honte de faire le Therſite, aiant à nous représenter un Agamemnon? Et le Philosophe Menedemus avertit sur cette même consideration le jeune Antigone, qui parloit de se trouver à un festin



de trop grande débauche, qu'il se souvint qu'il étoit fils de Roi. Aussi lisons-nous qu'Alexandre le Grand refusa de courir aux jeux Olympiques, si on ne lui donnoit des Competiteurs du prix de la course, qui fussent de sa naissance. Et sur le mot de Parmenion, qui disoit qu'il eût fait quelque chose s'il eût été Alexandre: il lui répondit bravement: Et moi aussi si j'étois Parmenion. Tant il est vrai que les lumières de l'esprit des Princes, aussi bien que leurs actions, doivent être souvent toutes autres que celle des particuliers. Tite-Live a observé que le penultième Roi de Macedoine usoit de la raillerie, permise entre des hommes de condition privée, au delà de ce que la Majesté du Diadème le souffroit, *erat dicacior natura*, dit-il, *quam Regem decet*. Mais un Roi de France, le premier de la Chrétienté, semble plus obligé que tout autre à l'exactitude de ce *decorum*, & de cette bienveillance, puisque nous apprenons de l'Ecriture Sainte, que les Lis qui croissent si beaux ne filent point, & qu'on peut dire encore que l'Hercule Gaulois de la profane, n'est pas non plus celui qui s'amusoit en Lydie à filer honteusement auprès d'Omphale.

En effet, tout étude ne feroit pas bien VII.



feante à un Souverain : & il peut y avoir de l'excès à son égard , aussi bien en cela qu'en toute autre chose , *literarum quoque intemperantia est*. Saturne le Dieu des Contemplatifs , pour s'être trop arrêté à méditer dans le Cabinet , perdit l'Empire du Monde , dont Jupiter armé le déposséda de vive force. Atlas Roi de Mauritanie s'amusant à observer les mouvemens différens des Cieux,

*Virg. Defectus solis varios , luneque labores,*

donna le moiën à Persée grand homme de guerre d'envahir son Etat , si l'on peut donner quelque explication historique & morale aux fables des Anciens. Il n'y a pas plus de quatre cens ans qu'Alphonse Dixième du nom , attentif à ses tables Astronomiques , perdit l'Empire d'Allemagne qui lui étoit deféré , & son Roiaume même de Castille , dont son fils Sancho plus actif que lui , se rendit aisément le maître. Bref , on trouve de semblables exemples dans toutes les Histoires , qui peuvent donner aux Princes beaucoup de dégoût des Sciences.

VIII. Je ne puis être pourtant de l'avis de ceux qui ne sauroient souffrir qu'ils prennent la moindre teinture de Philosophie. Suetone dit que la mere de Neron fut de ce mauvais sentiment , lui représentant cette sorte d'étu-

*Art. 52.*



de, comme absolument contraire à ceux qui sont pour commander, à *Philosophia eum macter avertit, monens Imperaturo contrariam esse*. Cependant, hors l'excès qui doit être condamné par tout, il n'y a rien qui soit ni plus nécessaire, ni de plus grand ornement à un Souverain, que le bel usage de la raison qu'enseigne la Philosophie. C'est pourquoi l'on a eu juste sujet de condamner la pensée de ce grand Conquerant, lorsqu'il dit que s'il n'eût été Alexandre, il eût voulu être Diogene. Peut-être n'y a-t-il point d'hommes qui aient plus de besoin de tenir quelque chose du Diogene, que les puissans Monarques comme il étoit. Ils le sont d'autant plus qu'ils se rendent Diogenes, c'est à dire raisonnables, *potentissimus qui se habet in potestate*. Ils ne peuvent tenir long-tems les Peuples soumis à leurs volontez, s'ils ne se soumettent eux-mêmes à la raison. Alexandre considéré comme particulier n'avoit pas tant à profiter de l'instruction d'Aristote ou de Diogene, qu'il pouvoit s'en prevaloir comme fondateur de l'une des quatre grandes Monarchies. Et à le bien prendre, c'étoit alors qu'il devint Alexandre le Grand, qu'il devoit souhaiter avec plus de passion d'être s'il se pouvoit encore Diogene.



IX. Tant y a que les lumieres d'esprit que donne la Science, sont d'un si grand ornement à la Roiauté, que Pline n'a pas fait difficulté de prononcer dans son Histoire naturelle, en parlant de Juba, le premier qui eut un commandement absolu sur toutes les deux Mauritanies, que son nom étoit beaucoup plus celebre par la reputation de son savoir, que par la consideration de son Empire. Si ceux de sa condition trouvent quelque difficulté dans l'acquisition de cette même Science qui demande un peu d'attachement, qu'ils se souviennent de ce qui dit le Roi Antigone à son fils Demetrius, qu'un Roiaume n'est rien qu'une glorieuse servitude. En effet, les bons Césars ont toujours cru qu'ils étoient plus à l'Etat, que l'Etat n'étoit à eux. L'Empereur Severe s'y tenoit tellement assujetti, qu'en mourant, âgé de soixante-six ans, ou peu s'en falloit, il demanda par ses dernieres & très considerables paroles, s'il n'y avoit plus rien à faire, *agedum si quid nos oportet facere.* Lotaire dans l'Empire Germanique dit long-tems depuis à ses enfans, que ceux de sa condition devoient de sorte tous leurs soins à leurs sujets, que ce qu'ils en otoient se pouvoit nommer un vol public. Et puis-qu'on voit assez de Rois sans Roiaumes, selon le

Dion.  
Cass.  
lib. 75.



le mot d'un Ancien, quoiqu'il ne puisse y avoir de Roiaume sans Roi, il paroît bien que les premiers sont nés pour leurs peuples plutôt qu'autrement. La Souveraineté n'étant donc pas exemte de tout devoir, ni un Benefice sans charge, ceux qui la possèdent ne peuvent s'affujettir à rien de plus honnête, de plus utile, ni de plus agreable à Dieu, qui la leur a commise, qu'à l'étude des Sciences, qui peuvent leur apprendre ce qu'ils ne doivent pas ignorer.

La Politique leur fera savoir, que comme X. les grands Artisans remuent les plus fortes machines avec de très petis engins, les Princes habiles sont souvent réussir les plus importantes affaires par des moiens & par des personnes de fort peu de montre. Qu'il se trouve d'autres rencontres où les actions de la plus haute conséquence sont empêchées par des choses si legeres, qu'on peut comparer leur effet au vent du chapeau qui détourne parfois le coup de la foudre, ou à la faculté qu'on donne à ce petites Remores d'arrêter les plus grands vaisseaux. Qu'il y a des saisons où ils sont obligez d'imiter les savans Medecins, qui s'abstiennent de purger durant la Canticule, attendant un tems plus commode. Qu'ils doivent choisir ceux dont



ils se veulent servir, avec cet égard, qu'ils ne soient ni supérieurs, ni inférieurs aux emplois qu'on leur commet, parce que les premiers y sont presque toujours négligens, & les derniers y succombent. Qu'il seroit à désirer que les choses pussent être réglées de telle sorte que personne ne demeurât sans quelque occupation, puisque Vopiscus assure que l'ordre étoit tel autrefois dans Alexandrie, que les Gouteux & les Aveugles y trouvoient à travailler & à y gagner leur vie. Bref, ils apprendront par l'étude, de quelle importance il leur est non seulement d'établir un bon Conseil, & d'y assister; mais même de le régler, & de s'en prévaloir. Qu'il est parfois plus à propos de prendre l'avis des hommes de moindre fortune en particulier, afin que rien ne les intimide; & celui des Grands en pleine assemblée, où leur réputation les oblige à donner de bons avis. Et que généralement parlant, les conseils prompts sont les plus propres aux Conquerans, & à ceux qui entreprennent beaucoup; les autres qui sont plus lents s'accommodant mieux avec la fortune des Princes, qui songent plus à conserver ce qu'ils ont, qu'à faire de nouvelles acquisitions. Il est vrai qu'on a dit il y a long-tems, que les Rois n'apprennent jamais

rien  
n'y  
use  
cela  
tire  
don  
ce é  
ils  
acq  
pou  
Eta  
vin

S  
tati  
moi  
puis  
aup  
Mec  
tre  
puis  
don  
n'a  
dans



rien si bien qu'à monter à cheval, parce qu'ils n'y trouvoient pas la complaisance dont l'on use par tout ailleurs en leur endroit. Mais cela pourtant n'empêche pas qu'ils ne puissent tirer mille utilitez de l'Etude, outre celles dont nous venons de parler; & que la Science étant la premiere perfection de celui dont ils font l'image, ils ne soient obligez d'en acquerir le plus qu'il leur est possible, tant pour leur gloire, que pour le bien de leurs Etats. Venons au second attribut de la Divinité.

## CHAPITRE VIII.

*Dé la Bonté d'un Monarque.*

SIRE, je fais ici que la Bonté d'un Prince I. precede sa puissance, & je le fais à l'imitation de ces Anciens Romains, qui ne nommoient jamais leur Jupiter très grand ou très puissant, qu'ils ne l'eussent nommé très bon auparavant, *Jupiter optimus maximus*. Les Medailles de Pharamond premier Roi de vôtre Monarchie, semblent aussi m'y obliger, puisqu'y tenant de la main droite son Sceptre, dont il gouvernoit ses sujets avec douceur, il n'a l'épée, qui représente son pouvoir, que dans la gauche, comme pour dire qu'il don-



noit le premier rang à sa clemence, de laquelle il se servoit plus volontiers & plus souvent, que de son autorité & puissance absolue. Aussi paroît-il bien, que le plus grand éloge qu'on puisse donner à un Souverain, est plutôt fondé sur sa bonté, que sur son pouvoir, puisque sa plus grande diffamation n'est pas d'être foible, mais méchant; ce que signifie le mot de Tyran, le plus odieux dont il puisse être persecuté. Cela étant, il lui importe merveilleusement de fonder sa réputation sur cette même Bonté, parce que la renommée d'un Prince qui peut être bonne, ou mauvaise, ne manque jamais d'être immortelle, *ut quisquis factus est Princeps, exemplo*

*Plin. Pan. fama ejus, incertum bona vel mala, cæterum æterna est.*

- II. Outre la conséquence d'une mémoire qui doit durer à perpétuité, un Prince doit peser l'importance de sa sûreté, & de la durée de son Empire, qui dépend autant que de toute autre chose d'être estimé bon & miséricordieux. Salomon le dit fort précisément en ces termes : *Misericordia & veritas custodiunt regem, & roboratur clementia thronus ejus.* Dieu ne permet guères que les Nérons, les Caligules, & autres tels Phaëtons du genre humain durent long-tems sur la terre, non

*Prov.  
c. 20.*



plus que ces Viperes, & ces Aspics, qui comme nuisibles à tout le monde ne jouissent que d'une très courte vie. Chacun se réjouit à la mort de ceux-là : toutes les Nations, à la reserve de quelques Macedoniens, s'affligent de celle d'Alexandre ; & il n'y eut personne qui ne pleurât à celle de Henry le Grand. Tant y a qu'on peut poser pour une maxime très certaine, qu'il ne se trouve point de Monarchie plus ferme, ni plus recommandable, que celle qui plait aux peuples, à cause de la Bonté de celui qui en est le Chef. Ses sujets au lieu de l'apprehender, ou de redouter sa rigueur, n'apprehendent que pour lui, & ne craignent si non qu'il lui mèsarrive. C'est le propre d'un particulier d'avoir peur de souffrir du mal ; mais c'est le propre des Rois de craindre d'en faire ; & de croire comme l'Empereur Titus, qu'ils ont perdu le jour auquel ils n'ont favorisé personne de leurs bien-faits.

Je ne veux pas dire qu'il n'y ait des occasions ou les Rois doivent user de severité. III. Ils ont en garde la Verge, & la Mane du Tabernacle ; & ils sont obligez à la punition, aussi bien qu'à la recompense. Mais leur conduite doit être telle, qu'il paroisse toujours que fort mal volontiers ils sont con-



traints d'employer la premiere, & que leur inclination au contraire est toute portée à la clemence, & à faire du bien. Jupiter, dit le Poete, étoit désarmé au commencement, & ne savoit ce que c'étoit que de supplices, il n'y eut que l'insolente rebellion de ces Enfans de la Terre, qui le reduisit à la necessité de lancer sa foudre pour punir leur temerité,

*Ovid. 3.  
Fast.*

*Fulmina, post ausos cælum affectare Gigantes,  
Sumpta Iovi, primo tempore inermis erat.*

Les sages Souverains, qu'Homere nomme les nourrissons de ce même Jupiter, l'imitent en cela, & n'emploient la rigueur qu'en toute extremité, comme forcez à le faire pour le salut de l'Etat. Certes on ne sauroit trop detester le genie d'un Caracalla, dont l'Historien assure qu'on redoutoit plus les agrémens, que la colere, parce qu'il ne caressoit jamais tant personne que ceux qu'il avoit en son ame déjà destinez à la mort. En effet les supplices trop frequens ne sont pas moins honteux aux Princes, si nous en croions Seneque, qu'aux Medecins la mort ordinaire de presque tous leurs malades; outre que les premiers qui se plaisent au sang, comme ce Caracalla, sont en cela plus blamables; qu'au moins les Medecins selon la pensée de Platon, n'usent de la saignée que pour tirer le

*L. i. de  
Clem.  
cap. 24.*

*Lib. 8.  
de Rep.*

sang  
repa  
merit  
Si  
mains  
les fa  
bien-  
autan  
furne  
qu'il  
qu'au  
digne  
veur  
par l  
d'un  
d'Oro  
des P  
la for  
dre j  
moir  
rosée  
des i  
la re  
ne po  
venin  
quelc  
nies  
me C



sang le plus corrompu ; au lieu que ceux-là repandent le plus pur, & souvent celui qui meritoit le mieux d'être conservé.

Si les grands Monarques ont donc les iv. mains aussi longues qu'on le dit, ils doivent les faire paroître & sentir telles, plus par les bien-faits que par la peine, & s'ils avoient autant de pieds que la Scolopendre, à qui le Centi-furnom en attribue cent, il seroit à propos<sup>peda</sup> qu'ils les emploiasent tous à chercher jusqu'aux extremitez de leur Empire, les sujets dignes de recevoir leurs gratifications & faveurs. Un Orateur dispose de ses Auditeurs par la violence de son discours ; mais l'art d'un Souverain, dit Strabon au sujet d'un Roi<sup>Lib. 9.</sup> d'Orchomene, est de se faire obeir & respecter<sup>Geogr.</sup> des Peuples plutôt par ses bien-faits, que par la force de ses armes. Sa bonté se doit étendre jusques sur ceux-mêmes qui en sont le moins dignes, comme celle du Ciel envoie sa rosée & ses influences aussi bien sur le champ des impies, que sur celui des justes. Et dans la rencontre des plus grandes ingrattitudes d'une populace méconnoissante, il peut se souvenir du beau mot d'Antisthene, Qu'il y a quelque chose de Roial à recevoir des calomnies en bien-faisant ; s'il n'aime mieux comme Chrétien, se représenter l'amour de Moy-



Exod.  
cap. 32.

se pour ses peuples perfides, & mal intentionnez, qu'il tâche néanmoins par sa priere à Dieu de sauver, offrant en paiement pour eux sa dannaion particuliere, ou le raiement de son nom du Livre de vie.

Mais quoique la Bonté d'un Prince soit d'autant plus éclatante qu'elle est generale, & que ses semblables n'agissent jamais plus noblement que quand ils le font comme causes universelles, ce n'est pas à dire pourtant qu'ils ne puissent imiter quand il leur plait, la premiere de toutes les causes, qui est Dieu, dont l'esprit de grace souffle où bon lui semble, comme parle l'Ecriture, *Spiritus Domini spirat ubi vult*, sans qu'il soit permis à personne d'en murmurer. Tous les Anges sont également ses creatures: mais on voit dans la divine Hierarchie ceux d'amour appelez Seraphins, tenir le premier rang, suivis des Cherubins pleins d'illumination, & superieurs à ceux qu'on nomme Thrônes & Principautez d'un ordre troisieme encore inferieur. Il est vrai que les Rois dans leurs plus grandes & plus particulieres graces, peuvent fort à propos imiter le Soleil, lequel a bien ses plantes favorites, ses soucis & ses Heliotropes, qui suivent precisement, mais qu'il n'éclaire pas pour cela plutôt que le Ce-



dre ou le Cyprés beaucoup plus élevez; comme il ne leur communique pas non plus une meilleure odeur, ni plus de beauté, qu'aux roses, aux lis, & aux ceilleux. La Prudence inséparable des bonnes actions, avec la Justice qui contient toutes les autres Vertus, & qui doit être toujours aux côtez des Souverains aussi bien que de Jupiter, donneront là dessus les regles qu'ils ont à tenir dans leurs plus fortes inclinations. Car ce n'est pas sans sujet que la flaterie d'Anaxarque fut généralement condamnée, d'avoir soutenu devant Alexandre affligé de la mort de Clitus, que Themis n'avoit cette place auprès du Monarque du Ciel, que pour nous apprendre que ceux de la Terre ne font rien qui ne doive être réputé bon & juste. Il n'en est pas ainsi, les meilleurs d'entr'eux, sur tous les Chrétiens, se reconnoissent hommes, & sujets par conséquent à faillir, soit dans leurs affections, soit dans leurs aversions, de sorte que leurs graces ne doivent pas ordinairement être moins dispensées par raison, que leurs punitions. C'est ce qui oblige Senèque à reprendre fort aigrement la repartie du même Alexandre à celui qui refusoit un de ses presens, comme trop au dessus de sa condition & de son merite: Je ne considere pas, lui dit Alex-



andre, ce que vous devez recevoir, vû ce que vous êtes, mais ce que je dois donner étant ce que je suis. Il semble, ajoute Senneque à cela, que cette parole soit fort belle, comme pleine de generosité, de grandeur d'ame & de magnificence; cependant, toute Roiale qu'elle est, à la bien examiner elle ne se trouvera pas moins déraisonnable pour cela, parce que le tems, le lieu, & les personnes, sont des circonstances qui doivent toujours être considérées dans un bien-fait; à faute dequoi il change aisément de nom, & devient un méfait, ou une action dépourvue de jugement.

VI. Ce qui demeure constant, c'est que la Bonté des Princes qui rend leurs Etats heureux; ne sauroit être trop étendue, puisqu'elle doit servir d'un de ces lineamens qui les fait reconnoître pour l'image de celui qui est la Bonté même. Le bel éloge, SIRE, de Louis XII. l'un de vos devanciers, qui fut nommé le Pere du Peuple! de Titus, appelé les Delices du genre humain! & de Vespasien son pere, pour qui Plin l'ainé n'a pû trouver de titre plus glorieux que celui de *lucundissimum Imperatorem*! ce qui exprime un mélange de douceur & de bonté qui n'a point de terme François pour l'expliquer. Mais, SIRE, la

belle  
les E  
pour  
l'amo  
font  
che  
puiss  
aussi  
Ciel

L  
tre T  
ste  
étab  
resse  
dué  
pour  
l'Em  
fave  
de C  
ques  
narq  
pour  
bien  
L'im



belle condamnation du Roi Agefilaüs, à qui les Ephores de Sparte firent paier l'amende, pour avoir dérobé le cœur, & gagné lui seul l'amour de tous les Citoiens de Sparte. Ce sont des fruits d'une Bonté Roiale qui approche le plus près de la Divine. Voions si la puissance temporelle des Souverains, peut aussi bien passer pour une copie de celle du Ciel.

## CHAPITRE IX.

### *De la Puissance d'un Monarque.*

**L**E troisiéme attribut, SIRE, que nous I. avons dit qu'on donne à Dieu, c'est d'être Tout-puissant. Surquoi VOTRE MAIESTE'a tout sujet de le remercier, n'ayant point établi de Souverain, qui ait tant qu'elle de sa ressemblance pour ce regard dans toute l'étendue du Christianisme, où vous êtes reconnu pour le Fils aîné de son Eglise. Car quoique l'Empire Germanique, qui ne fut créé qu'en faveur de la Couronne de France, du tems de Charlemagne, la veuille précéder en quelques ceremonies; si est-il certain que les Monarques François passent par toute la Terre, pour les premiers & les plus Illustres, aussi bien que les plus Anciens de tous les Fideles. L'image du Tout-puissant est bien plus expres-



se & plus reconnoissable en eux, qu'elle n'est aux Empereurs d'Allemagne, ce qui paroît en beaucoup de façons. Déjà la Majesté de l'Empire ne reside pas proprement en leur personne, mais en l'Assemblée des Etats qui leur donne souvent la loi. Leur pouvoir est bridé d'ailleurs par des Constitutions Impériales, & par des Bulles d'or, qui limitent tellement leur puissance, qu'il n'y paroît presque rien d'absolu. Et puis, leur Souveraineté dépendant de l'élection, sans aucun droit hereditaire, elle en est bien moins considérable, puisque sans toucher assez d'autres raisons, on ne sauroit douter qu'il ne vaille bien mieux recevoir un Prince de la main de Dieu, que de celle des hommes. C'est ce qui fait dire fort gentiment au Duc de Rohan dans la Relation de ses premiers voyages, que celui qui porte maintenant le nom d'Empereur dans la Chrétienté, est celui qui l'est le moins en effet.

- II. Je supplie néanmoins VOTRE MAJESTÉ, SIRE, de trouver bon que je lui représente, qu'encore que la puissance des Rois de France soit telle que nous disons, il ne s'ensuit pas pourtant qu'elle n'ait point de limites, ni qu'il lui faille donner toute l'étendue que quelques-uns ont voulu faire, ou par flatterie,



ou par un zele en leur endroit, & préjudicia-  
ble, & tout-à-fait indiscret. Il est vrai que le  
pouvoir de VOTRE MAIESTE' ne relève que  
de Dieu & de l'épée, ne reconnoissant point  
ici bas de supérieur: Mais on ne peut pas con-  
clure de là qu'il soit sans bornes, & l'on ne  
sauroit sans offenser la Toute-puissance de  
Dieu qui seule est infinie, attribuer une aussi  
ample juridiction qu'est la sienne, à quelque  
Souverain que ce puisse être: *Infinitam Re-*  
*gie majestatis potestatem isti agnoscant, qui in-*  
*finitam Divini numinis omnipotentiam non cre-*  
*dunt.* Il faut examiner cette doctrine avec  
le respét qui est dû au Ciel, sans prejudicier  
à celui qu'on est obligé de rendre aux Cou-  
ronnes de la Terre.

Premierement, SIRE, VOTRE MAIESTE' III.  
doit reconnoître qu'elle ne peut rien qui soit  
contraire aux commandemens de son Crea-  
teur, ni au droit de la Nature, qui nous obli-  
gent d'adorer un seul Dieu; d'honorer ceux  
qui nous ont mis au monde; & de rendre à  
chacun ce qui lui appartient.

Quant au droit des Gens, quoiqu'un Sou- IV.  
verain doive l'observer presque toujours,  
comme au fait des Ambassadeurs, ce n'est  
pas pourtant avec une obligation qui appro-  
che de celle qui touche le droit de Nature,



puisqu'il peut parfois déroger à celui-là, & défendre à ses sujets d'en user, comme vos Prédecesseurs ont fait au sujet des Esclaves. Car encore que tous les Peuples usassent du droit qui fait perdre en de certains cas la liberté, nos Rois crurent qu'il étoit trop inhumain.

V. Mais pour ce qui touche le droit Civil, puisqu'il est composé de Loix, d'Edits, & d'Ordonnances que fait le Prince, c'est une chose dont tous les Jurisconsultes ont convenu, qu'il est au dessus, & que ce droit qui lie les particuliers ne l'oblige point comme eux. Il est vrai que les plus grands Monarques ont toujours fait gloire de s'affujettir les premiers volontairement aux constitutions qu'ils faisoient pour leur peuples; & nous avons vu Henri le Grand, & Louis le Juste observer parfois jusqu'aux Loix somptuaires, qui reforment le luxe des François.

VI. Il s'est trouvé des Canonistes qui ont soutenu là-dessus, qu'un Souverain ne pouvoit s'obliger par contrât soit avec l'Etranger, soit avec son Sujet, parce que les obligations sont de droit Civil auquel il n'est pas soumis. Et c'est le fondement d'un axiome du Droit d'Angleterre, qui porte que *Rex non potest facere injuriam*. Mais si Dieu même selon le dire



du Maître des Sentences, est tenu de sa promesse; qui peut douter que ceux qui le représentent en tant de façons, ne doivent être très religieux observateurs de la leur?

Supposant donc que selon la meilleure opinion ils se puissent obliger envers leurs sujets, dont il est expedient que VOTRE MAIESTE ne doute point; il reste cette autre difficulté (sans parler de ce qu'un Pere promet beaucoup de choses à son enfant, & un Medecin à son malade, qu'ils feroient mal de tenir) si les Rois sont responsables à d'autres qu'à Dieu de l'inobservation de leurs promesses. Et c'est ici qu'on abuse souvent les peuples, & qu'on les porte à la rebellion, leur celant cette importante verité, qu'un Prince, sur tout hereditaire & absolu, ne doit rendre compte de ses actions que devant le Thrône du Tout-puissant, parce que le sien n'en reconnoit point de supérieur en Terre; *Summa sedes à nemine judicatur*. Et certes, quand l'Histoire me représente l'obeissance des premiers Chrétiens à des Empereurs Payens & Infideles, sous cette inviolable maxime *fugere aut pati* qu'ils ont toujours pratiquée, je ne saurois trop m'étonner de ce que nous avons vu en nos jours, tant parmi nous que chez nos voisins pour ce regard.

VII.



VIII. Je sais bien que Dieu punit tôt ou tard l'injustice & les crimes des mauvais Princes. Les exemples sont infinis de ceux qui sont péris visiblement de la sorte, par des revoltes & des soulèvemens de leurs peuples, que ce même Dieu a permises pour chatier les uns & les autres. Mais je nie que cela justifie l'action des derniers, obligez par le Texte sacré à craindre & respecter les Puissances supérieures, non seulement par apprehension, dit l'Apôtre, mais même par la conscience. Car on ne sauroit nier que le droit divin, & l'usage du vrai Christianisme, ne condamnent toute sorte de rebellions, encore que pour faire justice d'un Monarque vicieux, dès ce monde, Dieu se serve parfois de ses peuples comme de verges, qu'il ne manque pas de jeter ensuite dans le feu.

IX. La puissance des Rois a encore besoin d'être expliquée à l'égard de ce qu'on leur fait parfois entendre indistinctement & sans restriction; qu'ils sont Maîtres de la vie & des biens de leurs sujets, dont par conséquent ils peuvent disposer contre leur gré. Car cette proposition avancée nuëment de la sorte n'est pas vraie, puisqu'elle est contraire au fondement de toutes les Souverainetez, qui n'ont été établies sur la Terre que pour conserver à chacun



chacun ce qui lui appartient. Bien est-il constant qu'outre qu'ils peuvent donner la vie & rendre les biens à ceux qui sont condannez à mort, il y a des cas où les Princes ont le droit d'user de ce que possèdent les particuliers, contre leur intention, comme quand ils jugent nécessaire de bruler les faux-bourgs d'une ville, ou de faire le degat dans une Province, afin que les ennemis qui la veulent envahir ne s'en puissent prévaloir. En de semblables rencontres celui qui perd sa maison, ou la recolte de tout son revenu, ne se peut plaindre justement de son Souverain, qui fait sa charge en usant de la sorte, & en preferant le bien general de son Etat, & de tous ses peuples, à celui de peu de personnes.

Mais on peut dire qu'un Roi est encore Maître de la vie & des biens de ses sujets, parce que les aimant d'un amour paternel, il les conserve, & a soin de leurs fortunes, comme de ce qui lui est le plus propre. De cette façon il s'intéresse & comporte de même que si tout étoit à lui, prenant un pouvoir absolu sur toutes leurs possessions, *tuitione non destructione*, pour les protéger & défendre, mais non pas pour en mal user. C'est



Sen. 7.  
de ben.  
cap. 4.

par cette seule voie que gagnant le cœur de ses peuples, & par là tout ce qu'ils ont, il s'en peut dire le Maître; quoiqu'ils ne leur en fasse jamais perdre la propriété, si non au cas que les Loix l'ordonnent. *Ad Reges potestas omnium pertinet, ad singulos proprietas.*

- XI. Aussi le propre intérêt des Rois leur doit faire condamner des maximes si contraires à leur grandeur & à leur gloire. Car si Dieu même a voulu laisser aux hommes la liberté que l'Ecole nomme le Franc-Arbitre, afin d'être servi & adoré par des hommes libres, ce qui lui est beaucoup plus agreable; qu'elle apparence y auroit-il que les Rois aimassent mieux être honorez & obeïs par des Esclaves, d'une vie precieuse, & sans biens, que par des peuples libres & opulens, dont ils reçoivent une obeïssance volontaire & pleine de franchise. Certainement il leur est bien plus glorieux de les avoir de cette dernière condition, & de commander à des gens de mérite, qu'à des serfs ou esclaves, tels que se disent l'être les sujets du Turc, ou du Tartare.



Ce n'est donc pas, SIRE, poser des bornes préjudiciables à votre autorité souveraine, de les lui donner conformes à celles dont Dieu a voulu limiter la sienne. Si nous disons que VOTRE MAIESTE' doit la protection & la justice à ses sujets, nous ajoûtons en même tems qu'elle n'est tenue de rendre compte de cette obligation, ni de toutes ses actions, qu'à celui de qui tous les Rois de la Terre relevent. Enfin nous n'attribuons nulle liberté d'esprit, ni aucune propriété de biens à vos peuples, que pour relever par là d'avantage la dignité de votre Monarchie.

Mais il n'y a point de Souverain, qui ne doive imprimer bien avant dans son ame cette maxime avantageuse pour son salut; Que moins il est responsable aux hommes de tout ce qu'il fait, plus il doit être exact à s'en rendre raison à lui-même, & à Dieu, dans le Tribunal de sa conscience. Car comme ceux de sa condition n'ont guères d'autre mesure dans leurs passions, que celle de leur pouvoir absolu & presque infini; il se trouve ordinairement que plus ils sont puissans en toute autre chose, plus ils sont impuissans à moderer leurs volontez, & par-



fois leurs transports d'esprit, qu'ils ne fau-  
roient trop éviter, ni trop soumettre à un  
examen raisonnable.

- XIV. Il faut aussi qu'ils tiennent pour assuré  
que leur véritable grandeur & puissance ne  
consiste pas tant dans l'étendue de leurs  
Etats, que dans l'usage modéré de cette mê-  
me puissance, qui les rend odieux au lieu  
de les faire estimer, si elle n'est raisonnable.  
Pourquoi le Roi de Perse sera-t-il plus grand  
Roi que moi, disoit ce petit Souverain de  
Grece, s'il n'est encore plus vertueux, & s'il  
ne s'acquie mieux de sa charge que je ne  
fais de la mienne? En effet, si la grande au-  
torité d'un Prince n'est souvent établie que  
sur la ruine ou la diminution de ses voisins;  
& si sa force, à la bien considérer, n'est  
prêque autre chose que la foiblesse d'autrui;  
ne peut-on pas soutenir qu'une puissance,  
quoique de moindre étendue, qui a pour  
fondement la vertu & le bel usage de la rai-  
son, lui doit être en beaucoup de façons pré-  
férée? Aussi fut-ce dans ce sens que Trajan  
voulut prendre son avantage sur le Roi des  
Parthes, quand il lui répondit que ce n'étoit  
pas l'Euphrate, mais la Justice qui bornoit  
l'Empire Romain. Le Roi Antiochus sur-



nommé le Grand, devoit auffi avoir la même penſée un peu auparavant, puisſque réduit au petit pied par Scipion, il remercia le peuple de Rome de l'avoir ſoulagé d'une partie des ſoins qui l'accabloient dans une trop vaſte domination; ce qui témoigne qu'il ne croioit pas être devenu moins conſiderable, pour commander à moins de Provinces, ſi l'on ne veut dire qu'il diſſimuloit.

SIRE, quand vôtre Monarchie n'auroit XV. que le Ciel pour limite ne trouvant point de borne en Terre; & quand au lieu de ſoixante-trois Rois qui vous ont précédé, on en comteroit quatre mil ſept cens, comme faiſoient les Egyptiens qui mettent dans Dio-*Lib. 1.* dore Sicilien ce nombre merveilleux de Rois qui les avoient ſucceſſivement gouvernez, vôtre Empire n'en ſeroit ni plus glorieux, ni plus recommandable, ſi ces avantages d'étendue, & d'ancienneté, n'étoient accompagnez de Juſtice, & de Bonté, qui rendent les Souverains agreables & à Dieu & aux hommes. C'eſt par là ſeulement que VOTRE MAJESTÉ peut ſurmonter tous ceux que l'Histoire profane a mis au rang des Dieux, & que ne pouvant accroître en dignité, puisſque vous



358 LA POLITIQUE DU PRINCE.

êtes reconnu pour le premier des Têtes  
Couronnées, vous pouvez néanmoins aug-  
menter la gloire de vôtre Nom, en conti-  
nuant cette domination pleine de Clemen-  
ce & d'Equité, que vos peuples ont jusqu'i-  
ci éprouvée.



L



CE.

Têtes  
s aug-  
conti-  
emen-  
afqu'i-

VI.

LA

LOGIQUE

DU

PRINCE.





Sc  
la  
ces  
ne  
cer  
ces  
ne  
tur  
qu  
me





LA  
LOGIQUE  
DU  
PRINCE.

---

CHAPITRE PREMIER.

*De la Logique & en quoi elle consiste.*

SEigneur,

Soit qu'on nomme la Logique un Art, une Science, ou une Faculté, ce qui dépend de la restriction ou de l'étendue qu'on donne à ces termes, elle nous apprend à bien raisonner, & réglant nôtre discours, nous fait discerner les bonnes des mauvaises conséquences. Car encore que nous le puissions aucunement faire par une espece de Logique naturelle, si est-ce qu'il est comme impossible que nôtre entendement s'y porte aussi exactement qu'il est besoin, sans l'aide de celle qu'on



nomme artificielle, qui a ses regles, & qui conduit nôtre raison discursive dans ses operations. Comme l'on décrit bien mieux & plus facilement un Cercle avec le compas, qu'avec la main seule; l'on raisonne & l'on discourt bien plus parfaitement par le moien des preceptes de cette Science, que si l'on n'est guidé que de la seule lumiere naturelle.

Pour le mot de Logique, qui ne se trouve point dans Aristote si non adjectif, & celui de Dialectique dont il s'est servi, ce sont Synonymes ou termes univoques, & ils ne signifient qu'une même chose, bien que quelques-uns les aient voulu distinguer, preferant de beaucoup la premiere à la derniere.

Cette connoissance acquise semble achever l'homme que la Nature n'avoit fait que commencer; lui fournissant les moiens certains de ne se point tromper dans ses raisonnemens. Et veritablement il n'y a que Dieu, qui ne raisonnant point, par ce que tout lui est également connu, n'a nulle necessité de cette importante partie de la Philosophie. Quant à nous qui sommes sujets à nous tromper nous mêmes, & beaucoup plus à l'être par d'autres, si nous admettons pour bonnes de vicieuses conclusions; l'on ne sauroit dire combien nous peut être utile un Art qui nous



apprend à distinguer le certain de l'apparent, & que l'Ecole nomme pour cela l'organe des organes, l'instrument des instrumens, la main de nôtre ame, l'œil de la raison, & le *criterium* ou la balance du vrai & du faux.

Que si l'on apprend avec grand soin la Rétorique, parce qu'elle enseigne à parler agreablement; quelle peine & quelle attention ne merite point l'étude de la Logique, qui nous fait discourir de tout avec certitude, & qui nous préserve des subtiles suppositions des Sophistes. Je les accouple l'une à l'autre, d'autant que ces deux Professions sont si voisines, qu'elles ne different, selon le mot de Zenon, qu'en ce que la Rétorique a toujours la main ouverte, au lieu que la Logique tient ordinairement le poing fermé.

Celle-ci peut encore être comparée à la Morale qui regle nôtre Volonté; parce que la Logique a pour son but de faire la même chose à l'égard de l'Entendement, de sorte que chacune conduit les operations de l'une ou de l'autre de ces deux principales parties de nôtre ame. L'on peut savoir quelque chose sans la Logique; mais l'on ne fait que douteusement sans elle, parce que l'on n'a pas l'assurance de la science, n'y aiant que la Logique qui donne les regles du veritable sa-



voir, qu'elle soumet à l'examen d'une legitime Demonstration.

## CHAPITRE II.

*Division de la Logique en trois parties, selon les trois actions ou operations de nôtre Entendement.*

**V**OTRE MAIESTE' remarquera, s'il lui plait, qu'il y a trois degrez de connoissance, par lesquels, comme par trois démarches differentes, nôtre ame se porte à l'intelligence des choses qu'elle peut comprendre. L'Ecole nomme ces trois pas, ou degrez, les trois Operations de l'Entendement.

Par la premiere, elle regarde un objet comme d'une simple vuë, & ce qu'elle conçoit ainsi s'exprime ordinairement par une seule parole, sans rien assurer ou nier. Car entendant prononcer le seul mot d'homme, de cheval, d'animal, ou de plante, nôtre esprit conçoit simplement chacune de ces choses sans en faire aucun jugement, & cela s'appelle une nuë apprehension ou conception de l'objet.

Si nous passons plus avant, & que nôtre ame considere l'homme, ou le cheval, comme des animaux, & l'animal comme vivant, en disant que l'homme est un animal, qu'il



n'est pas un Lion, ou que l'animal est vivant; elle passe en faisant ce jugement à la seconde action ou operation, qui se nomme Enonciation.

Et lorsque portant encore nôtre esprit plus loin, nous tirons une troisiéme connoissance des deux premieres, discourant de la sorte:

*L'animal vit,*

*L'homme est un animal,*

*Il s'ensuit donc que l'homme vit.*

ce discours ou raisonnement constitué la troisiéme action ou operation de nôtre Entendement. Ainsi la premiere donne lieu à la seconde, & la troisiéme est composée des deux precedentes. La Definition, la Division, & l'Argumentation, ont leur rapport à ces trois operations, quoique d'ailleurs la division soit la premiere dans l'ordre de connoissance, parce qu'il faut toujours diviser devant que de definir.

Or parce que nos premieres pensées ou conceptions peuvent être erronées ou fautives, que nous nous méprenons souvent aux jugemens qui les suivent, & qu'il y a encore moins de certitude parfois dans les conclusions qu'on en tire; la necessité de la Logi-



que est toute evidente, puisque c'est elle qui nous enseigne à concevoir, à juger, & à conclure avec facilité & perfection. Car ses preceptes, qui paroissent un peu incommodes d'abord, ressemblent aux Entraves qui dressent les chevaux à l'amble après les avoir souvent retardez au commencement. Les regles de la Logique donnent d'entrée quelque contrainte à la raison, mais dans la suite elles la perfectionnent, & lorsqu'elle s'y est habituée, cette contrainte devient une seconde nature, beaucoup plus parfaite dans toutes ses operations.

## CHAPITRE III.

*De la premiere operation de nôtre Entendement.*

**P**UISQUE nôtre esprit ne peut rien concevoir ni de si simple ni de si nud, qu'il n'ait besoin de quelque terme pour l'exprimer, la Logique a dû mettre son premier soin à considerer la difference des termes. Car il y en a d'Universels, comme celui d'homme, qui ne convient pas plus à Ulysse, ou à Diomedes, qu'à toute sorte de personnes: Et il y en a de particuliers, qui denotent une chose singuliere, comme ceux d'Achille, &



d'Alexandre , dont le son arrête nôtre imagination sur une seule chose.

Mais quoique les termes reçoivent beaucoup d'autres divisions, parce qu'il s'en trouve d'équivoques ou homonymes, comme celui de Lievre, qui signifie, outre l'animal terrestre, un autre qui est marin, & une des constellations du Ciel ; d'autres que les Ecoles nomment univoques, ou synonymes, & analogues ; sans arrêter VOTRE MAIESTE' à l'examen de tous ces termes, je la supplie seulement d'observer qu'elles appellent termes transcendans ceux qui ne peuvent être placez, à cause de leur immense étendue dans une des dix Categories d'Aristote, comme l'Etre, le Vrai, & la Chose. Ces transcendans sont fix, dont les premieres lettres Latines forment ce mot *Reubau*, forgé exprès, & qui veut dire, *Res, Ens, Unum, Bonum, Aliquid, Verum*. Il y en a d'autres au contraire qu'on dit Categorematicques ou plutôt Categoriques, d'autant qu'on les loge commodément dans l'une de ces dix Classes ou Predicamens. Porphyre nous explique ces termes par cinq voix, nommées dans le Peripatetisme les cinq Universels.



## CHAPITRE IV.

*Des cinq voix de Porphyre.*

**L**A considération exacte de ces cinq voix celebres, est plus de la Metaphysique que de la Logique, qui pourtant ne laisse pas d'en donner toujours une legere connoissance. Quoiqu'il en soit, tels Universels approchent fort des Idées de Platon, & on peut juger qu'ils ont très peu de realité ou d'existence, puisqu'on ne voit rien au Monde, qui ne soit singulier. Il n'y a que la Raisón qui fasse d'eux des natures ou essences réelles, qui se connoissent sans se trouver ailleurs que dans les choses particulieres.

On definit l'Universel, ce qui peut être dit de plusieurs choses, ou qui se trouve en plusieurs choses, *quod natum aptum est de pluribus prædicari, vel pluribus inesse.*

Les Philosophes Peripatetiques constituent cinq Universels, le Genre, l'Espece, la Difference, le Propre, & l'Accident.

Le Genre se definit, ce qui peut être attribué essentiellement à plusieurs especes; comme l'animal, qui se dit de l'Homme, de l'Aigle, du Dauphin, &c. parce que ce sont diverses especes d'animaux.

On



On definit l'Espece, ce qui convient essentiellement à plusieurs individus ou particuliers; par l'exemple l'homme est l'Espece, qui se dit d'Aristote, de Platon, & de tous les autres. Surquoi VOTRE MAIESTE' remarquera que ce mot d'Individu s'entend d'une chose singuliere indivisée en soi réellement, & divisée de toute autre, *individuum est, quod est indivisum in se realiter, & divisum à quovis alio.*

Il y a trois sortes de Differences, la commune, la propre, & la très propre. La premiere n'est qu'un accident passager, comme d'un homme riche à un pauvre. La seconde Difference est un autre accident inseparable, comme d'un Maure à un Blanc. Et la derniere constitué le troisieme Universel de Porphyre, qui divise le Genre, & établit l'Espece, c'est pourquoy on la nomme Difference spécifique, telle qu'est celle qui distingue l'animal raisonnable du déraisonnable. Or de même que les Composez Physiques ou naturels se font de la matiere & de la forme, l'homme par exemple du corps & de l'ame. Ainsi les Composez Metaphysiques ou essentiels se font du Genre & de la Difference, selon que le même homme est animal, & raisonnable, de sorte que le Genre qui est animal, répond à la matiere, & raisonnable qui est la Difference, à la forme.



On comte aussi jusqu'à quatre sortes de Propre, dont le dernier nommé *Proprium quarto modo*, est le vrai Universel, & se définit ce qui appartient à toute l'espece, à elle seulement, & toujours, comme d'être risible, à tout homme. Car d'être Medecin ou Jurisconsulte, de blanchir étant vieux, & de n'avoir que deux pieds, ce sont bien des choses qui sont propres à un homme, mais non pas à lui seul, ni toujours, ni à l'égard du premier, à tous ceux de son espece.

L'Accident est le cinquième Universel, qu'on définit ce qui peut être avec son sujet, ou n'y être pas, sans sa ruine, par exemple une personne peut être plus blanche ou plus noire sans périr. Les Accidens fortuits, comme de trouver un thresor, ne sont pas compris dans cette definition; ni les corruptifs ou privatifs, tels que la mort, parce qu'ils font périr leur sujet; ni, selon quelques-uns, ceux qu'on nomme inseparables.

## CHAPITRE V.

*Des dix Categories ou Predicamens  
d'Aristote.*

LE mot de Categorie est Grec; celui de Predicament Latin; l'on entend par l'un & par l'autre de certains lieux ou classes, dont



la Philosophie se sert pour placer & disposer tous les Etres naturels. Le Philosophe Ammonius disoit en riant qu'ils y étoient logez *tanquam vaccae in stabulo*, comme des vaches dans une étable. Et parce qu'il y en a dix Genres souverains, ils ont arrêté le nombre de Categories à dix, qui sont,

1. *La Substance.*
2. *La Quantité.*
3. *La Qualité.*
4. *La Relation.*
5. *Où, qui designe le lieu.*
6. *Quand, qui marque le tems.*
7. *La Situation, qui montre la posture.*
8. *L'Avoir, qui fait connoître la façon de l'habit.*
9. *L'Action.*
10. *La Passion.*

Il y en a qui donnent un autre ordre à ces Categories, mettant les deux dernières après la Relation, parce qu'avec les quatre premières & principales, elles font les six plus considérables, & qui meritent presque seules ce nom, le reste n'allant qu'aux circonstances exterieures des choses. Beaucoup de Philosophes aussi n'ont pas mis tant de Categories, & d'autres en ont établi d'avantage. Xenocræ



te se contentoit de deux , l'une pour la Substance, & l'autre pour l'Accident. Les Stoïciens en admettoient quatre seulement. Et les Pythagoriciens au contraire passerent jusqu'à vingt. Architas Tarentin neanmoins qui étoit de cette dernière Secte fut auteur des dix, dont Aristote s'est servi. La Catégorie de la Substance contient toutes les Substances finies, la Quantité toutes les Quantitez, & ainsi des autres.

*La Substance* est un Etre qui subsiste par soi-même. Elle doit être finie & limitée, pour être Catégorique, c'est pourquoi Dieu comme infini ne peut être renfermé ici ni dans aucun autre Predicament. Elle n'a point de contraires, car le feu & l'eau ne sont contraires qu'à cause de leurs qualitez, & non pas comme Substances. Elle est susceptible des contraires successivement les uns aux autres. Et elle ne reçoit jamais le plus & le moins. c'est à dire qu'une substance ne peut pas être dite plus substance qu'une autre.

Les neuf Catégories suivantes ne sont qu'Accidens. Ce qui est excellent est rare : Comme moins noble que la Substance, ils sont en plus grand nombre.

*La Quantité* est un Accident, qui nous fait connoître l'extension des parties d'un tout. Elle a trois dimensions différentes, la lon-



gueur qui se voit en la ligne, la largeur qui est des superficies, & la profondeur qu'ont les corps Physiques. Il y a encore deux especes de Quantité, non pas permanente comme celle des trois dimensions dont nous venons de parler, mais successive, que fait le mouvement, & le tems.

Le Mouvement se definit, le flux & la succession des parties d'une chose mobile.

Le Tems est la mesure de ce mouvement, par laquelle on regarde & determine, ce qui est prier ou posterieur.

Quant au Nombre, & à l'Oraison, ce ne sont pas Quantitez Categoriques, parce qu'elles ne sont pas continuës comme les precedentes, mais discrettes & composées de parties séparées.

La Quantité Categorique a trois autres proprietiez selon Aristote. La premiere, de n'avoir rien qui lui soit contraire. La seconde, qu'une Quantité n'est pas moins ni d'avantage Quantité qu'une autre. Et la troisieme, qu'elle rend les choses égales, où inégales.

*La Qualité* est un Accident qui fait reconnoître quel est son sujet. L'Ecole la divise en quatre especes, dont la premiere est l'habitude & la disposition, qui touchent ou le corps, comme la santé, ou l'esprit, comme



la science. La seconde est la faculté naturelle, & l'imbecillité, qui accompagnent spécialement l'ame vegetante, sensitive, & raisonnable. La troisième est la qualité passible, & la passion que les sens font remarquer; comme la couleur, le son, l'odeur, la saveur, & ce que l'attouchement fait sentir par le chaud, le froid, le dur, ou le mol. La quatrième est la forme & la figure, dont la forme est proprement des choses vivantes & naturelles, la figure des inanimées intelligibles ou mathematiques.

Elle a trois proprieté; la premiere, de souffrir les contraires; la seconde, de recevoir accroissement ou diminution: la troisième, de rendre les choses semblables ou dissemblables.

*La Relation* Categorique est un accident causé par le rapport ou respect réel qui se trouve entre deux termes, comme entre ceux de pere & fils.

On comte cinq proprieté des Relatifs; La premiere d'avoir de l'opposition ou contrariété: La seconde, de recevoir le plus ou le moins, ou l'accroissement, & la diminution: La troisième, d'être reciproque: La quatrième d'être d'un même tems avec leurs correlatifs, en sorte que l'un posé emporte



ou determine necessairement l'existence de l'autre: La cinquième, de se definir l'un par l'autre, tellement que la connoissance de l'un donne celle de l'autre.

Les quatre Categories suivantes, *Où, Quand, Etre situé, & Avoir*, comme beaucoup moins considerables que les autres, se passent legerement même dans les Ecoles.

*L'Action & la Passion* que la raison distingue, ne se peuvent néanmoins entendre l'une sans l'autre. En effet dans un même mouvement, l'Action est l'acte de l'agent, & la Passion l'acte reçu par le patient.

Elles reçoivent la contrariété, aussi bien que le plus & le moins.

Il y en a de momentanées, comme l'illumination; & de successives, comme l'échauffement ou calefaction: De permanentes, & de passageres; De naturelles, & d'artificielles: De corporelles, & de spirituelles.

Comme nous avons laissé beaucoup de questions antepredicamentales, nous ne nous arrêterons pas non plus à celles qu'on nomme postpredicamentales, comme des oppositions relatives, contraires, privatives, & contradictoires. Mais il reste à parler de la Definition, qui dépend encore de la premiere operation de nôtre Entendement.



La Définition se définit elle même, un discours concis qui explique la nature d'une chose: ou, l'expression de la nature des Etres, sans affirmation, ou negation.

Il y en a une imparfaite qui s'appelle plus proprement Description & qui se contente de faire connoître les choses par leurs proprieté, leurs causes, ou leurs effets, comme si l'on dit, que l'homme est un animal fait à l'image de Dieu, & capable de discipline.

Il y en a une autre plus exacte, & pour celle-là nommée essentielle; qui est ou Metaphysique, expliquant la chose par le genre & la différence, comme l'homme est un animal raisonnable: ou Physique, quand elle se sert de la matiere & de la forme, comme l'homme est un Etre naturel, composé d'un corps organique, & d'une ame raisonnable.

En toutes ces Définitions le Verbe *Est* qui affirme ne sert qu'à les faire comprendre, sans en faire partie, parce qu'autrement elles ne seroient pas de la premiere apprehension de nôtre Entendement, dans laquelle nous ne faisons qu'envisager les choses sans en juger.

La bonne Définition n'embrasse ni plus ni moins que la chose définie.



## CHAPITRE VI.

*De la seconde operation de nôtre Entendement.*

**A**PRES la premiere & nuë connoissance des choses, nôtre ame se porte à une seconde qui conjoint divers termes, avec affirmation ou negation, c'est à dire, qui fait de deux simples conceptions une proposition qui assure ou qui nie. Ainsi quand je dis le Roi est bon, je joins le terme de *Roi* & celui de *Bon*, qui viennent de deux diverses pensées ou apprehensions (si nôtre Langue peut souffrir ce mot en cette signification) pour en former par le moien du Verbe *Est* une énonciation qui est l'effet de la seconde operation de nôtre Entendement.

En toute proposition, énonciation, ou oraison, l'on considere le sujet, l'attribut, & la copule ou liaison; comme en celle que nous venons de dire, *le Roi* est le sujet, *Bon* l'attribut, & le Verbe *Est* fait la liaison.

Le Nom est défini par Aristote un mot dont les hommes ont convenu, qui signifie sans marquer aucune difference de tems, & dont une partie séparée ne signifie rien; *vox ex instituto significativa, temporis expers, cujus nulla pars separata significat.*

Le Verbe est un autre mot semblable, mais



qui designe toujours quelque partie du tems, passée, presente, ou future; *vox, quæ ex instituto tempus significat, cujus nulla pars significat separatim, & est semper eorum quæ de alio dicuntur.*

Des Noms & des Verbes se forment les Propositions, dont il y en a de vraies, & de fausses; d'affirmatives, & de negatives; d'absoluës, & d'hypothetiques ou conditionnelles; de particulieres, & d'universelles; de definies, & d'indefinies.

La verité ou fausseté des propositions est leur ressemblance, ou dissemblance, avec la chose qu'elles expriment avec nôtre Entendement.

Les propositions affirmatives unissent par la synthese ou composition, de même que les negatives resolvent ou desunissent par l'analyse. La methode differente de l'une & de l'autre est attribuée à cette seconde operation de l'Entendement, comme nous avons dit que la definition l'étoit à la premiere.

## CHAPITRE VII.

*De la troisième operation de nôtre Entendement.*

**L**A premiere operation de nôtre Entendement n'est, comme nous avons déjà dit, qu'un simple regard ou envisagement des cho-



ses, sans en faire aucun jugement. La seconde est celle qui juge par des propositions affirmatives ou negatives. Mais la troisième passe outre, discourt sur ces propositions, & de la connoissance que nôtre esprit en a prise, acquiert par le moien de ce raisonnement ou discours Logique, une nouvelle connoissance.

Ce discours Logique est en quelque façon l'art des bonnes conséquences, qui apprend comme l'on peut venir à la connoissance d'une chose inconnue, par l'entremise de celles que nous connoissons déjà.

Les conséquences sont des argumentations, ou pour parler plus François des Argumens, dont la Dialectique enseigne qu'il y a quatre especes considerables, l'Exemple, l'Induction, l'Enthymème, & le Syllogisme, qui est la plus noble de toutes, les trois premières pouvant être nommées imparfaites si on les compare au Syllogisme.

L'exemple est un argument ou conséquence, qui se tire de quelque chose semblable, ou de plusieurs, pour en prouver une autre; comme si l'on dit Philippe de Macedoine, Alexandre le Grand, & tels autres, se sont mal trouvez de se laisser transporter à la colere; donc Cesar se trouvera mal aussi de se lais-



fer dominer par la même passion. L'Exemple se prend non seulement de ce qui est vrai & qti a été; mais encore des choses inventées, ou qui n'ont rien de réel, comme des Paraboles, & des Apologues, dont la Sainte Ecriture même se fert.

L'induction est presque semblable, sinon qu'elle prouve non pas une chose seule comme l'Exemple, mais ce qui est general ou universel, par un long dénombrement ou suffisante énumération de plusieurs choses singulieres. Ainsi pour montrer que l'homme est un animal raisonnable ou qui raisonne, je fais voir que non seulement Socrate & Platon, mais Davus même, Pamphile, & les plus ignorans discourent & raisonnent; d'où je conclus que l'homme est un animal raisonnable ou qui raisonne. L'Induction se nomme la Mere des Sciences, parce qu'elles sont fondées sur plusieurs experiences particulieres, de qui l'on a tiré leurs conclusions generales. Elle induit néanmoins seulement à croire, ce qui lui a donné le nom, & ne force pas comme le Syllogisme.

L'Enthymeme est une façon d'argumenter, où l'on supprime une des propositions du Syllogisme, de sorte qu'on peut dire que l'Enthymeme est un Syllogisme tronqué d'un de ses



membres & imparfait, parce qu'en lui ajoû-  
tant la proposition sous-entendue & non expri-  
mée, vous faites un fort bon Syllogisme. Ain-  
si lorsque vous ajouterez à cet Enthymeme,

*L'homme a sentiment ,  
Donc l'homme est un animal ,*

la proposition retenue dans l'esprit, que tout  
ce qui a sentiment est un animal, vous for-  
merez ce Syllogisme parfait,

*Tout ce qui a sentiment est un animal ,  
L'homme a sentiment :  
Donc l'homme est un animal.*

Quand vous dites de même,

*Le Lievre a le cœur grand :  
Donc il est timide ,*

vous retenez par un Enthymeme la premiere  
proposition de ce Syllogisme,

*Tout animal ayant le cœur grand est timide ;  
Le Lievre a le cœur grand :  
Donc le Lievre est timide.*

Le premier membre de l'Enthymeme se nom-  
me l'Antecedent; le second s'appelle le Con-  
sequent.

Le Syllogisme a trois parties qui l'ont fait  
nommer le Trident des Philosophes. C'est  
un mot Grec, qui signifie collection, parce  
que de deux propositions connues, on en re-  
cueille une troisième qui ne l'étoit pas. Sa



premiere proposition se nomme la Majeure; la seconde, la Mineure; & la Conséquence qui suit s'appelle la Conclusion. Cette Conclusion est necessaire, & ne se peut nier, si l'on a reçu sans contredit les deux premieres propositions, ou bien le Syllogisme n'est pas en bonne forme. C'est en quoi il differe fort de l'Enthymeme, dont il est permis de nier le Conséquent, encore que vous aiez admis l'Antecedent.

Je ne parlerai point à VOTRE MAIESTE' de la disposition des trois termes du Syllogisme, de ses conditions ou proprieté, de ses trois figures sans une autre de Galien, ni de ses dix-neuf modes, parce que les difficultez qui s'y trouvent sont telles, qu'elles détesperent souvent les esprits mêmes de ceux qui sont obligez de s'y arrêter, à cause qu'ils doivent passer toute leur vie dans la poussiere de l'Ecole.

Mais il y a encore quelques autres especes d'argumens outre les quatre precedens, comme le Dilemme, qui a deux parties qui present l'une & l'autre, & dont il est comme impossible de se pouvoir démeler. Aulu-Gelle pour cela l'appelle Cornu: & celui de Senèque, pour prouver qu'il faut toujours pardonner, peut servir d'exemple.



*Ou vous avez été offensé par un homme foible ; ou par un homme puissant :*

*Si vous l'avez été par un foible , pardonnez-lui ; si par un puissant , pardonnez à vous-même.*

Le Sorite est une autre espece d'argument qui conclud comme le Syllogisme : mais qui ne se contente pas de trois membres comme lui , accumulant plusieurs propositions liées ensemble, devant que de conclure, d'où vient que Ciceron l'a nommé *Syllogismus acervalem*. En voici un ordinaire dans l'Ecole :

*Le bœuf salé cause la soif ;*

*La soif nous fait boire ;*

*Le boire étanche la soif :*

*Donc le bœuf salé étanche la soif.*

Il est vicieux , parce qu'il prend pour une vraie cause ce qui ne l'est pas, le salé n'étanchant la soif que par accident, & non pas de soi-même. Quand le Sorite passe aussi de genre en genre, ou de categorie en categorie, il ne conclud rien. Tel est celui-ci qui va de la qualité dans la substance :

*La Musique est une harmonie ,*

*L'harmonie est un son :*

*Le son se fait de l'air :*

*L'Air est un Element :*

*Donc la Musique est un Element.*



Quoique le Syllogisme contienne la plus noble & la plus parfaite façon d'argumenter dont se servent les Philosophes, si est-ce qu'il n'y a que le Demonstratif qui concluant nécessairement, ait le privilege d'engendrer la Science dans nos esprits. Il y a deux autres sortes de Syllogismes, dont le Topique ne nous donne que des opinions probables: mais incertaines, parce qu'elles sont sujettes à beaucoup de contradictions. Et pour le troisième qui est le Sophistique, il est si captieux, & si plein de supercherie, qu'il n'est bon qu'à nous faire tomber dans l'erreur. C'est pourquoi la Logique ne le propose que pour nous apprendre à nous garder de ses ruses & de ses tromperies: comme la Medecine ne traite des Venins, que pour apprendre leurs preservatifs.

#### CHAPITRE VIII.

*Maximes generales pour le discours Logique, & qui servent à discerner les bonnes des mauvaises Consequences.*

L'ERREUR d'Erasistrate fut autrefois que toute chose s'inferoit & s'ensuivoit de toute autre; surquoi on lui dit qu'on pouvoit donc conclure de ce qu'il y avoit un baton au coin de son feu, qu'il étoit un fou parfait. Certes, il le forme parfois des consequences si égarées,



égérées, je veux dire qui ont si peu de rapport à leurs antecédens, qu'il ne faut que la Logique naturelle & une simple lumière de raison pour les refuter, en niant que des premières propositions il s'ensuive ce qu'on veut établir pour constant. Mais il y en a d'autres où il faut prendre garde un peu de plus près, d'autant que leurs surprises sont plus cachées, & leur fausseté beaucoup moins reconnoissable. Voici quelques regles principales qui peuvent être d'usage contre de tels Sophismes. *Bibl. 1011.*

Parceque les choses contraires engendrent naturellement des conséquences contraires, comme quand on conclut fort bien que si le blanc dissipe la vue, le noir la ramasse & réunit; il faut considerer pour n'y être pas trompé, si ces contraires n'ont point de milieu. Car on ne peut pas dire que puisque de l'eau n'est pas chaude, elle doit être nécessairement froide, vû que la tiède se trouve entre deux qui n'est ni chaude ni froide. Outre que le sujet n'admet parfois aucun des contraires, ce qui rend la conséquence nulle; comme de vouloir que le Ciel soit léger à cause qu'il n'est pas pesant, car il n'est vraisemblablement ni l'un ni l'autre.

On argumente souvent fort bien de la cause à l'effet, & de l'effet à la cause, mais l'on y



peut être aussi trompé, lorsque les causes sont équivoques, & que l'on prend l'une pour l'autre. Ainsi l'on conclut mal que la pierre affiloir ne peut donner de tranchant n'en ayant point, ou que le feu ne peut endurcir n'étant pas dur, parce qu'encore que rien ne donne ce qu'il n'a pas comme cause matérielle, il le peut donner comme cause efficiente. C'est de même mal conclure dans la cause finale qui peut être diverse, quand on la détermine à un seul but; comme, Il se marie, donc il veut avoir des enfans: car l'on se marie parfois sans cette pensée, *vel propter opus, vel propter opes, vel propter opem*, selon le mot d'un Ancien.

D'autant que la cause produit naturellement son effet d'une nature semblable à elle, & que l'antécédent d'un argument est cause du conséquent; d'une proposition vraie on ne peut tirer en bonne forme qu'une conséquence véritable. C'est pourquoi si cette dernière paroît fautive, on peut assurer que l'antécédent n'est pas vrai, ou que la suite, c'est à dire la façon d'argumenter n'est pas en bonne forme. Mais quoique le vrai ne puisse rien produire que de vrai, il n'est pas de même du faux, d'où peut sortir & le faux & le vrai. Il faut pourtant remarquer qu'alors le faux passe pour véritable; en vertu de quoi, & sous cette seule supposi-



tion, il est capable d'engendrer la vérité: De même que nous disons dans la Morale que la Volonté se porte parfois au mal, le prenant pour un bien, & trompée par quelque apparence erronée.

Il faut bien prendre garde qu'il n'entre rien dans la conclusion, qui n'ait point été dans les premières propositions, comme de conclure qu'à cause qu'il n'est pas permis de tuer, il n'est donc pas permis de tuer en guerre, ou en se défendant.

On conclut mal aussi sur des choses dites sous condition, celles qu'on veut établir pour absolument vraies: à *dicto secundum quid*, dit l'Ecole, *ad dictum simpliciter*.

Les argumens pris des choses divisées aux choses conjointes, ou de celles-ci aux premières, sont encore tous captieux & Sophistiques. On s'en démêle souvent en accordant la conclusion dans un sens, & la niant dans l'autre. C'est mal argumenter au premier cas,

*Vn tel est grand & Musicien ;  
Donc il est grand Musicien.*

& au second,

*L'homme est un arbre renversé ;  
Par conséquent l'homme est un arbre.*



Deux propositions pures négatives d'un Syllogisme ne peuvent rien prouver; il est besoin que l'une au moins soit affirmative. C'est le même de deux particulieres; il faut qu'il y en ait une universelle.

Mais parce que la négation est moins parfaite que l'affirmation, & que l'effet suit l'imperfection de sa cause s'il s'y en trouve; de là vient que si une des propositions du Syllogisme est négative, la conclusion le doit être aussi. Comme s'il y en a une particuliere, l'on ne sauroit conclure universellement en bonne forme. Aussi avons-nous dit que des propositions hypothétiques ou conditionnelles demandent ordinairement une conséquence de même nature, pour suivre, selon l'ordre naturel, la partie la moins digne, & la plus débile. Car dans la Physique, les Agens ne peuvent agir outre leur degré de perfection, quoiqu'ils produisent parfois des choses non pas contraires, mais beaucoup moins parfaites qu'eux. Il arrive ici la même chose à peu près qu'aux mélanges des animaux de diverse espece, où ce qui en provient, qu'on nomme le fruit, suit toujours le ventre, *partus ventrem sequitur*, & ne manque jamais de ressembler principalement à la mere; comme à la moins noble partie.



Une conclusion peut être vraie par la nécessité de la matière, c'est à dire, parce qu'elle contient la vérité en elle-même, sans la considérer comme faisant partie de l'argument encore que le même argument ne soit pas en forme.

Mais la Logique, ou l'art de bien raisonner, ne regarde pas seulement les arguments classiques, dont on voit aisément la forme, & que nous avons jusqu'ici spécifiés. Il y en a d'autres confus & renversez, comme ceux des Orateurs qui commencent souvent leurs Syllogismes par la conclusion. En ceux-ci il est encore plus important de remarquer les bonnes & les mauvaises conséquences, parce qu'elles sont plus difficiles à discerner dans une plus grande étendue de discours.

Gardez-vous des mots équivoques, homonymes ou ambigus, dont se servent ordinairement les Sophistes.

Défiez-vous de ceux qui font plusieurs demandes, car c'est encore l'artifice des mêmes Sophistes, qui tachent par là de prendre quelque avantage dans leurs contestations.

Tenez pour assuré que quand on ne s'éloigne jamais des termes généraux & universels, on a dessein de tromper dans le particulier; d'où vient le mot, *in Universalibus latet*



*dolus ; & cet autre , qui in generali versatur ,  
facile decipitur.*

Il y a aussi une sorte de pétition de principe, dont les Sophistes éblouissent parfois les yeux de ceux contre qui ils disputent, apportant pour prouver une proposition qu'on leur conteste, une autre proposition encore plus sujette à controverse, qu'ils tachent néanmoins de faire passer comme très claire & très concluante. Quelquefois ils s'efforcent de faire tomber les autres dans le même défaut pour les rendre ridicule, en leur reprochant le Dialelle, & le paralogisme.

C'est, SIRE, ce que j'ai crû pouvoir tirer utilement de la Logique artificielle, pour fortifier la Logique naturelle de VOTRE MAJESTÉ. Car pour ce que cette science a de plus particulier, de plus épineux, & s'il faut ainsi dire de plus ergotant; j'ai déjà dit, sans le mépriser absolument, qu'il n'étoit presque bon que pour l'Ecole. Le Philosophe Synesius considérant, où cette façon classique d'argumenter avoit déjà réduit ceux de son tems, n'a pas fait difficulté d'écrire dans son Dion, que si les Beliers se vouloient mêler de philosopher, *si Arietes philosophari vellent*, ils ne pour-



roient pas le faire autrement, ni se choquer plus rudement qu'on fait souvent en beaucoup de controverses Philosophiques. Aussi avons-nous vû que la Philosophie a des argumens qu'elle nomme Cornus, à quoi peut-être Synesius vouloit faire allusion.

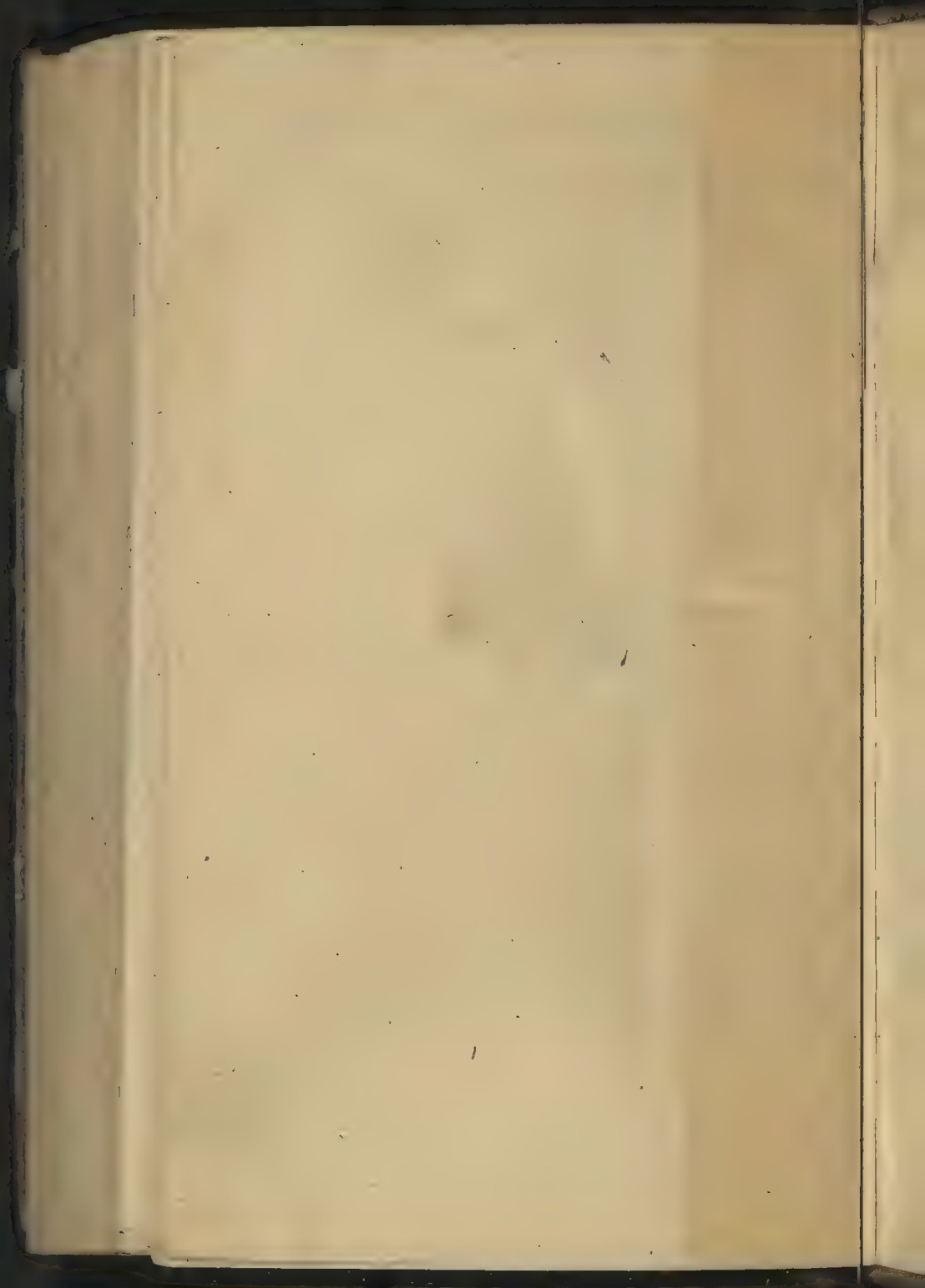


---

Imprimé à PFOERTEN

Chez JEAN TOBIE STEFARD.







# Fautes à corriger.

## Tom. I. Part. I.

pag. 23.	lin. 10.	présente	lisés	présenté.
- 27.	- 22.	une même	-	un même
- 44.	- 26.	Montezuma	-	Montezuma
- 45.	- 6.	avois	-	avoit
-	-	moins	-	moins
- 46.	- 26.	merveilleur	-	merveilleux
- 51.	- 5.	crût	-	crû
- 100.	- 3.	en	-	en les
- 108.	- 26.	prévôt	-	prévît
- 133.	- 25.	car	-	par
- 145.	ult.	contraire	-	contraire
- 157.	- 10.	écrivit	-	écrivit
- 159.	- 25.	dire la	-	dire avec la
- 172.	- 23.	haubois	-	haubois
- 176.	- 3.	sujet	-	sujet
- 186.	- 5.	assure	-	assure
- 191.	- 7.	bien que	-	que bien
- 201.	- 24.	Fortresse	-	Forteresse
- 226.	- 1.	De	-	Du
- 227.	- 9.	s'étoit	-	c'étoit
- 246.	- 15.	Sardanaples	-	Sardanapales
- 247.	- 8.	Anarchasis	-	Anacharsis
- 281.	- 14.	S'embrassent	-	en l'embrassant.
- 293.	- 20.	rencontre	-	rencontré
- 298.	- 22.	ciel	-	Soleil
- 303.	- 19.	peut	-	pût
- 306.	- 3.	qu'il	-	qui il
-	- 18.	beau	-	beau
-	- 19.	beau	-	beau
- 309.	- 6.	ferons	-	feront
- 316.	- 15.	Tarente	-	Tarenté
- 328.	- 23.	Thresor, que	-	Thresor plus que
- 330.	ult.	Cadmus	-	Cadmus
- 336.	- 13.	Coimbre	-	Coimbre
- 343.	- 4.	montre	-	montre
- 357.	- 7.	extraordinaire	-	extraordinaire
- 373.	- 3.	contrait	-	contraint
- 377.	- 18.	du vou	-	du vol



Tom. I. Part. II.

pag.	lin.	18. son	lisés	font
- 53.	-	15. Lappie	-	Laponie
- 56.	-	26. nais	-	nés
- 62.	-	8. levé	-	levée
- 63.	-	17. devise	-	divise
- 68.	-	20. côté	-	côtes
- 74.	-	15. pout	-	bout
- 87.	-	24. mil	-	mille
- 88.	-	25. Lufarie	-	Luface
- 89.	-	12. de l'un	-	de l'une
- 90.	-	27. cette	-	cet
- 92.	-	13. cette-cy	-	celle cy
- 103.	-	3. devise	-	divise
- 109.	-	6. du	-	de la Moscovie
- 115.	-	11. celui-là y est	-	celui-là l'est
- 119.	-	20. Mangrelie	-	Mingrelie
- ibid.	-	24. Bagdet	-	Bagdat
- 121.	-	ult. Provinces	-	Princes
- 123.	-	13. mis	-	mise
- 126.	-	27. en	-	à
- 127.	-	7. le	-	la
- 131.	-	8. & s'y en est	-	& y est
- 139.	-	2. Zanzibar	-	Zanguebar
- 154.	-	7. Balbel	-	Babelmandel
- 158.	-	4. a de dix	-	a dix
- 168.	-	22. pleine	-	plaine
- 211.	-	7. un	-	une
- 220.	-	6. toutes	-	tous
- 235.	-	14. Buillon	-	Bouillon
- 263.	-	16. cette	-	cet
- 278.	-	16. Vaillance	-	Vaillance
- 288.	-	ult. dans campagne	-	dans la Campagne
- 318.	-	22. Agraries	-	Agraires
- 323.	-	5. fast	-	faîte
- 332.	-	11. reprendre	-	reprendre le
- 333.	-	ult. tout	-	toute
- 336.	-	13. ce qui	-	ce que
- 344.	-	26. lif. précisément	son	mouvement, mais
- 369.	-	3. par l'exemple	-	par exemple



